

5



TROIS MOIS
EN IRLANDE

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL

PARIS

GRASSART
41, RUE DE LA PAIX, 41

LIBRAIRIE
2, RUE TRONCHET, 2

1853



1892

**TROIS MOIS
EN IRLANDE**



LAGNY. — Imprimerie de VIALAT et Cie.

TROIS MOIS
EN IRLANDE

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL



PARIS

GRASSART
11, RUE DE LA PAIX

LIBRAIRIE
2, RUE TRONCHET

1853



TROIS MOIS EN IRLANDE

Dublin, le 24 mai 1853.

L'Irlande ! combien différentes sont les pensées que ce mot éveille dans divers esprits ! — L'Irlande, se dit le Parisien, c'est un pays triste, sombre, sale, dégoûtant et surtout misérable ; on n'y voit que des landes, on n'y rencontre que des guenilles, on n'y mange que des pommes de terre, quand on n'y meurt pas de faim. — L'Irlande, dit l'Anglais, c'est un pays de fanatiques capables de tous les crimes pour mériter une place dans le ciel ; mais trop paresseux pour gagner leur vie sur la terre. — L'Irlande, dit l'Irlandais, c'est le plus beau pays du monde ; verte émeraude aux paysages accidentés ; terre des saints et des martyrs ! prairie émaillée de

restes antiques et de châteaux modernes, où vous croyez voir réalisé ce que vous n'aviez encore trouvé que dans un roman ou dans vos rêves. L'Irlande, c'est la patrie de l'intelligence, de la gaieté, de la vie; à côté de l'Irlandais, l'Anglais est froid, empesé, plein de morgue; l'Irlandais, c'est le Français moins ses défauts; c'est l'Anglais dans ses qualités. — Oui, dit un autre, mais l'Irlandais est tant soit peu vantard!

De ces juges divers, lequel a raison? Je ne sais; mais je voudrais le savoir, et c'est pourquoi j'arrive en Irlande. Je me propose de déposer ici jour par jour, non pas tout ce que je pourrai voir et entendre, mais ce que j'aurai vu et entendu de caractéristique.

Je dois prémunir contre deux extrêmes : On pourrait attendre de moi trop ou trop, peu; trop en supposant que je vais donner le daguerréotype d'un long panorama de paysages, de cités, de monuments, de mœurs, de législation, de politique : Non, tel n'est pas mon projet; sans rien exclure de ce qui me paraîtra digne d'être mentionné sur ma route, je me propose cependant un but plus restreint : c'est aux mœurs et à la religion, leur source, que je me propose de consacrer surtout mon attention. On a tant dit pour et contre catholiques et protestants, on parle tant depuis quelques années de conversions nombreuses, et enfin, le sujet est en

lui-même si grave, qu'on peut bien se renfermer dans une telle sphère sans manquer ni de variété, ni d'intérêt.

D'un autre côté, on pourrait se défier des assertions même sincères d'un touriste qu'on supposerait ne voir qu'à la course et pour la première fois : à cet égard je crois pouvoir calmer un peu les craintes. Ce n'est pas tout à fait en courant, mais en séjournant que je me propose de juger l'Irlande. Mon quartier général sera Dublin, d'où je compte faire successivement des excursions dans toutes les directions. J'irai partout, non pour me promener, mais pour apprécier, sans parti pris, désirant m'instruire moi-même ; et pour, si ce que j'apprends en vaut la peine, le raconter aux autres. Je ne poursuis donc aucun but que celui de découvrir la vérité, persuadé qu'elle est utile même alors qu'elle déplaît. D'ailleurs, je ferai remarquer que le voyage que je commence aujourd'hui n'est pas le premier, mais le troisième que je fais en Irlande.

Il serait fastidieux de revenir sur mes deux premières courses accomplies en 1845 et 1846. Il me suffit de les rappeler ici. Je pourrai, dans le cours de ce voyage, y faire allusion pour éclairer ce que je verrai par ce que j'ai vu. Ainsi, sans perdre les connaissances acquises, j'aurai l'avantage de ne pas raconter une vieille histoire, et de peindre fraîches

et vivantes les scènes qui vont passer devant moi.

Cela dit, je commence mon journal sans autre plan que celui d'écrire chaque soir mes souvenirs de chaque jour.

Dublin, le 29 mai 1853.

Je suis ici depuis huit jours ; c'est juste le temps nécessaire pour s'orienter. Je n'ai donc encore vu que bien peu de choses.

Et d'abord ; l'Exposition générale qu'on présente modestement comme supérieure en quelques points à celle de Londres. J'y suis allé avant-hier pour la première fois, hier pour la seconde. Il faut convenir que les Irlandais ne sont pas exempts de la faiblesse commune à tous les peuples, d'exagérer la beauté de ce qui leur appartient. A mon arrivée, j'ai compris qu'ici chacun s'attendait à d'innombrables visiteurs, venus d'Écosse, d'Angleterre, de France, de tous les points du globe. On me demandait ce qu'on pensait et disait dans les pays que je venais de traverser. Je n'ai pas toujours osé dire qu'on en parlait peu à Londres et qu'on n'en disait rien à Paris. En effet, deux lignes dans le journal *la Presse*, lors de l'ou-

verture, et des billets d'aller et de retour au chemin de fer du Nord, voilà tous les signes que j'en avais aperçus avant de quitter la capitale. A Londres, on m'avait dit en souriant : Oui, c'est une grande affaire pour les Irlandais.

J'étais donc fort embarrassé pour répondre aux questions qu'on m'adressait à Dublin, et j'attendais d'avoir vu, espérant du moins pouvoir en parler avec satisfaction. Mais hélas ! la vérité est un tyran non moins absolu que la suffisance française et que l'orgueil anglais. Le fait est que je n'ai rien vu à l'*Exposition* qui m'ait paru bien digne d'attention. La salle, ou plutôt les cinq salles sont, comparative-ment à celles de Londres, très exiguës : partie des objets y sont les mêmes ; ils ont le tort d'être connus, d'autres sont différents, mais valent moins. Il n'y a guère d'intérêt que pour ceux qui n'ont pas vu l'*Exposition* de 1854, ou pour les Irlandais eux-mêmes qui trouvent là réunis tous les produits naturels ou fabriqués de leur chère patrie.

Après plusieurs heures employées à parcourir les salles du bas et des galeries, je me suis dirigé sans le savoir vers un balcon ouvert sur un vaste square semé d'arbres sur un tapis de verdure. Nous sommes au printemps, et l'effet de ce spectacle inattendu m'a singulièrement frappé. Il me semblait sortir d'une caverne pour passer au grand jour, quitter

le spectacle de la tombe et de la mort pour contempler celui de la nature et de la vie. Je venais de voir tout ce que les hommes, après des siècles d'efforts, ont produit de plus beau; tout cela pâlisait, s'évanouissait subitement dans mon imagination à la vue de quelques arbres verdoyants. Ce n'était qu'une prairie, même une prairie gâtée par sa forme carrée; cependant cette prairie épanouissait mon cœur. C'était simple, naturel, vivant. Ces arbres me parlaient, je leur aurais volontiers tendu la main !

Cette impression rabaisse-t-elle l'homme auteur des magnificences de l'*Exposition*? Non, sans doute; mais elle grandit le Créateur des merveilles de la nature, et si nous ne sommes pas plus frappés de la grandeur de ses œuvres, c'est qu'il a le tort de nous les montrer trop constamment et avec trop d'abondance. Un peu de prison fait sentir le prix de la liberté; huit jours d'aveuglement nous apprendraient à mieux apprécier les beautés de l'univers.

Avant mon départ de France, j'ai beaucoup entendu parler de nombreux convertis irlandais passant du catholicisme à l'Église protestante. D'un autre côté, ce que j'ai vu il y a sept ou huit ans dans ces contrées, m'a si peu préparé à ces conversions, que je me propose, avant tout, d'étudier ce mouvement; qu'il soit réel, je n'en puis douter, car les protes-

tants le prônent et les catholiques l'avouent. Il ne s'agit donc que d'en mesurer l'étendue, d'en chercher les causes, et d'en apprécier la nature, afin d'en prévoir les résultats.

J'ai donc commencé mes courses cette semaine dans ce but. Un meeting de discussion entre catholiques et protestants était annoncé pour le soir dans la *Rotonde*, vaste construction où se tiennent et des assemblées religieuses et des concerts mondains. C'était le cas, ce jour-là : dans le bas la musique ; au premier les discours ; et à côté (le croiriez-vous ?) un feu d'artifice ! La chaleur était pesante, les fenêtres ouvertes, en sorte que l'harmonie des instruments venait se mêler aux discours des orateurs. Pour compléter cet étrange concert, les fusées, les pétards venaient de temps à autre faire la basse dans ce trio dont chaque partie se jouait sans se mettre en mesure avec les deux autres.

Cette soirée devait me donner un spectacle plus extraordinaire encore. Dans notre salle, une cabale avait été organisée. Les conspirateurs étaient chargés d'interrompre un certain orateur quoi qu'il pût dire, et d'applaudir son contradicteur, quoi qu'il pût faire. Or, comme on le devine, l'orateur interrompu avait raison, l'orateur applaudi avait tort. Les interrupteurs ne faisaient pas grands frais d'i-

magination ; ils répétaient sans varier : *no, no!* Impatienté, l'orateur s'arrêta pour demander si *Messieurs no no* n'avaient pas d'autres arguments ? Ainsi baptisés, aux éclats de rire de l'assemblée, l'ennemi en fut réduit à changer de batteries, et lança des *yes, yes*, quand il n'osa plus faire feu de ses *no*. Enfin l'adversaire de l'orateur prit la parole... je devrais dire *l'action*. C'étaient des cris lancés dans l'air, des coups de poing assénés sur la tribune, des talons de bottes imprimés sur le plafond ; enfin une éloquence électrique qui détermina un tonnerre d'applaudissements. La foudre ne se calmait que pour se recharger et la plus faible étincelle de rhétorique amenait une nouvelle et terrible explosion !

Ceci m'a donné une bonne leçon d'éloquence. Plus l'orateur déchirait mon oreille, plus il irritait mon esprit. Il me fatiguait tant que j'aurais été fâché qu'il eût raison... Avis à ceux qui voudront persuader un public en Irlande ou ailleurs, car, je suppose que les oreilles et les esprits ont partout à peu près la même conformation.

A vrai dire, le Jupiter tonnant de cet Olympe me parut avoir un autre but que celui de convaincre l'assemblée, peut-être voulait-il la disperser... car lui-même présidait ailleurs, chaque semaine, le même jour, à la même heure, une réunion du même genre...

Je dois devancer ici la question que le lecteur pourrait être tenté de m'adresser : quel était l'interrompteur, catholique ou protestant? — Ni l'un ni l'autre; c'était un puséite, protestant de nom, catholique de fait; un de ces hommes qui ont le courage de tout, excepté de leur opinion, qui se tiennent déguisés dans un camp pour y combattre en faveur de l'adversaire, enfin un jésuite protestant.

Quel est son nom? — Lecteur, ce n'est point votre affaire, ni la mienne. Je veux peindre les mœurs d'une nation et non pas faire des personnalités.

Hier, je suis allé visiter une *ragged school* (école déguenillée). Déguenillée en effet, car je ne crois pas y avoir vu intact un pantalon, ni un habit. Ici les taches et les trous ne comptent pas. Un vêtement qui ne serait que sale et troué, serait du luxe. Ce sont des lambeaux qui manquent, ou plutôt des lambeaux qui restent! J'ai pourtant vu çà et là des habits complets, mais alors c'étaient des habits d'arlequin qui changeaient de couleur à chaque arpent, non pas comme vos robes de soie, mesdames, aux nuances évanouissantes, mais aux couleurs très-permanentes de chiffons flétris ramassés dans nos rues.

Il y avait là environ quatre-vingts garçons à côté d'une école de filles, qui, pour le moment, sans maîtresse, pouvait compter autant d'élèves. Il y a, m'a-t-on dit, quatre écoles semblables dans Dublin,

ce qui fait six cents enfants catholiques romains élevés protestants.

C'était une chose étrange que de voir réunis des élèves de tous les âges, autour d'un même cercle. J'ai vu un garçon de quinze ans à côté d'un enfant de cinq. Tous deux apprenaient à épeler ; l'ainé semblait à cette place avoir honte de sa taille ; il s'inclinait comme pour la dissimuler.

A la vue de cette montagne de guenilles, je me suis senti tiré en deux sens différents. J'aurais voulu qu'une longue pièce de toile ou de bure fût découpée en quatre-vingts blouses, pour couvrir ces quatre-vingts enfants, et me permît de jeter au feu les quatre-vingts dépouilles sales et déchirées. Mais qui me garantissait que ces enfants vêtus à neuf aujourd'hui, reviendraient apprendre à lire le lendemain, ou même qui me garantissait qu'ils ne reviendraient pas nus de nouveau, pour de nouveau se faire habiller ?

Une autre perplexité assaillait mon esprit : ces enfants sans habits sur eux sont probablement sans pain à la maison. Que faire ? les nourrir ? C'est encourager la paresse, et risquer de faire des hypocrites. Les renvoyer manger chez leurs parents qui n'ont rien ? C'est une moquerie ! Que faire donc ? Je me posais ces questions quand le maître de l'école vint à mon secours.

— Faites-vous manger ces enfants ?

— Nous leur donnons un seul morceau de pain. Sans cela, ils iraient courir les rues pour le dérober ; avec plus, les prêtres catholiques nous accuseraient d'acheter les conversions.

— Ces enfants sont donc catholiques ?

— Presque tous !

— Et leur parlez-vous en protestant ?

— Sans doute.

— Mais les prêtres catholiques n'ont-ils pas aussi leurs écoles déguenillées ?

— Oui, depuis qu'ils nous ont vus ouvrir les nôtres à leurs ouailles.

— Et pour les vêtements, vous ne faites rien ?

— Nous allons faire.

— Oui, l'on viendra s'habiller chez vous, comme chez le marchand ; on emportera l'habit pour ne plus revenir ?

— Non, car l'habit mis en entrant à l'école y sera déposé en sortant !

— Ah ! j'avoue que je n'avais pas prévu cet expédient. Il me paraît bon. Ainsi, plus de guenilles et cependant pas de paresse encouragée. Il me semble même que ce sera un bon moyen de leur faire apprécier le confort et la propreté. A propos de propreté : comment se fait-il que, sous ces loques noires, je voie des figures blanches et roses ?

— C'est que chaque semaine nous leur faisons subir un bain et chaque jour une ablution.

Voici ce qui se pratique à Liverpool. Les élèves en arrivant à l'école le matin, déposent leurs guenilles qu'on suspend à un croc numéroté, l'enfant alors nu comme un ver est lancé dans un long couloir qu'il traverse à la course sous une pluie abondante; à l'autre extrémité, on le sèche, le couvre d'habits propres qu'il garde tout le jour. Le soir, il reprend sa dépouille du matin et emporte au moins sa propreté.

La maison que je viens de visiter sert aussi à loger vingt-quatre missionnaires, dont la charge est d'aller lire et expliquer la Bible de maison en maison.

Les familles visitées sont si pauvres que leurs membres n'oseraient pas se présenter dans une église ordinaire; ils auraient honte de leurs haillons assis à côté d'un costume confortable. Ce qu'on a fait pour les enfants on va donc le faire aussi pour les parents; près de cette école en guenilles on doit construire une église déguenillée; cette église, qui coûtera près de vingt-cinq mille francs collectés par petites sommes, servira non-seulement pour le culte, mais aussi pour les classes de controverse et les écoles du dimanche, aujourd'hui trop nombreuses pour être tenues plus longtemps dans leurs locaux ordinaires.

En attendant l'ouverture de cette église, les catholiques pauvres aiment mieux fréquenter les écoles destinées aux enfants que les cultes destinés aux adultes. Aussi, tel local d'école qui ne reçoit sur semaine que deux cents jeunes élèves, reçoit-il le dimanche jusqu'à six cents auditeurs de tous les âges. C'est toujours une école, mais une école où les élèves sont souvent plus âgés que les maîtres. Pour le dire en passant, ceci prouve que bon nombre de grandes personnes s'accommodent fort bien d'une instruction religieuse à la portée des enfants. — Oh ! si la majorité de nos auditoires de France comme d'Irlande pouvaient conseiller les prédicateurs, comme ceux-ci deviendraient plus simples, comme ils se rapprocheraient des modèles laissés par Jésus-Christ ! Mais il est si doux de déclamer avec pompe, en termes recherchés pour obtenir l'approbation de deux ou trois hommes lettrés perdus dans la foule, qu'on peut bien sacrifier à cette douceur les âmes du grand nombre... Pardon, lecteur, je reviens à mon école déguenillée.

Dans une salle du rez-de-chaussée, je trouvai réunies en comité une douzaine de dames. Une d'elles eut la bonté de m'accompagner à l'école et de répondre à mes questions. Une autre me fit l'accueil le plus bienveillant, à moi pauvre et simple étranger. Or, savez-vous qui se trouvaient être ces

deux personnes humblement dévouées à cette école en guenilles? Tout simplement la fille et la femme de l'archevêque de Dublin! — Il me semble que ce fait parle clairement en faveur du mariage des prêtres, même des archevêques; il me semble aussi que sans avoir recours aux nonnes plus ou moins cloîtrées, les protestants ont aussi leurs sœurs de charité. Pour moi, je l'avoue, quand je vois la famille d'un archevêque aussi bien occupée, je trouve que saint Pierre avait raison d'être marié.

Encore un mot sur mon école et sur son culte du dimanche. Je demandais au maître si ses élèves ne laissaient pas percer dans la classe quelques-unes des mauvaises habitudes contractées dans la rue, par exemple le penchant au vol? Il me répondit qu'en général les enfants se conduisaient bien, et à l'égard de ma question particulière, il me cita le fait suivant. Un pauvre enfant avait perdu un bouton, et le cherchait dans la cour. Un bouton, c'est bien peu de chose pour vous, lecteur; mais un bouton pour un pauvre, c'est beaucoup; ne soyez donc pas trop sévère envers mon déguenillé, cherchant son bouton dans la cour comme le coq un grain de blé sur un fumier: Mais, ô! prodige! comme le coq en grattant découvrit un diamant; notre élève découvrit un schelling! un schelling, quelle fortune pour un mendiant; surtout pour un enfant; plus encore pour

un écolier ! Et qu'en fit-il ? il le porta de suite au maître qui vient lui-même de me le raconter. Cet argument en vaut bien un autre en faveur des écoles déguenillées.

Et, maintenant, mon anecdote sur le culte du dimanche tenu par un pasteur protestant et suivi par des auditeurs catholiques romains. Au besoin, je pourrais citer des noms propres ; on comprendra que la prudence me l'interdit.

Une jeune catholique suivait depuis quelques semaines une école du dimanche protestante ; sa mère en fut informée et le lui défendit. La fille persista jusqu'à ce que la première lui dit, en saisissant un couteau : « Tu vois ce couteau ? eh bien, je te déclare que je le cacherai dans ma robe, je te suivrai partout, et, si je te vois entrer dans ton école hérétique, je te tue à l'instant ! — Ma mère, c'est un meurtre ? — Ma fille, mieux vaut un meurtre que de lire la Bible. Mieux vaudrait te faire prostituée que protestante ! Prends-y garde ! Je veille sur toi ! » — Depuis lors, la fille continue à suivre le culte du dimanche, et, pour le moment, la mère a quitté Dublin.

Je cite ce fait comme caractéristique et propre à me dispenser de beaucoup d'autres citations. J'ajoute seulement que le secrétaire de la Société des Missions en Irlande, en me montrant un placard contre le

meurtre, vient de m'apprendre que deux jeunes filles, dans le Sud, ont été assassinées pour s'être faites protestantes.

Il me semble qu'on peut compter sur la sincérité de conversions qui risquent de coûter la vie aux convertis... Toutefois, ne nous hâtons pas de juger.

Je viens d'assister à une réunion qui probablement étonnerait bien des gens en France : je veux parler d'un théreligieux. Je m'explique, il s'agissait pour soixante ou quatre-vingts personnes de se réunir autour d'une longue table, d'y prendre une tasse de thé ou de café versé par les dames patronesses, et, le service enlevé, de chanter un cantique, faire une prière et passer la soirée dans une conversation générale sur un sujet sérieux. Ce genre de réunion se pratique en Angleterre pour des objets de plus d'un genre. Ainsi, j'ai vu dans l'île de Jersey, un *thea meeting* de onze cents personnes, dont le but était de fournir onze cents schellings à la construction d'une chapelle. Chacun paie en entrant, et comme bon nombre de familles fournissent chacune une partie de ce léger repas, il se trouve que la somme presque entière est consacrée à la bonne œuvre. Mais, comment attirer un millier de personnes et les décider à donner un schelling pour une tasse de thé qui ne vaut pas un penny ? Fera-t-on

de la musique, comme dans nos cafés-concerts? Dansera-t-on, comme dans nos bals de bienfaisance? ou mettra-t-on un lingot d'or en loterie? Non, rien de tout cela, on ne fait appel ni aux sens, ni à la chair, ni à la cupidité; on annonce seulement que tel orateur de la ville parlera sur quelque sujet scientifique en rapport avec l'Évangile; ou que tel étranger de passage fera connaître l'état religieux de son pays. C'en est assez; la foule anglaise accourt et prend plaisir à ce qui, sans doute, ennuerait tant de Français. En l'honneur de qui la différence?

Hier soir il s'agissait, non de faire de l'argent pour telle ou telle œuvre, mais de fournir aux chrétiens venus de tous les coins du monde une occasion de se voir et de causer. Nous étions réunis comme membres de l'*Alliance évangélique* qui reçoit dans son sein les protestants de toutes les églises. Il s'en trouvait là d'Irlande, d'Écosse, d'Angleterre, de France, d'Allemagne et d'Amérique. Quant aux dénominations, on en comptait huit ou dix différentes: épiscopaux, presbytériens, méthodistes, moraves, indépendants, baptistes et autres; cependant tous ces chrétiens appartenant à différents corps, semblaient n'avoir qu'une âme. Il était à la fois doux et édifiant de voir des hommes, jusqu'alors inconnus de visage les uns aux autres, entrer dans une conversation paisible, intéressante, où chacun

apportait son contingent de récit. Après une heure d'entretien, on se connaissait, on sympathisait, on s'aimait enfin ; et l'on sentait vibrer à l'unisson le même sentiment dans tous les cœurs. Voilà des plaisirs inconnus du monde, qu'il faut avoir goûtés pour les apprécier. Je suis convaincu que tel membre de l'assemblée, inconnu en entrant, aurait pu, après s'être révélé par quelques paroles chrétiennes, saisir, en sortant, plus d'une main confiante et dévouée. Je me demande s'il en eût été de même à la sortie d'un café-concert, d'un bal de bienfaisance, voire même après le tirage d'une loterie de charité ? Non, la vraie foi a des privilèges que le monde ne connaîtra jamais.

Dublin, le 30 mai 1853.

Hier, dimanche, en passant devant une grande église catholique, je vis, à la porte, une foule d'enfants et un seul homme se presser autour d'une table couverte de papiers. Je m'approchai ; mais la foule était si dense que je ne pus voir autre chose qu'un petit garçon occupé à écrire probablement son nom, car je crus reconnaître une liste sous sa main. Il le

traçait si laborieusement que je le supposai sachant à peine écrire et s'inscrivant pour entrer à l'école du curé. Je me trompais, il s'inscrivait pour donner des leçons aux grands dignitaires de l'État. En effet, une heure plus tard, en repassant par là, j'appris, d'un ami qui m'accompagnait, les faits suivants. Quelques catholiques, devenus protestants, ont disparu soit en Angleterre, soit en Irlande. On suppose qu'ils ont été enlevés par leurs anciens coréligionnaires et qu'ils sont, aujourd'hui, retenus de force dans quelques couvents. De là un projet de loi présenté au parlement pour autoriser tout magistrat à visiter tel couvent quand quelqu'un viendrait jurer qu'il a de bonnes raisons pour croire que la personne disparue s'y trouve renfermée. De là cette pétition contre ce droit de visite, colportée dans les rues, déposée à la porte des églises et signée par des enfants incapables de tenir leur plume!

Hier encore, j'ai visité deux *Écoles du dimanche*, toutes deux sous la même direction religieuse, mais l'une fréquentée par des élèves protestants dès leur naissance, l'autre par des élèves naguère catholiques. La première se tenait dans deux salles séparées par une cloison mobile : d'un côté étaient quatre-vingt-douze jeunes filles, de l'autre, quatre-vingt-un garçons enseignés par vingt-deux maîtres ou maîtresses. Je fus invité, vers la fin de la leçon, à dire quelques

mots aux deux classes; aussitôt la cloison disparut, et j'eus à droite comme à gauche un coup d'œil charmant : près de cent quatre-vingts enfants, de huit à seize ans, proprement vêtus, obéissants, attentifs, sérieux, même à l'ouïe d'un accent étranger. Après le départ des élèves devait avoir lieu une prière pour et par les maîtres. Cette école est tenue dans un petit édifice construit pour cet objet (6 1/2 Whitefriar street). Voilà pour l'école protestante à onze heures du matin.

A deux heures et demie, j'étais devant l'école tenue pour les catholiques convertis ou du moins en voie d'instruction. La porte était encore fermée et ne devait s'ouvrir qu'à trois heures. La foule était donc dans la rue. Elle se composait surtout de femmes et de jeunes filles toutes misérablement vêtues. La plupart portaient de ces châles couleur de boue, posés sur la tête et serrés autour du corps; - mode peu gracieuse, mais très-économique que je n'ai remarquée que chez les Irlandaises. D'autres, sans châle, portaient des chapeaux jadis élégants, qui, bien certainement, n'avaient pas été confectionnés pour elles, et dans un état tel qu'ils me rappelaient ceux que nos chiffonniers ramassent à Paris dans les rues. D'autres portaient des robes raccourcies par l'usure, frangées par la misère, brodées de trous; le tout couleur de crasse. Presque toutes ces femmes et ces

jeunes filles avaient la même chaussure : elles étaient pieds nus.

Le dirai-je? Ces pauvres catholiques, arrivant à la porte d'une école protestante, une demi-heure avant son ouverture, m'ont fait supposer qu'ils venaient y chercher autre chose que l'instruction, et je me posai dès lors cette question : faut-il refuser le pain qui fait écouter l'Évangile? J'entrevois bien le danger de faire des hypocrites. Mais, ce danger, Christ ne l'a-t-il pas affronté en nourrissant au désert, de pain et de poisson ceux qu'il instruisait le lendemain? L'intention du donateur est donc ici l'essentiel; que la nôtre soit pure, comme celle de Christ, et nous pourrons à la fois instruire et nourrir ceux même à qui, comme lui, nous devrions dire : « Vous nous cherchez parce que vous avez mangé du pain. Mais désirez plutôt la nourriture permanente en vie éternelle. »

Au reste, je saurai ce qui se fait à cet égard.

Dublin, le 31 mai 1853.

Mon soupçon était fondé. Un morceau de pain est donné à chaque élève au sortir de l'école. Mais

ce qui est également vrai, c'est que souvent le pain offert est refusé ; d'autres fois accepté par un pauvre qui le passe à l'instant dans la main d'un plus pauvre, comme si le premier voulait témoigner de sa sincérité par son désintéressement. Ce qui est vrai encore, c'est que bien des fois ces catholiques, oui ou non assistés, ont à souffrir des persécutions de la part de leurs anciens coréligionnaires, et qu'il faut bien alors les aider ou les laisser mourir de faim. On m'a rapporté hier un fait que je crois d'autant mieux, que le fait semblable vient de se passer en France. En tous cas, voici ce qu'on me dit en Irlande. Une femme catholique s'est déclarée protestante. Pour l'empêcher de se rendre au culte public, ses parents l'ont retenue chez elle, la déclarant malade; comme elle voulait sortir, on l'a liée de cordes... et pour justifier cet odieux traitement, il s'est trouvé un médecin pour la déclarer folle et en donner le certificat ! D'autres docteurs sont intervenus, ont certifié le contraire, et ce n'est qu'alors que la liberté a été rendue à cette pauvre convertie.

« Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

Dublin, le 3 juin 1853.

Je suis allé avant-hier, à sept heures du soir, assister à une réunion de controverse, tenue par M. Mac-carthy. Nous étions dans une immense salle d'école, dont les tables enlevées, laissaient assez de place pour trois ou quatre cents personnes ; nous n'étions guère là que deux cent cinquante. Par la mise, on pouvait juger qu'une bonne partie était protestante. On m'assura toutefois que les catholiques y entrent pour plus d'un quart. Je me suis encore informé auprès d'un homme digne de foi, qui m'a déclaré sa conviction, que de tous ces catholiques se rapprochant de l'Église protestante, on peut faire trois parts : d'abord les deux extrêmes : l'une composée de personnes vraiment converties de cœur à Dieu ; l'autre contenant celles qui cherchent des secours temporels d'un genre ou d'un autre ; enfin la classe intermédiaire, plus nombreuse, se laissant instruire sans but arrêté ; sans hypocrisie, comme sans repentance.

Toutefois il faut le reconnaître, les conversions au protestantisme ont lieu principalement dans les classes pauvres. Il semble que le petit bourgeois ait peur de perdre ses amis, ses pratiques, son influence. Hélas ! le monde est le même partout, c'est une bien

vieille vérité qu'on est tenté d'oublier. Aussi, quand on me parle d'un réveil religieux, général et profond, je me prends à douter... Toutefois, ne préjugeons pas, attendons.

La patience anglaise, voire même l'irlandaise, devant un discours quelconque est admirable; elle n'a son égale que dans l'abondance de l'orateur. J'ai vu maintes et maintes réunions religieuses durer trois, quatre heures, sans paraître fatiguer personne, moi seul excepté; ici le président a parlé deux heures entières sans s'arrêter, et encore après mon départ je ne sais combien de temps. Je n'ai pas vu le moindre signe de fatigue; personne ne s'est retiré, bien que la sortie fût facile, et c'est moi qui, le premier, à dix heures du soir, ai donné le scandale d'un départ isolé! J'avais une lieue à faire, j'espère que mon lecteur voudra bien m'excuser.

Avant d'en finir avec cette journée, je dois compte ici d'une petite scène qui caractérise l'Irlandais. J'avais pris l'omnibus de Sackville-Street, pour Round-Town; tout le long de la route, nous ramassions des voyageurs, tant et tant, que le dernier venu se trouva dans la triste nécessité de rester debout, au fond du couloir, sans que personne dans l'assistance parût s'en inquiéter. Nous sommes cruels quand nous pouvons rejeter le tort sur d'autres. Le pauvre homme se tenait donc sur ses pieds, le dos courbé.

Il y avait bien une place vacante, mais un beau monsieur, en gants jaunes, la dissimulait en écartant les jambes, supportant avec courage le malaise du nouvel arrivé. Le piteux voyageur allait se retirer, lorsqu'il se sent pris à bras le corps et tiré malgré lui sur les genoux d'un homme du peuple. Étonné, il se refuse à prendre le siège complaisant, mais un bras vigoureux le tient ferme, tandis qu'une voix sympathique lui dit : Restez donc là !.. n'êtes-vous pas Irlandais ? Ce motif patriotique me parut excellent. L'homme, jadis debout, fut du même avis, et les deux compatriotes, connaissances d'une minute, se mirent à causer comme d'anciens amis. C'était une bonhomie charmante. Je portais bien une partie du fardeau, mais j'aurais eu garde de m'en plaindre !

Une dame sortit ; le grand enfant prit sa place, et le siège vivant s'adressant aux gants jaunes, dit d'un ton tant soit peu plaisant : N'est-ce pas qu'on est bien à son aise ? Celui-ci, piqué, répondit presque en se fâchant. Je croyais la scène finie, lorsqu'un peu plus tard, l'homme du peuple, insulté par le beau monsieur, tire sa tabatière, l'ouvre, et la tend obligeamment à son insulteur. Celui-ci, plein de morgue ou peut-être honteux, refuse avec dignité, et au fur et à mesure que l'omnibus se vide, il s'éloigne un peu plus du complaisant voyageur, comme si sa conscience était mal à l'aise sur ce banc !

Le lendemain, hier, je suis allé le soir à un thea-meeting, donné pour les élèves d'une école du dimanche. C'est la soirée qui jusqu'à ce jour m'a le plus intéressé. Dans une longue salle se trouvaient réunis environ deux cents enfants, et cent pères ou mères de famille. Un long cordon de tables faisait le tour de la salle ; au centre, dans la même étendue, étaient deux lignes de bancs. Les enfants seuls étaient attablés ; les parents assis sur les bancs regardaient faire, et les maîtres servaient. Enfin, à mi-longueur contre la muraille, étaient réunis les membres du comité. J'ai vu là, non pour la première fois, ce qu'on ne croira guère en France, deux cents enfants, filles et garçons, de six à dix ans, paisibles, en ordre, presque silencieux, se mettre à table, prendre thé et gâteaux, sans accident de leur part, sans gronderie de la part des parents. Je me demandai s'ils manquaient de cette langue et de cette vie qui rend les nôtres si turbulents ? J'eus bientôt l'occasion de me convaincre du contraire. Le thé avait été pris, le cantique chanté, les discours du comité allaient commencer, lorsque le surintendant de l'école vint déposer sur le bureau une pétition signée des élèves, qui demandaient en très-bons termes, savez-vous quoi ? — Que les discours ne fussent pas trop longs !

Cette fois, la leçon fut donnée par les enfants et acceptée par les maîtres ; les discours furent courts ;

tantôt sérieux, tantôt amusants. Une magnifique montre en or fut offerte au directeur gratuit du chant, qui depuis longtemps se consacrait à l'instruction musicale des élèves. Un compte succinct de l'œuvre fut rendu, et les enfants, comme pour témoigner leur reconnaissance de la brièveté du premier discours, applaudirent avec frénésie le laconique orateur. Après le second, mêmes applaudissements, mais applaudissements si peu mérités et si prolongés, qu'on put voir cette fois que la reconnaissance n'était qu'un amusement. Un coup de sonnette y mit fin. Après le troisième discours, même expression de bruyante satisfaction, et je pense que cette fois l'amusement était une vengeance. Il ne fallut rien moins qu'un long discours pour calmer cette joie bouillante. Évidemment il y avait complot d'applaudissements.

Dublin, le 8 juin 1853.

Voilà six jours que je n'ai rien écrit dans ce journal! Essayons de le continuer.

Vendredi 3 juin, j'ai vu les deux extrêmes : *les Libertés*, quartier des chiffonniers de Dublin, et la campagne de l'archevêque, où j'ai eu l'honneur de dîner.

Les Libertés sont bien ce que j'ai vu de plus misérable au monde. Je ne trouve de comparable à ce quartier que l'ex-rue des Saints, à Alger, habitée par une vermine juive.

Ce qui frappe tout d'abord en parcourant *les Libertés* de Dublin, c'est un aspect général de délabrement et de misère. Ces maisons semblent suinter la crasse; pas de boutique marchande, ni ouvrière, pas de bruit, pas de travail, du moins apparent. Les seuls signes de vie sont des monceaux d'enfants en haillons, sans chaussure, sans bonnet, sans habit, quelquefois sans chemise, couverts tout juste d'un sarrau. Il n'y a rien de plus hideux que ces hommes dans la force de l'âge, revêtus d'un habit qui laisse voir largement, où l'on attendait du linge, une peau rougeâtre. Ils sont là sans que vous sachiez pourquoi, sans rien faire, sans paraître même se reposer. Ils errent comme les animaux de nos rues, la tête inclinée vers le ruisseau. On se demande s'ils marchent vers un but, pourquoi ils vont ici plutôt que là, s'ils ont une famille, des affaires; hélas, on se demande s'ils ont même une pensée! c'est douteux, si ce n'est la pensée de manger.

Les femmes jeunes et vieilles, mais toutes sales, sont encore plus nombreuses. Le châle incolore, ou le manteau pollué, posé sur la tête, serré autour des reins, et cela en été comme en hiver, m'a paru

rien moins destiné à garantir du froid qu'à dissimuler la nudité. Rien dans ces jeunes filles n'annonce à l'œil d'un étranger qu'elles soient de mœurs suspectes, cependant de quoi vivent-elles, car évidemment leur profession est de ne rien faire ?

Ce qui ajoute à l'impression pénible qu'on reçoit en traversant *les Libertés*, c'est qu'un grand nombre de maisons sont peu habitées, abandonnées ou même démolies. Je ne sais quelle difficulté s'oppose à leur reconstruction. Au reste, la vie se retire de ce quartier, comme la marée laissant sur la grève des herbes flétries. La mort, l'émigration à l'étranger ont dépeuplé ces mêmes rues, jadis riches, actives et protestantes. Là nos ancêtres, huguenots réfugiés, avaient de superbes habitations et de grandes fabriques. Ils s'en sont retirés après avoir fait fortune. Leurs descendants habitent aujourd'hui des hôtels en ville ou des châteaux à la campagne, et ces lieux, par eux délaissés, sont devenus les masures habitées par les catholiques romains !

Si j'ai vu des rues dénudées de toutes marchandises, j'en ai vu d'autres tapissées de chiffons, de lambeaux de tous genres que certes, lecteurs, vous n'auriez pas ramassés dans la rue et que moi j'aurais pris grand plaisir à brûler. Tous les chiffonniers ne sont pas à Paris, et les plus sales quartiers de notre capitale, le passage Gracieuse, celui des Pa-

triarches, où les marchands vivent sur le sol à peine clos de quelques planches, sont encore à telles boutiques de Dublin ce que la rue Vivienne est à la rue Mouffetard. C'est une longue ligne de châles, de pantalons, de bas, de souliers étalés, suspendus de manière à former un rideau devant la maison comme au jour de la Fête-Dieu.

A cette vue du dehors, je me suis promis de visiter quelques-unes de ces maisons au dedans. Justement je dois accompagner un des missionnaires dans des courses au milieu des familles pauvres de ce quartier.

J'ai vu hier à quelques lieues de Dublin un village entier dans le même état que *les Libertés*. J'ai demandé l'explication de ce délabrement général qu'on me dit s'étendre sur toute l'Irlande. On m'a donné une réponse que je dois rapporter. Un land-lord a donné sa propriété à bail pour quatre-vingt-dix-neuf ans à un intermédiaire qui l'a cédée avec bénéfice à un troisième personnage qui en a fait autant. De cette série de transactions est résultée une charge énorme pour le dernier fermier, et comme le bail devient chaque année plus court, le dernier occupant songe d'autant moins à créer des améliorations qu'il doit en être plus tôt dépossédé sans indemnité. Aussi s'efforce-t-il d'arracher à la terre le plus rapidement possible tout ce qu'elle peut donner.

La propriété s'appauvrit donc par l'exploitation ; parfois même le tenancier la détériore pour l'obtenir à la fin du bail à de plus basses conditions. De là, on le comprend, l'état de délabrement soit des champs, soit des maisons.

C'est ainsi que le village dont je parle n'est guère qu'un monceau de ruines ; car le bail doit finir dans deux ans. Les habitants actuels voudraient le renouveler. Mais la municipalité de Dublin, qui en est propriétaire, s'y refuse et préfère vendre dans deux ans à l'enchère. De là, nouveaux efforts pour épulser le sol ; de là, abandon plus complet des habitations, et à la veille de la sortie de la dernière, il faut s'attendre à voir emporter le dernier clou et le dernier chevron ; en effet, c'est la terre nue telle qu'elle fut mise à bail il y a quatre-vingt-dix-neuf ans et non pas cette terre couverte des améliorations successives que le dernier fermier est tenu à restituer.

On comprend que par ces élévations de prix successives et par ces appauvrissements constants des propriétés, la position du dernier fermier est devenue intenable. La famine de 1847 a mis le comble à sa misère, il n'a pu payer sa rente à son cédant, qui, dès-lors, n'a pu payer la sienne à son prédécesseur ; ainsi, jusqu'au premier fermier. Par défaut de paiement les intermédiaires se trouvent donc dépossédés, et l'héritier du landlord, expatrié, rentre dans

son domaine. En revenant sur sa terre pour la faire cultiver lui-même, il améliore donc sa position et celle de l'agriculteur qui traite directement avec lui.

Voilà ce qu'un homme capable et véridique me disait encore hier. Jusqu'à quel point peut-on généraliser cette explication ? je ne sais, j'espère l'apprendre plus tard.

J'en reviens au 3 juin. Comme je l'ai dit, j'ai visité le matin des archi-pauvres catholiques et le soir l'archevêque protestant. Le lecteur s'attend sans doute à un contraste entre la demeure de ce haut dignitaire et celle de ces mendiants. Il est vrai, l'habitation épiscopale vaut mieux que celles du quartier des *Libertés*. Le parc est vaste, les arbres magnifiques, la maison confortable. Mais, je dois dire que je n'ai pas trouvé là le luxe qu'on pouvait s'attendre à rencontrer chez le premier fonctionnaire ecclésiastique d'une aristocratique contrée. La vie intérieure m'y a paru simple, naturelle ; c'était la vie de famille ; ce soir, une société peu nombreuse, une causerie religieuse ou littéraire ; un peu de musique, le tout dans cette atmosphère de manières douces, faciles, qui met à l'aise et rend heureux.

En voyant un archevêque protestant au milieu de sa famille dont chaque membre s'était créé une occupation dans l'église : celle-ci de présider un comité

d'écoles ; celle-là de visiter des pauvres ; un troisième de rédiger quelques écrits édifiants, je me demandai si cette vie n'est pas plus conforme à l'esprit de l'Évangile que celle des cardinaux de Rome, vendant, le matin, des indulgences, et en usant le soir, pour aller s'asseoir au théâtre, auprès de femmes qui ne sont pas les leurs ?

Dublin, le 10 juin 1853.

Je suis tellement en arrière dans la rédaction de mon journal, que je ne vois plus qu'un moyen de continuer ; c'est de sauter par-dessus le passé. Du reste, le lecteur n'y perdra pas grand'chose ; il gagnera plus d'actualité dans le récit suivant.

Hier, je suis allé trouver M. Macgregen, le missionnaire dont j'ai déjà parlé. Je lui ai posé quelques questions sur l'œuvre qui s'accomplit à Dublin. Ses réponses n'ont fait que confirmer ce que j'avais déjà vu ou supposé. La foule catholique qui vient au protestantisme se partage en trois classes : les uns cherchent du pain ; les autres la vérité ; le plus grand nombre flottent entre ces deux extrêmes et ne sauraient peut-être pas se rendre bien compte à eux-mêmes de leur volonté.

Cependant, voici ce que je n'osais espérer et ce que M. Macgregen, homme digne de toute confiance, m'a déclaré. En dehors de cette foule intéressée ou curieuse, il peut y avoir, à Dublin, quinze cents catholiques sérieusement occupés de leur salut. Bon nombre d'entre eux ont trouvé la paix de leur âme ; d'autres la cherchent et sont dans le bon chemin. A Dublin, comme ailleurs, des hommes attirés par la curiosité, ont été retenus par la raison. Ils venaient s'amuser, ils se sont convertis. Voici plus : un agent des Jésuites avait reçu la mission de visiter les familles catholiques pour les engager à retirer leurs enfants de nos écoles protestantes. Il en avait déjà fait sortir cent cinquante, lorsque lui-même, converti à l'Évangile, travailla et réussit à en ramener trois cents. Il est bon de noter que par sa conversion, ses ressources pécuniaires ont été diminuées.

Ma seconde question portait sur les écoles déguenillées créées par les prêtres catholiques en opposition aux écoles protestantes. M. Macgregen me dit qu'il en connaissait deux, l'une de filles, l'autre de garçons. Celle de garçons est tombée par le manque d'élèves. Les enfants, ennuyés de réciter le catéchisme et toujours le catéchisme, ont fini par désertier l'école romaine et sont revenus aux classes protestantes.

Quant à l'école des filles, elle s'est maintenue

plus longtemps; voici comment. J'ai dit qu'aux écoles déguenillées protestantes on donnait aux élèves un morceau de pain. Ici les catholiques, pour obtenir la préférence, ont servi le café. Aussi l'école s'est-elle soutenue. Toutefois, m'a dit M. Macgregen, elle va se transformer en école nationale salariée par l'État. J'étais curieux de connaître cette école pour la comparer aux nôtres. Cet ami me conduisit jusqu'à la porte. J'entre seul, une foule d'enfants se précipite sur moi; je demande la maîtresse. On m'amène un prêtre! Je comprends dès lors que la partie est perdue. Mon hôte me barre le passage et me dit que ce n'est pas ici une école déguenillée, mais une école nationale. Parole de Jésuite, mêlée de mensonge et de vérité. Mais, enfin, l'excuse est suffisante et je suis évincé. Je demande au moins une adresse pour visiter, à Dublin, une école catholique déguenillée. Sa Révérence n'en connaît point, et après bien des pourparlers, elle finit par me donner l'adresse, non d'une école de semaine, mais d'une école du dimanche, c'est-à-dire d'un simple catéchisme (1)!

(1) Je dois dire que, depuis lors, j'ai trouvé dans les journaux catholiques le compte-rendu de plusieurs de ces écoles. Je n'ai que deux observations à faire : 1° Les mêmes élèves y sont comptés deux fois : d'abord comme élèves de semaine, ensuite comme élèves du dimanche; 2° les écoles du dimanche sont tout simple-

Quant aux écoles déguenillées dirigées par les protestants, elles contiennent environ trois mille élèves catholiques romains. Un peu plus des deux tiers de ce nombre ne fréquentent ces écoles que le dimanche; le reste, c'est-à-dire huit cents, vont aussi aux écoles de semaine.

Après cette visite manquée à l'école romaine, j'exprimai le désir d'en faire une dans un lieu que je supposai plus accessible, dans l'intérieur de quelques familles pauvres; encore ici mon attente fut trompée. Le prêtre n'était plus là, mais j'y trouvai son représentant. Les faits expliqueront ma pensée.

Comme j'avais dit à M. Macgregen que je m'occupais à Paris des chiffonniers, il m'offrit de me conduire à Dublin chez un converti de la même profession dont il me donna d'abord l'histoire en deux mots. Cet homme, dans la plus profonde misère, avait femme et enfant. Ce dernier étant malade, le père engagea le prêtre à venir le voir et à prier pour lui; le prêtre tendit la main, et comme le chiffonnier ne put la remplir, l'enfant dut se passer de visite et de prière. Il mourut. Alors, le

ment les catéchismes, faits de toute éternité. Au reste, à qui doit-on les écoles déguenillées catholiques, ouvertes pour vider les écoles déguenillées protestantes? Ici, comme ailleurs, le protestantisme a forcé Rome à copier ses institutions. (Août.)

père fit cette réflexion : « Si ma religion est vraie, mon curé, en refusant de visiter mon enfant, l'a tué; c'est un méchant. Si ma religion est fausse, mon curé, en me l'enseignant, me trompe; c'est un misérable. Méchant ou misérable, je ne le verrai plus. » — Dès lors, il prêta l'oreille aux missionnaires et fut converti à l'Évangile.

Tel était l'homme que nous allions visiter. En arrivant, nous apprenons qu'il a quitté son domicile et qu'il habite avec sa femme chez une autre femme locataire dans la même maison. Nous montons. Une conversation religieuse s'engage, la maîtresse du logis ne veut pas l'entendre, et se retire. Mais réfléchissant qu'elle a laissé l'ennemi maître de la place, elle revient, nous manifeste sa mauvaise humeur, refuse de répondre, rôde autour de nous et finit par nous inviter à passer la porte ! Première ou plutôt seconde réception que les Jésuites nous avaient préparée, comme on le verra bientôt.

M. Macgregor me conduisit alors dans une autre famille catholique dont le chef était devenu protestant. Nous montons trois ou quatre étages d'un escalier sale, troué, fléchissant. Parvenus au sommet de la maison, nous entrons dans un grenier sans plafond, et nous trouvons dans chaque coin quelques corps accroupis. Dans un angle, à la flamme rougeâtre de la houille, je vois deux ou trois figures,

entre autres celle d'une jeune fille de dix-huit ans, toute nue jusqu'au-dessous du sein. Je compris alors la nécessité du châle porté sur la tête et serré autour du corps. La mère de famille tenait, non pas dans ses bras, mais dans ses mains un enfant de deux mois. Je ne puis pas dire qu'il fût ni nu, ni vêtu. Quelques chiffons, rappelant plutôt des filets que des linges, entortillaient son corps. Pour plaire à la mère, la pensée me vint d'embrasser la chétive créature. Je m'approchai; mais, de près, je ne pus surmonter ma répugnance. Je voulus du moins lui faire une caresse; de deux doigts je saisis son bras si maigre que je n'osais le soulever !

Le père était absent. C'était un agriculteur, simple journalier, gagnant six schellings par semaine en été; car, en hiver, bien qu'on mange, on ne laboure pas. De ces six schellings, il devait en retrancher un pour le loyer. Quant aux vêtements, on se contente du strict nécessaire qu'on fait durer jusqu'à ce qu'on trouve quelques nouveaux chiffons dans la rue. Restent donc cinq schellings pour nourrir cinq personnes pendant sept jours, ce qui ne fait guère pour chacun que trois de nos sous par jour, car, il faut bien payer ce charbon que je vois près de la porte. Le blanchissage ne coûte rien, car on ne porte pas de linge, et les robes passent du blanc au noir, voilà tout. Reste donc toujours un sou par se-

pas et par personne dans la saison du travail. Pendant les mois de chômage on mendie, on souffre, on mange une fois par semaine, on se rend à la Poorhouse, ou l'on meurt de faim.

Qu'opposer à de telles misères ? l'aumône ? Hélas ! c'est l'aumône, me dit-on, qui contribue le plus à retenir le peuple de Dublin dans cet abaissement. En effet, ces êtres sont encore plus paresseux que misérables. Donnez un sou à cette femme qui tend la main, elle se procure quelques pommes de terre et ne demande rien de plus. Le lendemain elle fait une course, porte un fardeau, son sou est gagné, cela lui suffit, comme au chien sa pâtée, et la voilà errant le reste du jour dans la rue, ou accroupie, jasant avec ses voisines. Ce n'est ni la force, ni le travail qui manquent ; c'est la volonté, l'énergie morale ; ces ombres d'hommes sont plus près de la brute que de leur Créateur.

J'en reviens à la famille du pauvre journalier. Voilà donc déjà cinq personnes dans cette chambre : le père, la mère, et trois enfants. Mais une chambre pour cinq, c'est de la prodigalité ; ils ont donc pris trois locataires. Oui, trois locataires en sus des cinq membres de la famille, tous dans la même chambre, sans meubles, sans lit, si j'en excepte une poignée de paille pourrie, couverte de je ne sais quoi.

Trois locataires, reçus dans un taudis, où vit déjà

une famille de cinq personnes, ne sont pas l'exception ; c'est bien plutôt la règle. Je dois visiter demain une chambre de quelques pieds carrés, couverte de treize corps humains ! ces trois locataires paient chacun six sous par semaine. C'est un peu moins d'un sou de loyer par jour.

Je contemplais ce triste spectacle ; mon compagnon parlait de l'Évangile, et un autre ami mettait la main à la poche, lorsqu'arrive une femme maigre, à la parole sèche, qui nous demande ce que nous voulons ? Le missionnaire lui demande ce qu'elle veut elle-même ? C'était tout simplement de nous mettre à la porte ! cette espèce de cerbère placée là pour faire rentrer les loyers et chasser les protestants, avait reconnu le missionnaire, et venait pour nous faire déguerpir. Toutefois, sentant bien qu'elle n'était pas tout à fait maîtresse dans le grenier, elle se retira pour nous attendre sur un meilleur terrain, au bas de l'escalier. En descendant les trois étages, j'étais surpris de trouver un locataire sur chaque porte, et dans la rue, des curieux stationnant pour nous voir passer. Alors la scène commença : « Monsieur, me dit la mégère, je vous défends de revenir dans ma maison ! » Je l'adressai à M. Macgregen, qui lui sourit amicalement. J'étais désireux de savoir comment tout cela finirait. La femme se fâchait toujours plus fort ; le missionnaire lui parlait tou-

jours avec plus de douceur. Plus il tournait à la plaisanterie, plus elle montrait ses griffes, et quand la foule fut assez nombreuse, l'autre ami, déjà effrayé, et déjà dans la rue, nous cria de venir.

Nous partîmes enfin, et je demandai au missionnaire si de telles scènes se répétaient souvent. — Très-souvent, me dit-il. — Quelle est cette femme? — C'est une espèce de portière, placée là par les Jésuites, pour nous surveiller; nous en trouvons de semblables sur tous les points. Dès qu'une famille nous reçoit, l'espion la dénonce au curé, et la persécution commence. — Que faites-vous dans de telles entrevues? — Je tourne la difficulté. Si je ne gagne pas mon premier interlocuteur, je m'en concilie un second survenant, et je finis par annoncer l'Évangile à ceux même qui voulaient me chasser. Mais le plus souvent la foule grossit, crie, et je m'en vais. — N'avez-vous jamais été maltraité? — Oh! quelques coups de poing de femme, ce n'est rien!

Pendant que la gardienne nous poursuivait de ses aboiements, la pauvre locataire du grenier nous accompagnait de ses bénédictions. Notre compagnon de visite, avant de sortir, avait retiré la main de sa poche pour la tendre à la pauvre créature. De là, la joie de celle-ci et sa reconnaissance.

Dublin, 46 juin 1853.

Hier je suis allé visiter l'école des missionnaires dont j'ai déjà parlé. Environ vingt-cinq jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, dont une partie jadis catholiques, étaient, à mon arrivée, réunis autour de M. le révérend Maccarthy, qui leur donnait une leçon de controverse. Ici donc ces jeunes gens instruisant le peuple recevaient instruction. Invité à diriger moi-même les questions, je m'y refusai et demandai qu'on voulût bien continuer comme si je n'étais pas là. C'est ce qui eut lieu. Je ne veux pas reproduire ici ce que j'entendis là, mais seulement caractériser l'enseignement qui s'y donnait. On y examinait la question de l'autorité de l'Église au point de vue catholique : qui est infallible, le pape ou le concile ? chacun, ou tous deux réunis ?

Après avoir moi-même jadis abordé ce genre de questions dans des écrits populaires, je doute aujourd'hui que ce soit bien celles qu'il faille porter devant le peuple. Mieux vaut, je pense, lui parler de ce qui le touche directement, personnellement. Écoutez-le : il vous racontera quelque circonstance de sa vie, il vous parlera de sa famille, peut-être de

son prêtre. Eh bien, répondez sur ce sujet même; parlez-lui de sa famille, de son prêtre; mais laissez-là les papes et les conciles qui pour eux ne sont que de vaines spéculations. Il y a même, quand on les y intéresse, le danger de faire pour eux de ces sujets une nourriture purement intellectuelle, presque amusante, qui ne porte rien à la conscience, rien au cœur. Je pense donc qu'on ne doit entrer dans une telle controverse que lorsqu'on y est contraint par les catholiques eux-mêmes.

Il faut le dire, tel est ici souvent le cas. Cela tient peut-être à ce que les prêtres romains, pour prémunir leurs ouailles contre le prosélytisme protestant, les ont bourrées d'avance de controverse. On est bien forcé dès lors de descendre sur ce terrain.

Vers la fin de la leçon on voulut absolument me faire parler; j'en profitai pour poser une question générale: quels sont les motifs qui vous ont portés, vous, jadis catholiques, à devenir protestants? quelles circonstances, quels arguments vous ont frappés? Ici plusieurs me firent l'histoire de leur conversion. J'en donnerai deux exemples.

« J'étais, me dit un jeune homme, sur le point de me rendre à Mainhoth, où j'allais étudier pour devenir prêtre. C'était vers l'époque de la famine, le curé de mon village avait à dire une messe à l'intention de plusieurs personnes dont les noms devaient être

prononcés à haute voix dans l'église devant les fidèles. Depuis longtemps une veuve donnait au prêtre une demi-couronne pour que cette messe annuelle profitât à l'âme de son défunt mari; son nom était donc inscrit sur la liste. Mais, hélas, cette année la pauvre femme, réduite à la dernière misère, ne pouvait trouver de l'argent. Elle vint prier le curé de lui faire grâce pour cette fois et de dire la messe générale à l'intention de son mari comme de tous les autres; cela ne coûtait rien au prêtre, cela ne nuisait à personne. Le jour de la messe venu, lorsque la pauvre veuve écoutait dans l'église la lecture de la liste des intentions, elle entend le prêtre dire que son mari vient d'en être retranché par défaut de paiement. La malheureuse se trouve mal. Je sympathisai d'autant plus à sa peine que je la savais réellement très-pauvre, et j'allais lui donner l'argent, lorsque je fis cette réflexion : L'âme de son mari est nécessairement dans un de ces trois lieux, l'enfer, le paradis ou le purgatoire. Dans les deux premiers cas, la messe est superflue. Mais si l'âme est dans le purgatoire, il faut que mon curé le sache, et pour le savoir il doit avoir quelque moyen. Je veux m'en informer. De là ma recherche d'une Bible, mon étonnement de n'y rien trouver de semblable, et enfin ma conversion à l'Évangile. Mais combien il m'en a coûté pour en venir où j'en suis ! que de craintes,

que d'angoisses ! que de nuits sans dormir. Pendant deux ans j'ai souffert le martyre. J'ai prié Dieu avec larmes. La pensée de sortir de l'Église m'épouvantait et cependant je ne pouvais non plus abandonner la vérité. Une nuit je réfléchissais à ce que je devais faire, j'étais brisé de fatigue, mes pensées me pesaient, je priai, pleurai ; une sueur abondante couvrait mon corps ; enfin, vers deux heures du matin, je me lève, me mets à genoux, et supplie Dieu de me délivrer de ces horribles tourments ! — Je fus exaucé ; ma résolution fut prise, je rompis avec Rome et je trouvai la paix qui depuis lors ne m'a jamais quitté ! »

Un autre de ces missionnaires, précisément l'ex-Jésuite qui jadis avait éloigné et ramené les élèves, se trouvait là et m'apprit quelle étrange circonstance lui avait ouvert les yeux. Un jour il avait vu le prêtre, je ne sais à quelle occasion, briser des hosties ; et à son grand étonnement le sang n'en avait pas coulé ! — Quoi, lui dis-je, vous pensiez que le sang allait sortir d'un pain à cacheter ? — Je le croyais si fermement que je me serais fait tuer pour la défense de cette vérité. — Et l'on vous l'avait enseignée chez vos Jésuites ? — Certainement.

Il faut dire à la décharge, ou plutôt à la charge de ses maîtres, que cet élève ne savait ni lire, ni écrire. Évidemment on enseigne là des *vérités* de rechange

en rapport avec le degré d'instruction ou d'ignorance de chacun, et je comprends dès lors comment, au milieu des Irlandais si profondément ignorants, les prêtres ont répandu de si grossières superstitions. Mais aujourd'hui ces habiles tombent victimes de leurs ruses. Le paysan qui ne sait pas même lire, sait du moins écouter et réfléchir.

D'après le témoignage du premier de ces deux missionnaires, il y a dans ce moment, à Dublin, un grand intérêt excité parmi les catholiques ; un besoin de recherche, un soupçon qu'ils ont été trompés. Les prêtres perdent de plus en plus la confiance de leurs ouailles. On est en France dans une grande erreur à ce sujet. Lors de mon premier voyage j'avais eu déjà des raisons de le penser. Depuis longtemps bon nombre de catholiques sont mécontents de leurs curés. S'ils ont gardé le silence, c'est qu'on était parvenu à leur persuader que la cause religieuse et la cause politique n'en faisaient qu'une. Ils restaient catholiques par patriotisme. Mais aujourd'hui, plusieurs comprennent qu'on peut être Irlandais sans être romain.

Dublin, le 13 juin 1859.

Hier dimanche, à trois heures, j'ai vu le spectacle à la fois le plus hideux et le plus attendrissant que j'aie encore rencontré à Dublin : cinq cents porteurs de guenilles instruits par une vingtaine de personnes mises avec une exquise propreté. Je voudrais donner une idée de ce tableau. Représentez-vous donc deux grandes salles, l'une pour les enfants, l'autre pour les adultes. Dans chacune une douzaine de carrés formés par des bancs, et sur ces bancs vingt ou trente déguenillés. Un maître au centre de chaque groupe, un évangile à la main, à demi incliné sur ses élèves pour se mettre à leur portée et se faire entendre sans crier. Voyez-vous ici ce voile de gaze bleue venir effleurer ces chiffons dégoûtants ? Et là-bas apercevez-vous cette main rose posée sur cette épaule rougeâtre ? Partout du sérieux, mais un sérieux bienveillant. Je me suis approché de quelques groupes, j'ai tendu l'oreille, et toujours j'entendais répéter les mots de Jésus, de ciel, de pardon, d'éternité. Ces hautes pensées contrastaient singulièrement avec cette profonde misère ; le dirai-je ? ces figures impassibles ne me paraissaient guère

en harmonie avec l'enseignement qu'on cherchait à faire pénétrer dans l'esprit. Les enfants, trop nombreux pour être bien surveillés, jouaient entre eux. Quelques femmes étaient plus occupées de leurs *bébé*s que de leurs leçons. Quoi qu'il en soit des élèves, il n'en reste pas moins touchant de voir les maîtres se donner à cette tâche fort ingrate et fort dégoûtante ! J'ai retrouvé là les mêmes ladies que j'avais vues éclatantes de toilette et de fraîcheur dans un salon. Les doigts qui avaient couru sur l'ivoire poli d'un piano, se posaient sur l'habit crasseux d'un enfant ; tout cela sans effort, avec simplicité, avec affection et surtout avec persévérance, car il s'agit ici d'un travail sans cesse à recommencer.

Cependant, au milieu de ces cercles, j'en ai remarqué un tout différent des autres. C'étaient des jeunes gens de douze à seize ans, proprement vêtus, à la figure intelligente, à l'air attentif, et qui plus que les autres me paraissaient s'intéresser à la leçon. J'avais craint d'abord que l'aspect misérable de la grande majorité, n'éloignât ceux qui pourraient venir mieux vêtus. La présence de cette classe m'a rassuré. Peut-être aussi ferait-on bien de supprimer le mot d'écoles déguenillées. Il est blessant, non pas pour les riches qui le donnent, mais pour les pauvres qui le reçoivent et qu'on risque d'éloigner.

Un autre inconvénient m'a frappé, c'est la pré-

sence des tout petits enfants s'agitant sur les bras de leur mère, ou se roulant sur le plancher. J'ai dit qu'il y avait une salle d'environ deux cents adultes, mais j'aurais pu dire une salle de trois cents âmes, car les femmes jeunes ou vieilles avaient chacune un enfant entre ses bras ou sur ses genoux. Or, vous figurez-vous ces petites créatures joignant leurs cris à la parole des professeurs? Les voyez-vous trotinant à quatre pattes sur le plancher; se bousculant les uns les autres, et celui-ci passant sa tête blonde entre les deux jambes de l'immobile instituteur? Je sais que ces mères ne peuvent venir à ces écoles qu'en y portant leurs enfants, car elles n'ont pas de femmes de chambre pour les garder; mais peut-être serait-il possible de déposer en entrant ces enfants dans une salle, où deux ou trois gardiens en prendraient soin; tout le monde y gagnerait.

Je me hâte d'ajouter que l'état actuel de cette école est provisoire. On a été envahi par le succès. On s'occupe dans ce moment de faire bâtir un édifice plus vaste, mieux approprié aux besoins. Mais telle qu'elle est aujourd'hui, cette œuvre n'en est pas moins digne du plus vif intérêt.

Dublin, 17 juin 1858

Voilà bien des jours passés sans notes prises. Mieux vaut cela que des riens longuement exposés. Je noté en passant, toutefois, un établissement de couture, ouvert pour les pauvres catholiques, soutenu et dirigé par des dames protestantes. Une maison a été louée, une directrice nommée, et quatre-vingts pauvres femmes recueillies, pour coudre toutes espèces de lingerie que le public apporte à confectionner, de préférence dans un atelier où l'on ne paie que la main-d'œuvre. Le loyer et le traitement de la directrice sont acquittés par des dons. La seule chose que prélève la société, c'est la valeur du fil fourni; et même ce sou par schelling, n'est pas pris sur le salaire de l'ouvrière, mais ajouté au déboursé de l'acheteur. Ces femmes sont aussi envoyées en journées. Mais on ne leur donne pas le travail dans leurs propres maisons. Un missionnaire visite leurs familles, et leur fournit de bons livres.

Dublin, le 22 juin 1853.

Hier, arrive chez mon hôte un pasteur délégué

par l'Alliance Protestante de Londres ; qui nous apprend que le comité vient de décider l'envoi de cent pasteurs missionnaires au milieu d'un district catholique, en Irlande, pour y prêcher pendant un mois, tous les deux jours, en plein air. A ce terme, tous ces missionnaires qui sont des pasteurs enlevés passagèrement à leurs troupeaux, en Angleterre et en Écosse, retourneront dans leurs églises respectives, laissant aux pasteurs qui sont déjà sur les lieux, le soin de recueillir les fruits du grain qu'ils auront semé. En prenant ces cent missionnaires dans des églises de toutes les dénominations, on espère faire sentir aux catholiques l'unité de doctrine et d'action, malgré la diversité des églises.

Quel sera le succès d'une telle mission ? nous le verrons à la fin de ces feuilles, car elle doit s'accomplir précisément pendant le mois où je compte parcourir le pays :

Dublin, le 2 juillet 1853.

Le retour à Dublin, sans avoir écrit le récit d'une petite course à Athy, je viens réparer aujourd'hui ma négligence.

Parti de Dublin le 27 juin, à dix heures, je suis ar-

rivé à onze heures et demie à Kildare, pour y être témoin de la confirmation d'une quarantaine de jeunes anglicans.

Après la confirmation des laïques, est venue la censure des pasteurs. Tous ceux des environs se présentent devant l'archevêque, qui leur adresse successivement des questions, d'après des notes qui lui ont été fournies sur leur compte. Il en résulte parfois de simples conseils, parfois même des observations. Ce qui m'a paru tout à fait primitif, et ce dont nos Français ne s'accommoderaient guère, c'est que la discussion s'accomplit, sinon devant le public, du moins devant les familles des pasteurs.

Pendant que l'archevêque continuait son examen, je suis allé visiter les ruines d'un couvent, sur lesquelles est comme entée l'église dont je viens de parler. Le premier objet qui frappe les regards, est une tour ronde, isolée, dont la porte d'entrée est au premier étage. Cette tour antique, construite pour la défense des lieux, avait jadis un escalier mobile, se déroulant le long de la muraille pour recevoir sa garnison, qui, une fois introduite, relevait cet escalier, fermait la porte, et se trouvait à l'abri des assaillants.

Ce qui m'a le plus intéressé dans ces ruines, c'est une pierre grossièrement sculptée, arrachée je ne sais d'où, et incrustée dans le mur de la sacristie.

Une inscription en anglais, aujourd'hui indéchiffrable, excepté pour les savants, en fait remonter la date à une haute antiquité. Sur ce rectangle d'environ deux pieds de long sur huit pouces de haut, se trouvent trois scènes distinctes : l'enfer, le ciel, le purgatoire. J'avoue que cette interprétation est de moi; mais voici ce qui certainement est bien du sculpteur : dans le tableau central, on voit le Christ sur la croix, et trois anges recevant dans des urnes le sang qui coule de ses plaies. Que vont-ils faire de ce sang? Le second sujet va nous l'apprendre. Ici, Jésus-Christ se trouve, non sur la croix, mais devant une banque, portant cette cote de prix : « Qui-conque récitera cinq *Pater* et cinq *Ave* devant cette image, gagnera seize jours d'indulgence. » C'est mon purgatoire. Pour le dire en passant, combien aujourd'hui les indulgences sont à meilleur marché! Ne serait-ce pas que le placement en est devenu plus difficile, et plus difficile, parce que la foi en elles a singulièrement baissé?

Enfin, le troisième tableau se déroule, non plus sur le plan des deux premiers, mais sur un plan fléchi, qui s'enfonce obliquement dans la muraille; par cette heureuse innovation, la nouvelle scène se trouve, non-seulement plus séparée de celle du Calvaire, mais encore heureusement jetée dans un demi-jour qui, simulat les ténèbres, rappelle mieux l'en-

fer. Ici, nous voyons un personnage, tenant d'une main une balance fléchie, et de l'autre un glaive vengeur.

J'oublie de dire que sur la croix on lit, non pas I.N.R.I. mais I.M.R.I. Est-ce ignorance? Est-ce marialatrie? Je ne sais. Peut-être ne faut-il voir là qu'une maladresse du sculpteur.

Mais, ce n'était pas précisément pour visiter ces ruines que j'avais fait le voyage; j'étais à la recherche des catholiques convertis. Je fus conduit chez un pasteur, qui me dit la contrée si fanatique, que quiconque y tenterait une conversion, y serait tout simplement tué! Bon, me dis-je, je n'ai pas affaire ici à un convertisseur; ses renseignements en seront d'autant plus désintéressés.

— Avez-vous confiance, lui dis-je, à l'évangélisation qui se fait dans l'Ouest?

— Non.

— Il n'y a donc pas de sincérité?

— Si bien, mais seulement de la part des agents.

— Y êtes-vous allé?

— Non.

— Avez-vous vu du moins l'œuvre qui se fait à Dublin?

— Non.

— Mais enfin, pourquoi ne croyez-vous pas à ces conversions?

— C'est qu'à Dublin, j'ai vu les catholiques bâtir de nouvelles églises, agrandir les anciennes, et j'en ai conclu que leur nombre ne diminuait pas, puisqu'il leur fallait plus d'espace.

— Mais, puisque vous êtes allé à Dublin, y avez-vous visité les *Ragged-Schools*, suivies par les catholiques ?

— Non.

— Y avez-vous vu les réunions de controverse, fréquentées par les catholiques ?

— Non.

— Connaissez-vous tel livre bien connu de controverse ?

— Non.

— Et tel autre ?

— Non.

Ici, la conversation fut suspendue, mais je commençais à comprendre comment il se faisait que notre pasteur ne crût pas aux conversions de l'Ouest, ni du Midi, ni de Dublin; tout simplement il n'avait rien vu, rien lu, rien fait; et, comme il le disait, sa profonde persuasion était que, quiconque tenterait d'opérer une conversion dans son pays, serait infailliblement tué!

J'ai raconté cet entretien pour faire comprendre comment il se fait que sur les lieux mêmes, on porté des jugements opposés sur les mêmes faits.

J'espère qu'étranger à l'œuvre et au pays, je pourrai voir avec plus d'impartialité.

J'ai visité, à Athy, une maison pour les pauvres. (Poorhouse.) Il y a sept ans, je fis une visite à celle de Carlow; à cette époque j'étais loin d'approuver ce genre d'établissement. J'avoue que je m'étais laissé impressionner par les criaileries des journaux français contre l'Angleterre et tout ce qu'elle fait; de là ma répugnance peu raisonnée contre les Poorhouses. J'y voyais un encouragement à la paresse, etc. Aujourd'hui j'en juge bien autrement. Mais pour mieux fixer l'opinion de mes lecteurs, exposons les faits.

Dans un édifice, le plus vaste et le plus beau qui soit dans la contrée, se trouvent à Athy sept cent vingt pauvres, hommes, femmes et enfants, dont sept cents catholiques et vingt protestants. Les sexes et les âges sont séparés. Il n'est pas permis à un mari d'y vivre avec sa femme. Ils ne peuvent se voir qu'aux heures du culte divin. Il y a pour les enfants deux vastes écoles, une de filles, une de garçons. Les maîtres sont catholiques romains; toutefois, comme la couture exige une sous-maîtresse, celle-ci est protestante. Hors de l'école, les enfants comme les adultes travaillent; et par leurs gains couvrent une grande partie des dépenses de la maison; de plus, ils apprennent ainsi une profession.

On forme là des agriculteurs, des boulangers, des tisserands, des tailleurs, des cordonniers ; aussi tout ce qui se mange et se porte est fabriqué dans la maison.

L'infirmerie contient la sixième partie de cette population. Cette effrayante proportion justifie encore à mes yeux ces établissements. Elle prouve que ce sont des malades ou des vieillards qui s'y rendent, et que ce n'est pas la paresse qui les y a poussés. Quant aux enfants on ne dira pas non plus qu'ils ont vieilli dans l'inaction, comptant être un jour reçus dans la Poorhouse, car ils sont là, non pas venus d'eux-mêmes, mais envoyés par les parents, et souvent apportés par des mains étrangères comme orphelins. Restent les adultes. La preuve que ce refuge ne tente guère les hommes bien portants, c'est que ceux qui s'y trouvent n'y sont entrés qu'avec la plus grande répugnance ; et l'on rencontre dans les rues d'Athy, comme ailleurs, des vieillards à demi nus, infirmes, aimant mieux mendier que recevoir une hospitalité cloîtrée. Personne ne spécule donc pour lui-même sur l'existence de ces établissements. On pourrait craindre encore que les parents y pensassent pour leurs enfants. Mais ce qui prouve surabondamment que l'absence des Poorhouses n'entrave ni les mariages, ni les naissances, ni la paresse, c'est que les lieux où l'on jouit de cette absence ne manquent pas plus que les autres de

mariages inconsidérés, de naissances nombreuses ; la seule différence, c'est qu'alors les enfants pullulent dans les rues, couverts de vermine et de vices, au lieu d'être propres et instruits dans ces établissements.

Ce qui manque entre autres choses aux pauvres Irlandais, c'est la prévoyance. Ils vivent au jour le jour. Eh bien, les Poorhouses leur tiennent lieu en partie de cette prévoyance. Le vieillard, le malade y sont soulagés ; les enfants instruits, de telle sorte qu'on peut les considérer là comme en apprentissage. A leur sortie, ils sont en état de gagner leur vie. On vient chercher dans ces maisons des domestiques, des couturières, des jardiniers, comme on irait les chercher chez d'autres maîtres.

Non, ce ne sont pas les Poorhouses qui ont créé la misère et la paresse. La cause est ailleurs. Pour découvrir leur source, il faut remonter à ceux qui donnent les premiers principes de la vie morale, aux prêtres romains ; ou, si vous voulez, à leurs doctrines protectrices de l'ignorance et destructives de la liberté. Un homme qui n'a pas le droit de réfléchir sur sa croyance, ne réfléchit sur rien, n'apprend rien, descend au niveau de la brute dont il n'a ni l'industrie, ni les instincts. Il était créé par Dieu pour prospérer par la pensée ; la pensée lui a été interdite par le prêtre, et dès lors, il est tombé dans l'ignorance et la misère. La proportion de sept cents

catholiques à vingt protestants se retrouve dans les autres Poorhouses d'Irlande. Bien plus, tandis que dans l'Ulster, province en grande partie protestante, les Poorhouses couvrent par le travail la moitié de leurs dépenses, dans le Munster, presque tout catholique, plusieurs de ces établissements ont fait banqueroute, et des scènes de violence se sont produites jusque chez les gardiens. Le croirait-on, les Poorhouses contiennent le sixième de la population catholique d'Irlande ! Et c'est en très-grande partie l'argent protestant qui les entretient. En 1834, sur plus de deux mille inscrits sur les livres de la Société de mendicité de Dublin, il n'y avait que deux cents protestants ! et sur la liste des dons pour chaque livre sterling donnée par les catholiques, on en comptait cinquante données par les protestants !

Le mercredi 27 juin, je suis allé à Dublin, dans une nouvelle réunion de controverse présidée par un pasteur et composée d'environ cent cinquante auditeurs, dont un quart catholiques romains. La question à l'ordre du jour, question soulevée dans la séance précédente par les catholiques, était la canonicité des apocryphes, et plus spécialement des livres des *Machabées*.

Cette séance était la plus orignate, la plus irlandaise que j'aie vue. Il y avait là du sérieux et du

comique ; une profonde finesse sous une apparente rudesse de forme ; de ces intonations, de ces mots qui vont à leur adresse, insaisissables pour ceux qu'ils ne concernent pas ; enfin, une conversation vive, des répliques inattendues, à leur tour rétorquées, qui m'ont prouvé que tout l'esprit n'est pas en France, comme, dans notre humilité, nous ne sommes que trop enclins à le penser.

Impossible de peindre de telles scènes. Je ne puis donc qu'en donner un tracé.

Le prédicateur venait d'établir deux points : 1° que le Concile de Trente avait maudit quiconque déclarait que les livres des Machabées n'étaient pas canoniques ; 2° que saint Jérôme avait déclaré que ces livres n'étaient pas canoniques ; il en concluait donc que le Concile de Trente avait maudit saint Jérôme. La flèche avait si bien percé le cœur d'un catholique envoyé par les prêtres pour défendre leur cause, que le pauvre homme en fut réduit à répondre que l'orateur lisait ce qu'il voulait dans les livres placés sous ses mains, et que personne ne savait si vraiment ces volumes contenaient en effet ce qu'il prétendait y lire.

— Vous avez raison cria son adversaire. Eh bien, se trouve-t-il un prêtre, un savant dans l'assemblée ? qu'il me contredise.

(Silence.)

Ou bien, qui veut venir ici dans ma chaire lire avec moi ?

— Moi, dit l'opposant.

Et voilà notre homme se dandinant qui s'approche de la chaire, y monte ; et bientôt deux têtes, deux corps se dressent dans la petite niche qui peut à peine les contenir. Grand éclat de rire. Pour trouver place dans l'étroite enceinte d'une chaire de maître d'école, le pasteur protestant et son contradicteur catholique sont obligés de se tenir serrés, presque embrassés dans les bras l'un de l'autre ; et comme maintenant il leur faut lire dans le même volume, l'union devient plus étroite et les rires plus éclatants.

Pour bien comprendre la scène qui va suivre, il faut savoir que cet homme n'était pas là pour son propre compte ; mais pour le compte des prêtres qui l'avaient envoyé. Cela résultait du contraste entre les objections habiles et la profonde ignorance historique et littéraire de ce champion improvisé. Sa mission était d'embarrasser la discussion, de gagner du temps, d'empêcher de parler. Aussi, quand le pasteur voulut lui faire lire à haute voix le Concile de Trente et la citation de saint Jérôme, impossible d'avancer ! notre catholique voulait voir le titre du livre, sa reliure, tourner les feuillets ; mais non pas lire ; son adversaire le ramenait toujours au texte, le

4

contraignait à suivre du doigt les mots de la terrible phrase de saint Jérôme : *Les Machabées ne sont pas canoniques*. Il voulait au moins lui faire lire un mot, le mot *not* ; il l'épelait pour lui ; n, o, t, not ; n, o, t, not ; not ! not ! Puis vint la citation du Concile de Trente ; et quand il ne fut plus possible au luttour catholique de se débattre contre l'évidence, il s'écria, pour sauver saint Jérôme : cela ne prouve rien, c'est l'idée du Concile et voilà tout !
(Grand éclat de rire dans l'assemblée.)

— Vous l'entendez, s'écria le pasteur, cela ne prouve rien ; c'est l'idée du Concile et voilà tout !

Notre catholique cherchant toujours à concilier le Concile et saint Jérôme, s'avisa de supposer que saint Jérôme avait peut-être vécu postérieurement au Concile de Trente. S'il en est ainsi, pensa-t-il, la malédiction du Concile ne peut pas tomber personnellement sur lui. La question que fit notre homme me fit croire du moins que telle était sa pensée, Saint Jérôme vivait-il avant le Concile de Trente ? demanda-t-il.

— Oui, dit le pasteur, plus de mille ans !

— Eh ! c'est ce que je vous dis moi-même ! reprit le renard se retournant dans le filet.

(Nouveaux rires dans l'assemblée.)

Mais je sens qu'il est impossible de donner la physionomie de ces réunions. Du reste elles n'ont

rien d'égal, rien de prévu; que les prêtres n'envoient point d'émissaires, et tout sera tranquille. Qu'ils en envoient un bruyant, et l'on aura des cris. Le président n'est pas toujours le maître de la discussion. On le pousse, on l'arrête, on le tire à droite, à gauche; à lui de ne pas se laisser désarçonner. Voici l'anecdote qu'on vient de me raconter à ce sujet.

Un missionnaire protestant prêchait en plein air devant une vaste assemblée de catholiques. Un moment il perd le fil de ses idées, hésite et laisse échapper quelques ah!.. ah!.. ah!..

— Bé, cé, dê, lui crie un auditeur; allons donc, Monsieur, continuez! quoi, vous ne connaissez pas encore vos lettres?

L'orateur plus interdit que jamais relève ses lunettes sur son front comme pour chercher ses idées.

— Tiens, crie l'autre, le voilà qui regarde les étoiles en plein midi!

Le prédicateur suait, soufflait, était rendu. Enfin il laisse là son discours et parle en homme à des hommes. Ce n'est plus le prêcheur protestant, c'est le patriote irlandais; sa parole part comme un trait, va droit à la conscience, tient d'abord la foule immobile, et puis la remue, l'électrise; l'étincelle brille, et un tonnerre d'applaudissements retentit de toutes parts.

Oh! fabricants de sermons en trois points, po-

lisseurs de phrases, que n'étiez-vous là pour recevoir la leçon !

Pour en revenir aux réunions de controverse de Dublin, je puis assurer qu'elles sont suivies par des centaines d'auditeurs dont une bonne partie catholique, présidées par des hommes instruits, capables et pieux. Toutes n'ont pas, tant s'en faut, le caractère plaisant de celle-ci. Je les ai trouvées généralement calmes, sérieuses, édifiantes ; et si parfois le trouble s'y introduit, c'est par le fait des adversaires qui, n'ayant pas d'argument pour convaincre les auditeurs, font du bruit pour les chasser.

Au lac de Killarney, 15 juillet 1853.

Comment venir au lac de Killarney et n'en rien dire, même dans un journal où les descriptions de paysage tiennent si peu de place, et sous une plume si rétive, devant de telles descriptions ? C'est ici la merveille de l'Irlande, parlons donc du lac de Killarney.

Mais d'abord, l'abbaye de Muccros qui se trouve sur notre chemin. Profitons, pour en parcourir les ruines de ce que le concierge cicérone est occupé auprès d'autres voyageurs ; partons, sans lui, c'est le plus sûr moyen de voir avec plaisir. Hâtons-nous, car, le brave homme, pour gagner son schelling, ne

tardera pas à venir nous relancer. C'est précisément ce qui nous est arrivé; mais, je lui en rends grâce, car ainsi j'ai, visité les ruines deux fois : la première, conduit par l'imagination protestante de mes compagnons de voyage; la seconde, par la rancune catholique de notre cicérone irlandais.

Ce qui me frappa d'abord, c'est cette végétation vive, abondante, qui entoure, enserme dans les replis de ses tiges et sous la masse de ses feuilles, ces ruines de huit siècles qu'aucune main ne vient défendre; c'est la lutte de la vie contre la mort : donnez-lui le temps, la vie triomphera. Les tombes qui couvrent le terrain, le pied des murailles, le pourtour des ogives, les joints des pierres, tout a donné place à quelques semences apportées par les vents. La terre semble elle-même avoir volé à leur secours. Quant à la pluie, elle ne fait jamais défaut en Irlande; aussi des milliers d'arbustes ont-ils poussé sans la moindre culture; aussi le tout mêlé, confus, hardi, grimpant, en est-il bien plus gracieux. Les colonnettes, qui divisent les hautes ouvertures, sont d'une élégance remarquable; ce qui étonne plus encore, c'est leur état de parfaite conservation. Mes compagnons de voyage protestants en ont conclu qu'elles avaient été réparées. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'orgueil des propriétaires est venu mêler à ces ruines, qui n'ont de prix que par leur antiquité, je

ne sais quel tableau d'un travail moderne, qui blesse les yeux précisément par sa nouveauté. Nous entrons dans une cour ombragée d'un if magnifique planté juste à son milieu et dont les branches épanouies lui donnent un toit de verdure. Autour est une galerie couverte. « C'est là, me disent mes compagnons, que se proménaient les moines paresseux. » Nous descendons et trouvons de longues salles percées de croisées étroites en meurtrières. Le jour y pénètre à peine; notre imagination y dépose les délicates provisions de tous genres et fait de ces caves des greniers d'abondance. Nous remontons au niveau du sol, nous gravissons encore un large escalier, et nous parvenons au premier étage dans une pièce de moyenne grandeur, dont une vaste cheminée nous révèle le nom; « nous sommes ici dans la cuisine, la pièce essentielle du couvent! » A côté, se trouve une salle plus longue, que nous croyons avoir été jadis plus ornée, car le manteau de la cheminée est en pierre de taille, comparativement bien plus belle que la précédente; « nous sommes donc dans la salle à manger. » Aujourd'hui, le sol en est couvert d'un tapis de verdure; les murailles d'une tenture de lierre; le plafond se perd dans les cieux. Au fond, nous pénétrons dans un petit couloir qui fait le coude à droite, et bientôt nous plongeons du regard dans un espace carré, vide, pro-

fond, descendant sans obstacle au premier, sans plancher au rez-de-chaussée, sans voûte dans la cave, pour s'enfoncer au-dessous du niveau des fondations. Où sommes-nous? Aucune séparation n'a été supprimée, car on ne découvre pas ici la moindre trace de démolition; les murs sont unis dans toute leur étendue. Ce n'est pas une citerne, superflue dans un pays toujours enveloppé de nuages, toujours plongé dans la pluie, toujours nageant dans l'eau. Qu'est-ce donc? « Évidemment, c'est le donjon! c'est là qu'on descendait les victimes vivantes, c'est là... » Mais arrive notre concierge cicérone catholique romain; il s'empare de nous, et nous impose ses explications; lui ne voit ni le donjon, ni la cuisine, ni les caveaux. « Ici, nous dit-il, en promenant sa main complaisante sur le vert gazon de la plus vaste salle, ici, se trouvait la bibliothèque; tout cela était garni de livres, les moines venaient dans ce sanctuaire pour s'instruire. Mais aujourd'hui, plus rien! Henri VIII a tout démoli. Nous ne pouvons pas monter dans cette tour, parce que le toit n'existe plus; c'est Cromwell... vous connaissez Cromwell? nous dit-il, avec une malice feignant la bonhomie; Cromwell, oui, Cromwell... »

En vérité, je crois que le concierge voulait jouer le rôle de Cromwell sur ses visiteurs, qu'il suppo-

sait Anglais et protestants, tant il se plaisait à répéter le nom de Cromwell ; enfin, quand il eut assez prolongé sa parenthèse, « C'est Cromwell, dit-il, « qui... » L'épouvante s'empara de mon âme à la pensée que peut-être Cromwell avait fait trancher la tête à tous les moines, « C'est Cromwell, reprit-il « enfin, qui, visitant ces ruines, a fait enlever la toiture de la tour! » Et pour nous faire mieux sentir les conséquences de ce crime, le concierge nous dit que nous ne pouvions pas y pénétrer !

Jamais architecte ne fut amoureux de ses œuvres, comme notre concierge de ses ruines. A tout ce qui nous paraissait trop bien conservé pour remonter à la construction première de l'édifice, nous lui disions : Mais ceci a été réparé, ceci est moderne ? « Non, Monsieur, non, Madame, tout est ancien. » Et, comme un de nous insistait, affirmant que ces colonnettes aux arêtes si parfaitement intactes ne pouvaient pas remonter à l'âge de ces murs ruinés, — « Eh bien ! oui, Madame, dit le concierge, qui « ne voulait pas perdre son schelling, mais avec un « sourire qui vengeait son couvent. Eh bien ! oui, « Madame, c'est moderne puisque cela vous fait « plaisir... » Je n'ai jamais vu de cicérone à la fois plus habile, plus complaisant, plus Irlandais.

Mais j'oublie presque que je suis au lac de Killarney, et en vérité, j'ai bien envie de l'oublier tout

à fait, tant une description champêtre me fait peur. Mais, ceux de mes lecteurs, qui ont visité ces lieux ne me le pardonneraient pas, j'en dirai donc deux mots.

Dabord, il pleut, il pleut, il pleut, et c'est pourquoi sans doute, on trouve un lac au pied de ces montagnes. J'en demande pardon aux admirateurs de Killarney ; mais leur lac m'a paru un magnifique étang, leurs montagnes de belles collines. Peut-être que je n'ai pas bien vu ; et si l'on me dit que je me trompe, je dirai avec plus de sincérité que notre cicérone : « Eh bien ! oui, Madame, puisque cela vous fait plaisir... » Il y a bien des cascades... de quelques pieds de hauteur ; quelques beaux arbres... par bouquets çà et là. Mais, ce qui m'impatientait, c'était notre guide, voulant à toute force me faire admirer chaque feuille, chaque pierre. Je ne sais si c'est par esprit de contradiction, je ne pouvais admirer ni pierre, ni feuille. Tout ce que je puis dire, c'est que tout cela est très-bien comme ornement de deux ou trois propriétés particulières ; mais cela vaut-il le long voyage que tant de gens font pour le visiter ?.. Je m'arrête, car je ne veux me brouiller avec personne, pas même avec mon guide musicien.

Oui, musicien, et c'est ici le plus intéressant pour moi, dont l'ouïe est plus perçante que la vue. Un écho, répété par la montagne, est toujours venu

retentir au plus profond de mon être; à ce sujet, qu'on me permette donc encore une digression. Je ne crois pas avoir eu de jouissance à la fois plus vive et plus pure que celle par moi ressentie dans un voyage en Suisse au sommet du Grendelwald. Je marchais la tête inclinée par une ascension de plusieurs heures. Arrivé sur le plateau, je crus entendre des sons doux, prolongés et si faibles, que je doutai d'abord s'ils n'étaient pas le produit de mon imagination. J'écoute plus attentivement, les sons se répètent toujours doux et suaves, mais plus forts, semblables à ceux d'un orgue qui s'enflent en avançant. D'où partait cette musique grandiose? aucun instrument humain, connu de moi, ne pouvait les produire. Tous les orchestres du monde y eussent été impuissants. Sans être bruyants, ces accords remplissaient l'espace; ils couraient de montagne en montagne; on aurait pu croire un orgue gigantesque caché dans ces vastes flancs de granit. Ils semblaient sortir d'une grande profondeur, et faisaient rêver de ténébreuses cavernes et de lacs souterrains. Ce n'était pas un son unique, prolongé et répété; mais de véritables accords. Jamais je ne me suis senti plus loin de la terre, jamais plus près du ciel; jamais je n'ai mieux compris l'infini; jamais l'expression de divine harmonie ne me parut mieux justifiée. Oui, divine, car l'homme n'était ici

pour rien; l'instrument était sorti des mains du Créateur, il y a quelques mille ans; l'orgue si puissant était la montagne à pic; ses tuyaux, les aiguilles élançées dans les nues; et ses pédales, les antres sonores plongeant dans les entrailles de la terre. Une seule touche était mue par un pâtre, poussant un son unique dans un misérable tube percé à jour!

J'oublie encore Killarney, son lac, ses montagnes; mais non pas ses échos. La trompette éclatante de notre guide nous jouait : *Di tanti palpiti*, si mal, si mal, qu'il était impossible d'y reconnaître la musique de Rossini, mais ces sons criards du cuivre pénétraient par la base dans la montagne et s'y purifiaient en montant, pour s'échapper suaves par son sommet. Transmis plus doux à la montagne voisine, ils passaient plus faibles à la suivante, et allaient se perdre à des distances infinies. Une particularité d'un de ces échos ajoutait singulièrement à notre plaisir. Les notes répétées de montagne en montagne, et que nous croyions complètement expirées, après un long silence, nous revenaient à peine perceptibles, modulées par un écho si lointain qu'on aurait pu le croire placé dans un autre monde. Douce image de l'espérance perdue sur la terre, qui, plus tard, se réalise dans les cioux.

J'ai la manie ou plutôt la maladie d'analyser toutes

mes sensations, tous mes sentiments ; d'en chercher la cause, le but ; et à tort ou à raison, je crois souvent y réussir. Eh bien, je l'avoue, je ne comprends rien aux sensations profondes, je dirai volontiers aux sentiments exquis que suscitent en moi ces échos, vains sons qui frappent mon oreille, ne déposent aucune idée dans mon esprit, et vont se perdre dans les airs. Quel rapport entre ce bruit et mon âme ? Pourquoi une cause si petite produit-elle un si puissant effet ? et surtout comment une cause physique a-t-elle des effets moraux ? Je ne sais, mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer que de tous les beaux-arts, la musique est le seul que la Bible mentionne, comme se prolongeant jusque dans l'éternité.

Je sens que je ne puis quitter le lac sans en dire quelques mots de plus. Le lac de Killarney donc, se découpe en trois lacs réunis par deux détroits. Le plus vaste a une lieue et demie de longueur, le second une lieue, et le troisième la moitié de cette étendue. Les dentelures du rivage sont couvertes d'arbrisseaux dont les couleurs variées charment la vue. Sur le second plan et quelquefois sur le premier, s'étendent, se croisent, s'échelonnent des montagnes boisées dont les plus hautes s'élèvent à trois mille pieds. Les bords de ces lacs sont tellement découpés, les bois pénètrent si bien dans leurs sinuo-

sités que les points de vue de celui qui les parcourt se diversifient à l'infini. Des hauteurs environnantes le regard rase l'ensemble de la vallée, effleure le miroir des eaux encadré dans trois plis de terrain et n'aperçoit, dans toute cette étendue, aucun signe de vie. Ce vide d'êtres humains est ce qui m'a le plus impressionné, j'allais dire charmé. Cette solitude profonde, silencieuse, remue l'âme, lui parle, lui platt du moins pour quelques instants.

Mais il pleut, il pleut, il pleut; partons. Demain un char découvert doit nous porter de Killarney à Dingle. Quarante-deux milles en pleine pluie, ce sera très-amusant!

Dingle, le 17 juillet 1853.

Hier, un jour en char découvert, mais presque sans pluie. Quelque chose de plus triste que la pluie a frappé nos regards. Comme il n'était possible ici ni de se cacher derrière le rideau, ni de dormir sur un coussin, il a bien fallu regarder le paysage huit heures durant. Or, je n'ai jamais rien vu de plus triste; d'autant plus triste que ce n'est pas la main de Dieu, mais celle de l'homme qui semble avoir

voulu désoler ces lieux. La nature la plus sauvage peut plaire; mais une terre fertile, restée inculte, froisse le cœur. Que sera-ce donc lorsqu'on reconnaîtra sur ce terrain des traces d'un travail abandonné? Des haies, des murs, mais pas une maison, pas un arbre! Une végétation vive, de mauvaises herbes, mais pas un sillon fraîchement retourné; pas un champ de blé! On a vécu là; mais on a cessé d'y vivre. De loin en loin quelques vaches éparses parmi de maigres fougères, quelques troupes d'oies blanches sur la lisière de la route témoignent encore de la présence de quelques habitants. Mais tout cela est si rare, qu'on reste convaincu que la vie de ces contrées s'écoule, disparaît; c'est un ruisseau qui va tarir.

Si cette supposition pouvait encore paraître hasardée, il faudrait bien y revenir en apercevant un autre signe de dépopulation : tout le long du chemin nous découvrons des habitations démolies; non pas une ou deux, mais dix, mais vingt, et parfois dans un village, elles étaient en majorité. Il était facile de reconnaître que ces ruines étaient récentes, car elles n'étaient pas atteintes encore par la végétation si rapide, si abondante de ces contrées. C'étaient en général des murailles privées de leurs toits, percées d'ouvertures, dépouillées de leurs portes et de leurs fenêtres. Il semble que ces démolitions

aient été faites avec intention ou que du moins l'on soit venu après l'abandon de la demeure pour en enlever et le fer et le bois. D'autres fois le toit existe encore, mais défoncé. Où sont les anciens habitants de ces chaumières désertes? où sont les cultivateurs de ces champs délaissés?

« En Amérique! »

Telle est la réponse la plus générale.

« Morts pendant la famine, expulsés par les Landlords. »

Telles sont celles qu'on entend bien des fois. D'après les statistiques, un million d'hommes a succombé pendant la famine de 1847 et le choléra de 1849. Depuis la même époque, un autre million a émigré, en sorte qu'on trouve aujourd'hui en Irlande deux cent soixante-dix mille démolitions!

Si du moins c'était tout; mais non; ceux qui restent semblent attendre le signal du départ. Les maisons habitées ne valent guère mieux que les maisons désertes; elles ont un toit de plus, voilà toute la différence. Les champs cultivés ne produisent guère plus que ceux sans culture. Ces derniers du moins servent encore de pâturage, les autres ne donnent que des pommes de terre et quelque peu d'avoine. Les paysans sont là, debout, les bras pendants; ils semblent attendre quelqu'un ou quelque chose; ils n'ont pas même l'air de penser. Tout cela n'est-il que le fruit

de mon imagination ? Alors pourquoi cette absence complète d'instruments aratoires ? pourquoi cette nudité des champs ? pourquoi n'ai-je guère rencontré des hommes qu'à l'état de repos ? pourquoi n'ai-je vu d'autre culture que ce feuillage vert émaillé de blanc ? Je voudrais me tromper, je cherche une explication, mais je n'en ai pas trouvé d'autre, que l'Amérique et le découragement. Et même ce dernier mot n'est pas le mot propre. Il faudrait dire, paresse, incurie, absence de toute prévision pour le lendemain.

Pour être complet, je dois dire qu'une autre explication m'a été donnée. On jugera de sa valeur. Quand en face de ces champs en friche et de ces maisons solitaires, j'ai demandé pourquoi ? On m'a répondu en termes identiques : *no encouragement from the Landlord!* pas d'encouragement de la part du propriétaire ! Or, il faut savoir qu'ici le propriétaire est toujours un homme riche, et que ceux qui me faisaient cette réponse étaient des pauvres. Le Landlord, après un temps plus ou moins long, exigeait sa rente, la rente n'était pas payée, et alors le fermier était expulsé. Voilà ce qu'on appelle : « *no encouragement from the Landlord.* » Je n'accuse ni ne justifie personne. Je constate les faits, et pour être complet, j'ajoute, que plus d'une fois j'ai entendu des riches eux-mêmes accuser les propriétaires de

dureté et même d'injustice. Celui-ci, m'a-t-on dit, a leurré son fermier de promesses qu'il n'a pas tenues ; celui-là a chassé pour un retard dans l'acquit de la rente un ancien serviteur qui avait amélioré sa propriété. Mais ce sont là des exceptions, et pour les autres revient toujours cette question : comment se fait-il que sur un sol fertile, avec des conditions infiniment plus avantageuses qu'en France, des agriculteurs vigoureux et actifs au besoin, ne puissent pas gagner leur vie, comme leurs semblables la gagnent partout ailleurs, au milieu des circonstances moins avantageuses ? Je sais que l'impossibilité où se trouve le petit fermier, de devenir lui-même propriétaire, est une des inconnues du problème ; je sais que la multiplicité des rouages entre le Landlord et le travailleur, en est une autre ; mais est-ce bien tout ? Ces deux causes suffisent-elles à expliquer cette affreuse misère, cette stupide paresse, cette insouciance que n'a pas même la brute ? Pour moi, je ne le crois pas. Il faut qu'une cause plus profonde, une cause plus générale ait agi sur toute la nation. Aux portes de Dublin on voit des flottes de pêcheurs *anglais* gagnant largement leur vie ; ailleurs, des industriels écossais faisant fortune en Irlande ; dans le Nord protestant tout est prospère. Les Landlords eux-mêmes y sont plus équitables envers leurs fermiers,

soit par conscience, soit par pudeur. Là-bas des fabriques, ici rien; là-bas des châteaux, ici des ruines; là-bas une abondante culture, ici des déserts. Pourquoi, dans le même pays, ces différences entre le Sud catholique et le Nord protestant? Je dis plus : enlevez ces Irlandais paresseux au milieu dans lequel ils vivent, transportez-les dans les manufactures d'Angleterre, ou sur les champs des États-Unis; et ces hommes deviennent tout autres; ils travaillent, gagnent leur vie, envoient même de l'argent à leur famille. Je le demande encore, pourquoi donc chez eux sont-ils incapables de rien faire de bon? Je laisse aux faits qui pourront suivre le soin de répondre à ces questions.

C'est donc à travers des champs fertiles, mais incultes, entre deux lignes de maisons ruinées, que nous sommes arrivés à Dingle, petite ville délabrée. Notre première visite fut pour le pasteur, que nous savions être au milieu d'une congrégation de catholiques convertis. Il y a peu d'années Dingle comptait à peine une douzaine de protestants; aujourd'hui, chaque dimanche en réunit des centaines à l'église. De là, grande colère du prêtre romain; de là, violente persécution contre le pasteur réformé. Je m'en tiens à ce que lui-même m'a raconté; son dire est appuyé par les faits publics et par des arrêts des tribunaux. Voici la substance de son récit : « Il y a trois

ans que je suis dans cette paroisse. Pendant deux ans et demi, j'ai eu à subir toutes sortes de tracasseries, d'insultes, de persécutions. Une foule de bandits envoyés par le prêtre, s'étaient attachés à mes pas, à ma maison, à mon église pour m'étourdir de leurs cris, et me poursuivre à coups de pierres. Plus d'une fois j'ai été atteint, battu, jeté par terre, et la dernière, renversé sous mon cheval dans un fossé. L'autorité m'a offert une garde personnelle de dix fantassins, et de deux cavaliers; j'ai tout et toujours refusé pour montrer au peuple que j'avais confiance en lui et que je ne considérais ces persécutions que comme suscitées par leur curé. Mais enfin, un jour, atteint à la tête par une grosse pierre que j'avais vu lancer, je saisis le coupable et je le dépose moi-même entre les mains des policemen pour être mis en jugement. Au jour de l'audience, le prêtre eut l'impudence de venir se placer devant moi, non loin de l'accusé. Le juge me demanda qui avait jeté la pierre; je le lui montrai du doigt disant : « Voilà celui qui m'a frappé; » mais aussitôt, me tournant vers le prêtre, et le désignant de la main, j'ajoutai : « Voilà le vrai coupable ! »

« Le prêtre m'intente un procès et me somme de produire mes preuves. J'amène des témoins, et le prêtre fait défaut. Une seconde fois je suis cité par lui pour la même affaire aux assises; pas plus que

la première le prêtre ne se présente. Enfin, tout récemment, troisième appel devant les juges, et troisième défaut fait par le curé qui par là se reconnaît coupable. Aussi, le tribunal l'a-t-il condamné aux frais des trois procès. »

J'ai cité ce fait parce qu'il est caractéristique et qu'il donne une juste idée de ce qui se passe ici comme sur d'autres points. Je m'abstiens de raconter mille récits du même genre parce que je n'en ai pas eu les preuves sous les yeux ; mais, pour ce que j'ai vu, qu'on me permette d'en parler.

Le lendemain, nous sommes allés dès le matin visiter l'école du dimanche. Nous y avons trouvé environ cent cinquante enfants et une cinquantaine d'adultes.

C'était un spectacle intéressant que celui présenté par de pauvres gens attentifs aux paroles des personnes des deux sexes, chargées chacune d'une classe. J'ai été vraiment touché en voyant un homme d'un âge mur et son jeune fils assis sur ses genoux écouter la même instruction.

On accuse les protestants de donner du pain ou de la soupe à cette foule affamée. C'est vrai ; ils ont ce tort à Dingle comme à Dublin ; mais il paraît que ce n'est pas sans nécessité, car au milieu de la leçon, j'ai vu une jeune femme s'évanouir et tomber d'inanition dans les bras de sa belle-mère. Une dame

a été assez coupable pour monter sur un char, qui se trouvait à la porte, courir en ville et revenir apportant du vin. J'espère que Dieu le lui a pardonné; car cette conduite me rappelle singulièrement celle du bon Samaritain. Je veux même dévoiler le crime dans toute sa noirceur : une autre dame a été assez indiscreète pour glisser une pièce de monnaie dans la main de la défaillante, revenue de son évanouissement.

Comme nous avons peu de temps à donner à Dingle, nous sommes partis de suite pour Ventry, colonie protestante formée de catholiques romains convertis depuis quelques années, située à quelques milles de là sur le bord de la mer. Je n'ai rien vu jusqu'à présent d'aussi doux au regard et au cœur que cette colonie. Sur le rivage, la maison du pasteur; un peu plus haut sur l'autre bord de la route qui longe la mer, l'école propre et blanche, comme la cure. Encore un peu plus haut, l'église construite en pierres grises dans un style simple et sérieux. En revenant sur le grand chemin et avançant un peu, on arrive à quelques maisons d'agriculteurs et enfin près d'un édifice plus vaste, mais non pas plus orné, où se forment des instituteurs et des missionnaires. Ces jeunes gens ont été placés là dans le double but d'y apprendre l'irlandais et d'évangéliser les environs.

Cet ensemble de constructions propres, blanches, simples, brillant au soleil sur le bord de la mer, était d'un effet charmant. Ce qui n'a pas peu contribué à nous gagner le cœur, c'est la vue et les paroles de tous ceux que nous y avons rencontrés. A notre arrivée le pasteur sortait de la cure. Sans nous connaître, il nous a reçus le sourire sur les lèvres, nous a raconté brièvement l'histoire de cette œuvre missionnaire, et tout en parlant nous a conduits à l'école où nous avons trouvé cent vingt enfants. Cette fois le contraste était grand avec ce que j'avais vu jusqu'alors. A Dublin, à Dingle je n'avais guère trouvé dans ces écoles du dimanche composées de catholiques, que des élèves en guenilles; mais ici, tous étaient propres, tous sans déchirures, tous passablement vêtus; il y avait bien encore çà et là quelques jeunes filles à la figure fraîche, la tête bien peignée et les pieds nus! Mais l'habitude d'aller nu-pieds est si bien établie ici, qu'on peut le leur pardonner. J'ai vu dans le nord de l'Irlande une jeune fille en chapeau et en voile se promenant nu-pieds! Et si vous leur donnez des soullers pour le dimanche, vous risquez de les voir encore les pieds nus et les soullers à la main!

De l'école nous sommes allés à l'église. Ici, non moins de propreté, de confort, et cependant toujours d'anciens catholiques romains. Ce contraste s'ex-

plique : Ventry est protestant depuis un certain nombre d'années. Les notions d'ordre, le goût du travail y ont pénétré ; de là le changement dans l'extérieur, ici, miroir fidèle de ce qui se passe au-dedans. Le pasteur et son frère, tous deux convertis, ont passablement concouru à ce résultat. Ce sont encore de ces coupables qui ont fait bâtir des maisons, prêté quelque argent, donné des remèdes, des conseils, des instructions. Il ne reste dans le village qu'une seule maison catholique. Il semble que ces malicieux bienfaiteurs soient bien aises de voir encore là ce vestige du passé ; car la maison romaine présente avec tout le reste un tel contraste, qu'elle ne contribue pas peu à faire ressortir l'excellence des constructions hérétiques.

On me permettra de ne rien dire ici du sermon que j'ai entendu, il était en irlandais. Toutefois, la langue anglaise gagne du terrain et une partie du service se fait déjà dans cette langue.

Ceci me conduit à dire comment l'œuvre d'évangélisation a commencé à Dingle et à Ventry. Je le fais d'autant plus volontiers que l'histoire de cette origine est celle de beaucoup d'autres lieux en Irlande,

L'Irish Society, ou, si vous le préférez, la Société Irlandaise a commencé par envoyer il y a quinze ans à Ventry, non pas un pasteur, non pas même un protestant ; mais un simple paysan catholique

romain, n'ayant d'autre mission que d'enseigner à lire. On lui a dit : « Prenez cet abécédaire, allez de maison en maison; enseignez à lire gratuitement et nous vous rétribuerons en proportion du nombre des élèves que vous instruirez. » Après l'abécédaire, est venu le premier livre de lecture; ensuite le second, tous tirés de la Bible. Plus tard, on lui a donné pour mission de faire apprendre par cœur plusieurs chapitres de l'Évangile, et quand ces têtes irlandaises ont été bien meublées des faits et des paroles de Jésus-Christ et des Apôtres, la Société a fait partir, au lieu d'un lecteur catholique, un évangéliste protestant.

Celui-ci est entré en conversation sur les récits bibliques qu'il savait être connus; il a demandé si on les comprenait, les a expliqués, et bientôt les catholiques irlandais se sont trouvés fort loin des doctrines de l'Église romaine.

Dans d'autres localités la transformation s'est faite d'une manière bien plus simple et bien plus probante en faveur des doctrines de la Réformation. Par exemple, à Doon, ce sont les catholiques eux-mêmes, écoliers et instituteurs, qui, sans le secours d'aucun évangéliste ni pasteur protestants, sont arrivés par la seule lecture de la Bible, à découvrir les erreurs de leur Église. Leur prêtre avait d'abord donné son assentiment à l'étude de la lecture et au choix du

livre. Quand il a vu où tout cela conduisait, il a voulu chasser l'instituteur catholique et fermer la Bible. Il était trop tard. On lui répondit que ce qu'il avait trouvé bon jadis, devait l'être encore aujourd'hui.

Il est des cas où les catholiques, eux-mêmes, ont provoqué l'arrivée d'un pasteur protestant pour les instruire. Il est vrai, que ce n'était qu'après avoir pris les plus grandes précautions pour n'être pas découverts. Voici deux faits qui montrent à la fois leur amour pour l'instruction et leur terreur pour leurs prêtres.

Un pasteur protestant reçoit une lettre, l'invitant à se rendre dans tel lieu où des catholiques veulent l'entendre expliquer l'Évangile. Il y vient à l'heure fixée, cherche et ne trouve personne... personne, si ce n'est un tas de fagots. Il se croit mystifié et se dispose à partir, lorsqu'une voix sortant du monceau lui crie : « Nous sommes ici cachés; parlez, nous vous écoutons! » — Une autre fois un missionnaire protestant se rend dans une ville catholique et ouvre des réunions dans une vaste salle. Le peuple arrive, mais trouve à la porte ses prêtres prenant note de tous ceux qui entrent. Alors, la foule s'amoncele dans la rue, fait en masse irruption dans la salle, entraînant les espions avec elle. Mais ceux-ci n'abandonnent pas la partie : à l'intérieur comme au dehors, ils prennent les

noms des auditeurs. Un homme du peuple s'en aperçoit et crie au prédicateur protestant : « Monsieur Gregg, pouvez-vous parler dans l'obscurité comme avec des lumières ? » — Sans doute, répond le prédicateur. Aussitôt toutes les chandelles sont soufflées ! et on lui crie : « Continuez ! »

Hélas ! ces précautions des catholiques s'expliquent par la même cause que les aumônes des protestants. Quand un catholique se convertit, il est dénoncé par le prêtre du haut de l'autel, dénoncé et maudit ! Dès lors, personne ne doit plus lui vendre, ni rien en acheter. C'est un lépreux moral dont il ne faut pas même approcher, si ce n'est pour le battre ou le tuer. Un catholique irlandais en abandonnant son Église, est donc assuré de perdre ses amis, sa famille, son gagne-pain. Heureux si l'on respecte sa vie. Il faut en convenir, un tel crible ne doit laisser passer que de bonnes conversions.

Aux environs de Dingle et de Ventry se trouvent encore trois autres localités où sont des écoles et des pasteurs. Sur chaque point deux ou trois cents convertis. L'œuvre avance toujours, mais je doute qu'il lui soit donné de renouveler la face du pays. Dingle est une ville expirante. Tout y est misérable, délabré. Je m'étonnais du silence où notre hôtel et notre rue étaient plongés, au centre de la ville. Je descends ; tout est expliqué : à ma droite, une maison

jadis incendiée, dont il ne reste depuis deux ans que les murailles noircies ; à ma gauche, deux maisons vides abandonnées depuis quatorze ans. En face de moi une maison barricadée, le toit défoncé et veuve de ses habitants. Dans la rue, un homme qui se promène régulièrement tout le jour et tous les jours, les mains dans les poches et la tête baissée. Me voyant occupé de l'inspection de ces ombres d'édifices, il m'adresse la parole. J'en profite pour lui demander l'explication de ces ruines, et sans hésiter il me fait la réponse consacrée : « No encouragement from the Landlord ! »

Les maisons habitées ne valent guère mieux que les maisons désertes. Elles semblent réservées au même sort. Notre hôtel, le premier de la ville, était lézardé dans ses murailles, fendu dans ses vitres, pourri dans ses boiseries ; et comme si l'hôtelier avait hâte d'en finir avec nous, il nous faisait une mine des plus refrognées ; il ne devint aimable que pour nous procurer les moyens de partir.

Revenus à Dingle le dimanche soir, nous y avons entendu une prédication et visité les deux colonies. Ces colonies se composent chacune de quinze à vingt maisons où logent les catholiques convertis, en même temps qu'ils travaillent dans une ferme exploitée pour leur fournir de l'occupation. Nous sommes allés de maison en maison, et partout, à

une exception près, nous avons trouvé des gens heureux et reconnaissants.

Non loin de ces colonies protestantes, sont placées comme en contraste les plus misérables des habitations catholiques. A côté de la plus grande, on voit une longue ligne de maisons noires, découvertes et abandonnées. En face de la plus petite, se trouvent des huttes encore habitées, dont les toits, à trois mètres du sol, témoignent en même temps de l'incurie des locataires et de la fécondité du terrain. Ils sont couverts, non pas de mousse, ce serait chose ordinaire, mais de longues herbes qui présentent l'aspect d'une prairie non fauchée; excellent moyen pour retenir la pluie, pourrir la toiture et démolir la maison. Mais ces pauvres gens n'ont pas le temps d'arracher ces herbes; il sont là devant la porte occupés à ne rien faire!

Tralce, le 48 juillet 1853.

Nous ne sommes ici qu'en passant pour attendre la voiture partant demain. Cependant nous avons profité d'une réunion qui se trouvait à notre porte. J'en parle parce qu'elle m'a paru caractériser les dispositions du moment : c'est un réveil de l'esprit

protestant. Il s'agissait d'une société pour les orphelins. Six cents auditeurs y étaient décidés à tout applaudir. Personne n'avait encore parlé que déjà le plancher frémissait sous nos pieds. Bientôt, à chaque mot de protestant ou de protestantisme, les mains répondaient avec enthousiasme. Trois heures de discours ont été digérées, huit cents francs recueillis à la fin de la séance, et chacun est parti content. Évidemment il y a du feu sous ces cendres, le zèle se ranime. Au reste un certain nombre de pasteurs y travaillent, non moins désireux de réveiller les protestants, que de convertir les romains.

Doon, près de Limerick, le 21 juillet 1853.

Doon, village inconnu du monde entier il y a quelques années, est aujourd'hui presque célèbre dans le monde religieux en Irlande. C'est une des stations missionnaires les plus importantes.

Il y a huit ans, Doon, bien que doté d'un pasteur, n'avait presque pas de protestants; aussi son archidiacre avait-il cure d'âme à Dublin. Le cadre était là, il y manquait un tableau; l'église s'y trouvait, mais vide d'auditeurs. Est-ce donc pour utiliser le cadre, et pour remplir l'église que l'œuvre a

été faite? Non, car ceux qui matériellement auraient pu s'y croire intéressés, sont précisément ceux qui ne s'en sont pas mêlés. Le pays avait une si mauvaise réputation, réputation bien méritée, que le pasteur avait dû recevoir garnison militaire chez lui. Il ne sortait, même dans son jardin, qu'accompagné de deux soldats, et cela avant qu'il fût question à Doon d'aucune conversion. On le voit, les catholiques étaient bien loin de l'Évangile et les protestants ne songeaient guère alors à le leur offrir (4).

Le pasteur, successeur de celui dont je viens de parler, m'a raconté lui-même qu'il n'a rien fait non plus pour commencer cette œuvre ; qu'au contraire il ne croyait pas à sa réalité. Si l'on en excepte la

(4) Si l'on veut se faire une juste idée des dangers que courent les protestants de la part des catholiques mus par le fanatisme, sous prétexte de patriotisme, qu'on lise seulement les lignes suivantes extraites d'un journal de la localité : « *Banc des magistrats de Cashel* : Voici les personnages qui, dans ces dernières années, ont siégé sur ce banc : MM. E. Long, dont le père a été tué d'un coup de fusil, et qui lui-même a reçu deux coups de feu ; — W. Murphy, son père tué d'un coup de fusil ; — S. Cooper, son frère tué d'un coup de fusil ; — Léonard Keatinge, son neveu, M. Scully, tué d'un coup de fusil ; — E. Scully, son cousin, M. Scully, tué d'un coup de fusil ; — Godfrey Taylor, son cousin, M. Clark, tué d'un coup de fusil ; — William Rowe, tué d'un coup de fusil ; — C. Clark, son frère tué d'un coup de fusil ; son neveu, M. Rowe, tué d'un coup de fusil ! »

Société dont le siège était éloigné, et qui se bornait à fournir le salaire des lecteurs *laïques catholiques inconvertis*, tout a commencé, continué et réussi uniquement par les catholiques romains. Comme je l'ai déjà dit, de simples laïques de l'Église romaine, sont allés de maison en maison enseigner à lire sans aucune préoccupation religieuse; et au bout de trois ans, par ces leçons de lecture prises sur la Bible, sans docteur ni commentaire protestants, les catholiques se sont trouvés convertis. Huit d'abord ont abandonné l'Église de Rome, dans la paroisse de Doon; et, chose remarquable! ce fait s'est répété dans les paroisses voisines, sans qu'il y eût entre elles aucun rapport, aucun concert! Alors commença la persécution des convertis; mais je ne veux pas entrer dans les détails sur des faits que je n'ai pas vus. Voici donc ce qui s'est passé sous mes yeux.

A notre arrivée, nous avons été reçus avec une généreuse hospitalité par le pasteur absent. Oui, reçus par le pasteur absent, qui, sachant notre visite, avait envoyé de cinquante lieues des ordres pour notre réception.

Dès le lendemain, nous nous sommes rendus dans une vaste salle où se tiennent les écoles la semaine, et le culte le dimanche. Il pleuvait; nous pouvions craindre que la réunion ne fût peu nombreuse; elle

s'est trouvée de trois cent trente auditeurs, presque en totalité anciens catholiques romains. Comme on savait qu'il s'était opéré dans ma patrie des mouvements religieux, dans le même sens, on me demanda d'abord quelques détails à ce sujet. Je les donnai. Cette histoire des convertis en France était du plus grand intérêt pour les convertis irlandais; ils y reconnaissaient leur propre histoire. Je dois dire cependant que la leur me paraît bien plus remarquable, bien plus saisissante. La foi de nos néophytes n'a pas été mise à l'épreuve de telles persécutions ! Après ma courte exposition, le président prit la parole pour interroger sur sa conversion et sur la foi un paysan de chaque paroisse. Trois ont répondu avec assurance et simplicité. Ces longs détails, intéressants dans leur bouche et sur les lieux, le seraient moins dans ces pages. Je me bornerai donc à dire, que ces récits portaient le cachet de la vérité, et se ressemblaient à beaucoup d'égards. C'était en général une brochure, une Bible, une parole qui, tombée dans leurs mains, avait déposé dans leur esprit le germe de l'Évangile, où il était resté caché pendant des années. Et puis des combats intérieurs, l'aveu de leur foi nouvelle; les persécutions des prêtres jusqu'à ce qu'enfin leur persévérance ait fatigué leurs ennemis et qu'ils fussent parvenus à vivre paisiblement du travail, fourni par leurs nouveaux amis; en cela

plus heureux que d'autres, morts sous les coups de bâton, ou dans les étreintes de la faim. Voici par exemple un fait confessé publiquement par celui qu'on aurait pu croire le plus disposé à le taire : « Un pauvre homme, dit le pasteur de Doon, avait été employé par notre Société; mais d'après des rapports qui m'étaient venus sur son compte, je conçus des doutes sur sa sincérité, et je lui retirai son emploi. Au bout d'un mois, cet homme mourut d'inanition ! et cependant, à sa dernière heure, il ne voulut pas recevoir la visite du prêtre de la paroisse et fit venir un ministre de l'Évangile. »

Mais j'en reviens à notre assemblée.

Il me semble que trois cent trente personnes, réunies un jour de pluie, pendant les heures du travail, en été, pour assister à une causerie religieuse, prouvent un véritable zèle de la part de ces convertis venus de loin. Toutefois, ce que je vis le soir m'intéressa plus vivement encore.

Après dîner, nous partîmes à pied, pour une réunion de district, telle que le pasteur en tient chaque soir, sur des points différents. Nous traversâmes plusieurs milles presque constamment sur des tourbières élastiques qui nous aidaient, je crois, à marcher, du moins quand il ne fallait pas passer dans l'eau ou franchir les fossés. Enfin nous arrivons à une maison de boue, ou de terre, si le mot

vous déplaît. La porte étroite et basse nous oblige, non-seulement à nous découvrir, mais encore à nous incliner, civilité qui ne m'empêche pas de me heurter le front. Le seuil franchi, je me trouve, en plein jour, plongé dans les ténèbres; à l'une des extrémités de la chambre, une faible clarté blanchissait le fond de la cheminée; à l'autre bout une pâle lueur trahissait une croisée. D'abord je ne vis rien, ni personne, et cependant la hutte était pleine d'auditeurs. Il n'y avait là qu'un petit banc boiteux, et une chaise dépaillée pour messieurs les pasteurs, l'auditoire était assis par terre. C'est ce dont je m'aperçus quelques instants plus tard, quand mes yeux se furent habitués à l'obscurité. Je découvris alors, hommes, femmes, enfants, vieillards, qui restèrent attentifs pendant une heure et vingt minutes. La séance terminée, je sors le premier de ce réduit bas, étroit, embarrassé déjà du lit de la famille. Je me place à la porte pour, à leur passage, compter les brebis. La chose était d'autant plus facile que l'ouverture ne laissait sortir les auditeurs que l'un après l'autre. Étrange assemblée! d'abord un homme traînant sa jambe blessée en travaillant dans la tourbière. Ensuite une jeune fille fraîche, suivie d'un vieillard basané, une mère portant un enfant, traînant l'autre. La plupart en guenilles; grand nombre sans chaussure, et certai-

nement tous misérables. Ils sortaient toujours, et toujours je comptais. Je ne pouvais en croire mes yeux; comment tant d'êtres humains avaient-ils pu s'entasser dans ce trou? Ils sortaient encore et toujours. Je crus un moment qu'ils rentraient par derrière pour sortir de nouveau par devant. Mais hélas, il n'y avait pas deux ouvertures. Enfin, je vis sortir le quarante-sixième, et il en resta deux encore dans cette chambre, qui certes n'avait pas deux pieds carrés par auditeur!

Ces détails prouvent au moins que les Irlandais savent s'accommoder de peu. Quant à moi, habitué à juger de l'Empire britannique par les personnes que j'avais vues à Londres ou à Paris, richement vêtues, confortablement logées, j'avais peine à me persuader que des sujets anglais pussent être misérables. Certes j'ai bien dû changer d'opinion. Il est vrai que nous sommes ici en Irlande, dans la partie catholique pur sang; mais il n'en reste pas moins étonnant que ces huttes soient hideuses en comparaison même de nos chaumières de la Vendée et du Limousin. Je croyais avoir vu ce qu'il y a de plus triste à Villefavard, à Droux, à Thiat; je me trompais; il y a pire dans les monceaux de boue couverts de paille, et creux à l'intérieur, que les pauvres Irlandais appellent leurs maisons.

Le lendemain, hier, il nous restait à visiter les

écoles. Nous en avons vu trois, distantes de plusieurs milles. Dans la première cinquante, dans la seconde cent, et dans la dernière quarante et un élèves, filles ou garçons, tous anciens catholiques romains; auprès de la seconde, pour le dire en passant, école construite aux frais d'une demoiselle seule, se trouvait l'école du curé; c'était une baraque à côté d'un palais, je voulus la visiter aussi : il n'y avait pas un seul élève !

Chacune des trois écoles protestantes est dirigée par un maître et une maîtresse. On y enseigne lecture, écriture, arithmétique, couture, broderie et même dentelle au coussin. Enfin on y donne, ou la soupe ou le pain une fois par jour.

Ceci me conduit à dire qu'à Doon, comme ailleurs, quelques convertis valides reçoivent, non pas de l'argent, non pas même des secours d'aucune espèce, mais du travail; et, remarquez-le, du travail payé au plus bas prix de la contrée, afin ne pas exciter la cupidité. Cette cupidité existe, mais d'un tout autre côté. Il est curieux d'observer le contraste que présentent à ce sujet, les journaux de France avec ceux d'Irlande. Si vous en croyez les premiers, tous les torts sont au clergé anglican qui dépouille le peuple; et si vous consultez les seconds, vous y trouvez, chaque semaine, une poursuite judiciaire contre un prêtre catholique accusé de violence ou

de malversation. Ce que tout le monde sait en Irlande, c'est que pendant la famine de 1847, tandis que les paysans protestants du Nord envoyaient leurs secours aux catholiques affamés du Sud, les bals et les divertissements continuaient comme d'ordinaire dans les villes du Midi, où l'on ramassait chaque matin des pauvres, morts dans les rues ! Le clergé romain lui-même a délaissé ses propres ouailles, auxquelles dès lors le protestant a prodigué ses soins et son argent. Aussi cette différence de conduite a-t-elle singulièrement aidé le mouvement religieux que nous voyons si rapide aujourd'hui.

Au reste depuis longtemps ce peuple gémissait sur la conduite de ses prêtres. Je me rappelle qu'en 1845, avant la famine, un respectable vieillard, le docteur K..., me disait à Dublin : Il y a déjà vingt ans qu'un désir de réforme travaille le troupeau catholique épuisé par ses pasteurs. Mais ceux-ci, plus habiles que leurs ouailles, ont paré le coup et reconquis la faveur, en mêlant la politique à la religion. Le patriotisme irlandais a étayé l'Église, et la foi romaine s'est fortifiée de la haine contre l'Angleterre.

C'est là tout le secret du prêtre en Irlande. Il dit et répète sans cesse à son peuple : « Vous et l'Anglais n'êtes pas de la même race ; vous êtes leurs opprimés, eux, vos conquérants. » Aussi, tout ce

que le gouvernement et les individus peuvent faire en faveur de l'Irlande est dénigré par le prêtre. Refuse-t-on une faveur aux catholiques? On les tyrannise! Leur accorde-t-on plus qu'ils ne demandent? C'est pour les séduire. Depuis cinquante ans combien de séductions! Depuis cinquante ans l'Angleterre a dépensé pour l'Irlande six cents millions de francs en dons et en avances; vingt-cinq millions pour constructions de ports et autres; deux cents millions en encouragements pour les manufactures; deux cents millions pour soulager le peuple dans ses famines! Les écoles elles-mêmes ont été longtemps repoussées et les prêtres n'en ont accepté quelques-unes qu'à la condition d'en exclure la Bible, les protestants, et d'y rester, eux, maîtres absolus; c'est-à-dire, qu'ils ont bien voulu consentir à recevoir gratis le local et l'argent (1).

On s'étonnera peut-être qu'un troupeau si détaché de ses pasteurs reste encore si fidèle à son Église. Mais qu'on étudie ce peuple de près, et l'on verra qu'il reste catholique bien moins par amour de la doctrine que par la crainte du prêtre. En Irlande, le prêtre menace, maudit, fouette littérale-

(1) L'archevêque de Dublin qui jusqu'à ce jour s'était montré si indulgent pour ces écoles nationales, vient de se démettre du patronage qu'il avait accepté (août).

ment ses brebis rebelles. Ce n'est donc pas tant la vengeance de Dieu que celle de l'homme qui retient bon nombre d'Irlandais dans le giron de l'Église. Pour vous en convaincre, suivez ces Irlandais en Amérique et vous les verrez en arrivant placer leurs enfants dans des écoles protestantes, se choisir eux-mêmes un culte protestant, si bien qu'un dignitaire romain, effrayé de ces nombreuses conversions transatlantiques, a cru devoir écrire en Europe pour arrêter le flot d'une émigration qui risquait de vider son église.

Au reste on comprendra cette répulsion du peuple irlandais pour ses conducteurs spirituels, quand on connaîtra la conduite de ceux-ci, par les faits récents qu'on vient de me raconter ici.

Un pauvre journalier, ne pouvant payer une messe de dix schellings, pour l'âme de son père, offrit au curé de Doon de s'acquitter en travaillant son jardin. Le marché fut conclu ; mais comme on était en hiver, le travail dut être ajourné au printemps. Le beau temps venu, le paysan fait ses journées et les compte au prix de la saison où il travaille. — Pas du tout, dit le prêtre, notre accord fut fait en hiver, tant pis pour vous si vous travaillez en été. Ainsi, le prix de la messe fut porté de douze à vingt-huit francs.

Autre exemple, encore à Doon, et tout récent. Bien qu'ordinairement la cérémonie du mariage se

paie un prix convenu, plus ou moins élevé, selon la fortune des parents, il arrive, toutefois, qu'on substitue à ce prix fixe une collecte, plus ou moins abondante, faite dans l'église. Dans le cas dont il s'agit, le prêtre voulut s'assurer de la somme, bien que le père du nouveau marié désirât conserver la forme plus courtoise de la collecte volontaire. — Soit, dit le curé, donnez-moi dix livres sterling (250 fr.) et prenez la collecte pour vous. Le marché conclu, le jour du mariage arrivé, l'assiette passa de banc en banc dans la chapelle, et le prêtre s'apercevant que l'argent s'amoncelle et dépasse la somme convenue, s'élançe vers le quêteur, met la main sur le plat et veut s'emparer de l'argent. Le paysan, qui tient à son marché autant qu'à sa parole, se précipite aussi, repousse son curé et lui rappelle leurs conditions. De là, cris, dispute; on en venait aux mains, lorsque les assistants jugèrent convenable de séparer les combattants.

Un dernier fait. D'abord il faut savoir qu'en Irlande, les messes se vendent plus cher aux riches qu'aux pauvres, et coûtent pour les morts deux fois plus que pour les vivants. L'autre jour donc, un riche fermier et un jeune homme viennent demander chacun une messe à dire le lendemain; le jeune homme pour son père mourant, le riche fermier pour son porc malade. Les deux messes ne pouvaient être

dites le même jour ; celle du porc, plus productive, eut la priorité. Pendant ces vingt-quatre heures le vieillard eut le temps d'expirer ; la messe destinée au vivant devint une messe pour le mort et fut doublement payée. Ainsi, par cet ingénieux retard le curé quadrupla son argent. Seulement le pauvre jeune homme put croire que son prêtre avait fait mourir son père.

En citant de tels faits, j'éprouve la crainte d'éveiller l'incrédulité de mes lecteurs. Je demande donc la faveur de m'appuyer de quelques citations. Et d'abord, si quelqu'un doute des messes dites pour des vaches et des cochons, qu'il lise la page 110 de l'ouvrage intitulé : *Ireland's miseries*, par Dill. Ensuite, si l'on pense que les exemples que je cite font exception, qu'on lise les lignes suivantes empruntées à l'ouvrage intitulé : *Ireland in 1846*, p. 174, 176.

« ... Même dans l'Ulster, nous avons souvent vu de
« simples fermiers à cheval porter à leur prêtre une
« demi-charge de blé, sous le nom de la *part du*
« *prêtre*. Dans le Connaught, on lève une taxe
« semblable sous le nom de *part du prêtre*. Aux
« diverses stations faites pour confesser le peuple
« sur les différents points de la paroisse « *un ré-*
« *gal*, » comme on le nomme, doit être offert au
« prêtre ; et les pauvres gens ont quelquefois vendu
« pour cela jusqu'à leur cochon ! Ce fardeau est si

« redouté, qu'on l'impose par punition au troupeau
« suspecté de lire la Bible ou de toute autre pratique
« hérétique, et il est devenu tellement intolérable
« dans ces derniers temps, que dans quelques dio-
« cèses on a dû, par ordre de l'évêque, substituer un
« déjeuner au dîner. Pendant la dernière famine,
« tandis que les Indous de Calcutta et les Copts,
« d'Alexandrie envoyaient leur contribution en Ir-
« lande, leurs propres prêtres ont, dans bien des
« cas, non-seulement laissé mourir de faim leurs
« troupeaux, mais leur ont encore dérobé les au-
« mônes qui leur étaient envoyées par la charité des
« mahométans et des païens ! Un prêtre a fait for-
« tune en vendant du *sel saint* pour guérir les
« pommes de terre, et bien des gens en ont acheté
« au prix de douze sous ! D'autres prêtres ont vendu
« des cartes de secours qu'ils devaient distribuer
« gratuitement ; d'autres ne les ont accordées à
« leurs ouailles, qu'à la condition que celles-ci leur
« porteraient le premier secours qui leur viendrait
« pour acquitter l'arriéré !.. »

Et l'on s'étonnerait de l'éloignement des Irlandais pour leurs prêtres ? L'étonnant serait le contraire !

Galway, 22 juillet 1853.

Aujourd'hui en arrivant ici, nous nous sommes rendus dans une réunion. Au fond d'une arrière-cour, sous une espèce de hangar qui sert d'école dans le jour, nous trouvons le soir vingt-cinq personnes sous la conduite d'un président. Nous prenons place en silence, nous écoutons. Il s'agit de la transsubstantiation, c'est un meeting de controverse où tout le monde peut prendre la parole, et plusieurs en profitent pour parler en même temps. Chacun d'eux s'écoute sans s'inquiéter des autres orateurs. On y tourne et retourne jusqu'à satiété deux passages ; *Ceci est mon corps. Je donnerai ma chair pour la vie du monde.* Ces deux paroles sont analysées, déchiquetés, jointes, séparés. Faut-il les traduire littéralement? ou bien renferment-elles une figure? Voilà ce que nous entendons rassasser pendant trente minutes dans une séance où l'on en parle déjà depuis une heure.

En vérité, quel bien tout cela peut-il faire? cette avocasserie sans onction, sans saveur, ce tournoi de paroles, cette petite guerre d'arguments qui n'at-

teignent personne, tout cela ne me paraît bon qu'à dégoûter.

Qu'on prenne garde, la tendance que je signale est imposée à nos réunions par nos adversaires eux-mêmes. Ce sont eux qui viennent y jeter ces questions ardues, grammaticales, scolastiques. Après avoir répondu brièvement sur leur éternelle niaiserie de la présence imaginaire, ou de l'absence réelle, ne ferions-nous pas mieux d'élever la discussion au niveau du cœur et de la conscience? Je le crois. Dans ces régions nous ferions plus de bien; nous ne risquerions plus de nous laisser entraîner nous-mêmes dans un esprit d'amère contention. Mais peut-être verrons-nous quelque chose de mieux demain matin, car on nous annonce pour onze heures et demie, la lecture des journaux des Lecteurs de la Bible. Avant de quitter la salle d'école, nous apprenons qu'il s'y réunit dans la semaine cent quarante enfants, et le dimanche, deux cents auditeurs.

Galway, le 23 juillet 1853.

Ce matin nous avons visité *Queen's college*. C'est une des nouvelles universités ajoutées aux trois

d'Oxford, de Cambridge, et de Dublin. Cette création touche au catholicisme par l'opposition qu'y font les évêques en les baptisant *Godless colleges* (collèges sans Dieu) c'est vous dire que l'enseignement religieux en est exclu, comme il l'est en France de nos facultés de médecine et de droit. Ici on a cependant fait mieux : on a donné un chapelain en ville, aux élèves de chaque communion. Enfin, pour répondre aux exigences des évêques, on a mis un catholique à la tête de tout l'établissement. Rien n'a pu satisfaire leurs seigneuries. C'est que le vrai motif n'était pas le motif exprimé. Tous les professeurs fussent-ils catholiques, que les évêques ne seraient pas encore satisfaits : ce qui leur porte ombre, c'est qu'une partie des élèves est protestante ; or, ce rapprochement des jeunes gens des deux communions leur paraît dangereux. Des amitiés peuvent se former, des lumières se transmettre entre catholiques et protestants, là est le danger ; mais plutôt que de l'avouer, on préfère accuser l'institution d'impiété. C'est plus commode, et il faut le dire, le dard me semble avoir atteint son but. En effet, dans ce vaste local construit depuis trois ans pour sept cents élèves, on trouve juste le dixième de ce nombre dont trente-neuf seulement catholiques romains. Quelle énorme dépense pour un si mince résultat ! Cette université compte des professeurs de tous genres, de médecine,

de droit, d'agriculture, de langues, de sciences physiques, de mathématiques. Nous y avons vu bibliothèque, musée laboratoire de chimie, amphithéâtre de dissection. Non-seulement l'enseignement y est gratuit, mais bon nombre de prix, de bourses, d'encouragements divers y sont accordés aux élèves. Un jeune homme économe et studieux, peut non-seulement s'instruire, mais fournir à ses dépenses avec ces allocations de vingt à trente livres sterling. N'importe, le collège est pestiféré, condamné; il est sans Dieu, puisqu'à côté des élèves catholiques, il y a des élèves protestants.

Voilà un exemple de cette opposition tracassière, dont j'ai parlé, et qui paralyse les meilleures intentions du gouvernement anglais envers la nation irlandaise.

Le *Queen's college* de Galway, est un bâtiment carré construit en pierre grise d'un aspect un peu sombre. Je ne sais s'il faut en chercher la cause dans l'absence des élèves, entrés en vacances, mais ce lieu est empreint de tristesse. Je retrouve cette empreinte sur presque tous les édifices de ce pays. Est-ce donc le tort de l'architecture ou de la teinte des matériaux, ou peut-être de ce ciel habituellement couvert, de cette pluie incessante du mois de juillet? Je ne sais; peut-être, du tout ensemble. Mais j'avoue que s'il me fallait vivre dans un tel palais, je me croirais en prison.

Au sortir du collège nous sommes allés visiter quelques écoles. Dans la première soixante-dix filles et garçons tous catholiques, apprennent à lire, écrire, etc., sous la direction de maîtres presbytériens. Cette école est tout à fait distincte de celle de cent quarante élèves dont j'ai déjà parlé comme dirigée par les anglicans.

Nous sommes enfin venus entendre les journaux des *Lecteurs de la Bible* que nous avons trouvés réunis au nombre de douze. On sait que ces hommes ont pour mission d'aller lire les Écritures de maison en maison. Un d'eux nous a raconté une expérience que j'ai entendu raconter par d'autres et qui, devenant ainsi caractéristique, mérite d'être rapportée. Dans un certain nombre de maisons, on le reçoit, l'écoute; on lui permet de citer la Bible, mais il lui est interdit de produire le livre ! Tellement les prêtres ont inspiré d'horreur pour l'Écriture sainte (4).

(4) Qu'on juge de l'amour des prêtres irlandais pour la Bible, par cet extrait d'un discours du frère Jennings, prêchant devant le clergé assemblé : « Comme le poison de la Bible se répand « avec rapidité, et surtout dans cette paroisse, vous devez, par « tous les moyens, arrêter les machinations des hérétiques. Car « certainement tous ceux qui se livrent à la pratique de lire la Bible, « tombent inévitablement dans l'éternelle condamnation. Gom- « ment admettriez-vous les personnes qui portent avec elles la pire de toutes les pestes, l'infection empoisonnée de la Bible, qui vous conduirait vous et vos enfants, à la perte éternelle

Pendant notre visite en est survenue une autre qui a changé la nature de la séance. Le nouvel arrivé venait poser des questions sur l'OEuvre et ses résultats. Il accompagnait une dame, généreuse donatrice de cette société, bien aise de juger par ses yeux de l'emploi qu'on faisait de ses libéralités. Je mentionne ce fait pour montrer qu'il ne serait pas facile d'abuser les donateurs. Et ce n'est pas cette personne seule que nous avons rencontrée, parcourant le pays pour juger cette œuvre; ce matin même nous avons vu des Écossais se rendant à Clifden dans la même intention; enfin nous savons devoir trouver à quelques lieues d'ici quatre personnes voyageant, comme nous, pour savoir ce qu'ils en doivent penser.

Un des Lecteurs de la Bible a déclaré devant nous, qu'en dehors des nombreux élèves qui fréquentaient leurs écoles, et des auditeurs accidentels qui venaient à leurs réunions de controverse, il se trouvait à Galway environ quarante personnes passées de l'Église de Rome à l'Église protestante ou plutôt à l'Évangile, car il nous a déclaré ne parler jamais

« de vos âmes? Ceux qui envoient leurs enfants aux écoles où
« sont lues les Écritures, jettent leurs enfants, chargés de chaînes,
« au démon! »

(*Protestant Penny Magazine*, n° 27, p. 39. (Août.)

de telle ou de telle église, mais uniquement de l'Évangile et de Jésus-Christ.

Peut-être trouvera-t-on que ce nombre est bien petit? C'est du moins la première impression que moi-même j'ai reçue. Mais ensuite, je me suis demandé comparativement à quoi je le jugeais exigü? Et je n'ai su que répondre. Tel est le fait; nous avons à le constater et non pas à le dédaigner. L'œuvre la plus prospère aujourd'hui, n'a-t-elle pas eu jadis un petit commencement? Pourquoi une œuvre à son aurore ne serait-elle pas aussi digne d'intérêt qu'à son midi? Je dis cela pour moi-même, car je sens qu'à cet égard, j'ai besoin d'être repris; et si j'en parle ici, c'est que d'autres pourront peut-être s'en faire l'application.

J'aurais bien l'envie de dire que l'œuvre d'évangélisation est plus florissante dans les campagnes que dans les villes; Limerick et Galway d'une part, Doon et Ventry de l'autre, viendraient justifier mon assertion; mais Dublin viendrait la démentir. Là, l'œuvre est prospère, et cependant c'est une ville et même de beaucoup la plus vaste du royaume. Ne cherchons donc pas, dans les circonstances extérieures, l'explication du succès. Cette parole est toujours vraie : « le vent souffle où il veut, et personne ne sait ni d'où il vient, ni où il va. »

Notons donc en passant que l'œuvre accomplie

parmi les catholiques de Galway, n'est pas encore des plus importantes, et loin de la dédaigner, que ceux qui le peuvent lui donnent encore plus de soin.

Nous partons à une heure pour Oughterard, village jadis tout catholique, aujourd'hui en grande partie, dit-on, protestant. Mais attendons et nous verrons.

Oughterard, le 24 juillet 1853.

Nous avons fait hier quatorze milles en deux heures et demie sur un char qui mérite une mention particulière, du moins pour nous Français. En Irlande, l'un des pays les plus pluvieux du monde, on se sert des chars les plus découverts. Si les diligences anglaises ont des sièges au dehors pour les amateurs du grand air, elles en ont du moins quatre au dedans parfaitement abrités. Mais le *car* irlandais est en plein ciel d'un bout à l'autre; le cheval, le cocher, les voyageurs n'y font qu'un; ils se touchent, se parlent et volent, rapides comme le vent. D'ordinaire il n'y a que quatre places : deux sur chaque banc, ces bancs sont mis dos à dos; c'est un omnibus à rebours, auquel il manque plancher, plafond et dossiers; il y reste cependant le siège sur deux roues, et un brancard en avant. Vous montez,

descendez sans ouvrir de porte, sans fermer de glace; sans brassière, sans marche-pied. C'est le véhicule réduit à sa plus simple expression. Quand j'ai témoigné ma surprise de voir une telle voiture acclimatée dans un tel pays, on m'a répondu qu'il fallait s'accoutumer à tous les temps. J'avoue que le moyen me paraît excellent, pourvu qu'il n'enrhume pas le voyageur, et ne tue pas l'enrhumé.

C'est donc sur un *car* de ce genre, assez vaste pour seize personnes que nous sommes partis de Galway pour Oughterard. On le comprend, une telle voiture lancée au galop joue la raquette, et le voyageur risque de jouer la balle; aussi, par précaution, on fit passer un tablier de peau sur les genoux des plus légers. Nous avions un troisième cheval en flèche, qu'un homme lancé à la course tenait de la main, bousculant dans la rue les enseignes, les brouettes et les passants jusqu'à ce que nous fusions hors de ville; alors, comme s'il coupait le dernier câble qui retient un ballon, il lance à l'aventure cheval, voiture et voyageurs.

J'aurais bien voulu lire durant ces deux heures; mais comment lire dans un char où personne n'a trop de ses deux mains crispées pour n'être pas lancé au loin? J'aurais bien voulu parler à mes voisins; mais comment ouvrir la bouche devant une pluie fine et abondante dont le vent vous fouette la figure?

Alors il n'y a rien de mieux à faire que de relever le capuchon de son manteau, pour le rabattre sur sa figure, et de regarder par la lunette qui nous reste juste devant les yeux. Or, il n'y avait devant moi que de misérables chaumières démolies ou près de l'être. Réduit à l'inaction, incapable de me résoudre à ne rien faire, j'imaginai de compter ces mesures pour savoir qui l'emportait en nombre, de celles démolies ou de celles à démolir. J'ai eu la patience de nombrer pendant les deux heures et demie, et j'ai tenu mes comptes en parties doubles ; or, voici ce que j'ai trouvé sur le bord de la route, du seul côté où je pus regarder : cinquante-huit baraques encore debout, et cinquante renversées. Total cent huit maisonnettes qui certes ne valent pas ensemble cent huit mille francs ! Encore quelques jours, et les ruines l'emporteront sur les constructions ; car j'ai vu dans Galway, une incommensurable enseigne portant ces mots : **BUREAU D'ÉMIGRATION POUR L'AMÉRIQUE.** La traversée coûte quatre livres. Or, en vendant le vieux fer et le vieux bois de sa hutte, le mendiant même peut payer ses frais de voyage. Quant à vivre en arrivant là-bas, on ne s'en inquiète guère ; dût-on mourir en débarquant, cela vaudrait toujours mieux que de mourir avant de s'embarquer. En partant on a du moins l'avantage de voir du pays. — Pourquoi ne faites-vous pas travailler votre fils de quinze

ans, disais-je à une pauvre femme? — « Il faut bien qu'il aille à l'école, me répondit-elle, pour qu'il puisse écrire à ses parents, quand il ira en Amérique. » L'Amérique, l'Amérique, voilà ce que rêvent les Irlandais. Ils sont dans ce sens plus Américains qu'Anglais. A vrai dire cela leur réussit assez bien, car en trois ans la poste a fait passer d'Amérique en Irlande cinquante millions de francs de leurs économies!

Cependant tous ne sont pas encore partis : cinquante-huit chaumières sont habitées entre Galway et Oughterard. Qu'y font les habitants? je ne sais ce qu'y font les pères et mères; mais je sais du moins ce qu'y font les enfants. Assis à leur porte, ils attendent les voitures, les suivent au grand trot, six paires de bas à vendre dans la main. Quand un essaim de ces marmots a fait quelques milles, il s'arrête, se pose, et un autre prend sa volée toujours à la course, et toujours les bas à vendre dans la main. Après ceux-ci d'autres; après ces autres, d'autres encore, et ils se relaient ainsi tout le long du chemin. Inutile de dire au lecteur que ces enfants demandent l'aumône; tellement inutile qu'ils ne le disent pas eux-mêmes; ils ne tendent pas même la main; ils ont bien assez à faire à courir! Il est presque aussi superflu de révéler qu'ils comptent moins sur la charité que sur l'impatience des voyageurs,

tant l'expérience leur a fait connaître le cœur humain ! Aussi se trouvait-il parmi nous un voyageur, dans ce sens, plus humain que les autres, et qui, pour se débarrasser des importuns, les menaçait de la voix et du bâton ; mais il menaçait en vain, et, sans parler nos petits stoïciens semblaient lui dire : « Frappe, frappe ; mais donne ton schelling ! » Hélas ! ils avaient compté sans leur bienfaiteur, car, plus stoïcien qu'eux tous, il ne donna rien. Heureusement nous avons des dames ; et quelle est la dame qui, en voyage n'a pas un sac à la main et un biscuit dans son sac ? Un biscuit est donc lancé sur la route ; hélas ! le mal en devient pire. Nos mendiants en devinrent plus tenaces et plus nombreux ; après le biscuit, une autre voyageuse jette un morceau de pain ; une autre une pièce de monnaie ; une autre leur achète et leur paie deux paires de bas. Vaines tentatives pour s'en débarrasser ! Les mendiants sont plus actifs que jamais. Un surtout, sans souliers, sans bas, et en costume de cour, je veux dire en culottes courtes, si courtes qu'elles se terminaient en loques bien au-dessus des genoux, me faisait vraiment pitié. Mais comment l'arrêter ? L'acheteur de bas imagine un dernier expédient ; il sème sur la route les bas qu'il vient d'acheter. Inutile stratagème ! le mendiant les ramasse et revient les offrir au voyageur qui les a déjà payés, ensuite donnés, dût celui-ci les ra-

cheter, les repayer, et les ressemer jusqu'au bout du chemin !

Oh ! qu'il est difficile de faire quelque bien ! et comme au fond de tout projet charitable on retrouve la nécessité de commencer par la régénération morale, pour accomplir une œuvre réelle et durable. Ne faites que des aumônes, et vous créerez pour l'avenir des besoins plus grands que ceux que vous soulagez dans le présent. Mais avec l'obole donnez l'Évangile, et vous ferez naître l'activité, l'ordre ; vous éteindrez la mendicité. J'en conviens, la voie est longue, détournée ; ceux qui ne croient pas à l'âme refuseront d'y entrer. Je n'ai qu'un mot à leur dire : les sages de ce monde cherchent un chemin plus court depuis six mille ans. L'ont-ils trouvé ? Et s'ils ne l'ont pas découvert depuis six mille ans le trouveront-ils demain ?

Oughterard, le 25 juillet 1853.

Arrivés ici samedi soir, nous en repartons lundi, vers midi. Je vais noter rapidement ce que nous y avons vu.

Je ne parlerai plus de la pluie qui ne cesse de tomber tout le mois de juillet, mois ici deux fois plus pluvieux que janvier ; ni des mendiants qui nous poursuivent partout ; plus, des ruines qui se trouvent à côté de chaque maison ; mais je vais parler de ce qui est spécial aux localités que nous traversons.

Oughterard était naguère un village tout catholique romain. A peine y comptait-on, il y a quelques années, une quinzaine de protestants. L'exiguité de leur ancienne église en est la preuve, comme la dimension de la nouvelle témoigne de l'accroissement considérable du troupeau réformé, recruté parmi les catholiques romains. En distinguant entre l'ancienne et la nouvelle église, je pourrais faire supposer qu'il y en a deux. Non. La première est devenue la seconde, par l'adjonction d'un édifice, ce n'était jadis qu'une ligne ; aujourd'hui c'est une croix. On parle de démolir la partie antique pour la mettre en harmonie avec la moderne. J'en serais bien fâché, car la différence des deux constructions met sous les yeux le changement survenu dans les esprits ; c'est la tente qui s'est élargie pour la petite famille devenue un millier.

Le dimanche matin nous arrivons (toujours avec la pluie dont je ne dois plus parler) dans l'église encore vide. Nous craignons que le mauvais temps n'empêche les fidèles de venir. Mais non ; peu à peu

les enfants de l'école du dimanche arrivent, et enfin, je compte quatre-vingt-sept élèves. Chaque *pew* devient une classe carrée ; la première en entrant, à gauche, contient des enfants de trente à cinquante ans ! on y parle irlandais. Le sérieux, l'attention de ces auditeurs me disent mieux que ne pourraient le faire leurs réponses en aucune langue, ce qui se passe en eux. Nous sommes tellement habitués, en France, à voir des gens distraits dans les églises, que je suis presque surpris d'en trouver d'attentifs ici. On interroge ces hommes et ces femmes comme on interrogerait leurs enfants, sur les passages des Saintes-Écritures qu'ils ont dû apprendre par cœur pendant la semaine ; ils répondent avec la docilité du jeune écolier et le sérieux du vieillard.

Je remarque, pendant l'instruction, qu'une personne pointe sur un cahier les élèves présents, ce qui évite l'appel et me paraît beaucoup mieux pour la circonstance et pour le lieu.

Une autre classe mérite une mention spéciale ; elle se compose des jeunes gens qui se destinent à devenir *Lecteurs de la Bible*. Nous retrouvons cet élément partout. Ainsi ce peuple de convertis renferme dans son sein une pépinière de convertisseurs.

Après l'école, vient le service divin. On change de place, de nouveaux auditeurs arrivent, et nous

sommes cent cinquante, dit l'un; deux cents, dit l'autre, et ainsi de suite jusqu'à trois cent cinquante. Ces appréciations diverses doivent nous engager à compter par unité. En tous cas, deux cents auditeurs réunis en supposent quatre cents venant un dimanche ou un autre, surtout, si l'on tient compte de l'ouragan d'aujourd'hui. Il y a donc bien décidément une œuvre prospère dans ces lieux.

Après le service, nous sommes allés visiter sur les confins du village une vaste construction, encore inachevée, destinée à donner de l'ouvrage aux nouveaux protestants persécutés. Elle a deux cent vingt pieds de long; elle contiendra cinquante métiers de tisserands qui se charpentent sur place, et dont nous avons vu une partie. Cet établissement aura plus d'importance qu'il ne semble; car, il ne s'agit pas tant ici de fonder une manufacture que de former des apprentis qui, une fois bien instruits, emporteront chacun un métier dans sa chaumière.

On le voit : la Réforme, ici comme ailleurs, ne contient pas seulement une pépinière de lecteurs de la Bible; mais une pépinière de travailleurs. Cela vaut mieux qu'un couvent-phalanstère; car, l'élève protestant retourne dans sa maison et vivifie une famille que le moine ou la nonne, même en travaillant, laisse dans le besoin.

La création de cette manufacture est due à quel-

ques négociants chrétiens de Belfast. Elle leur promet des pertes assurées pour la première année, et de petits bénéfices pour plus tard. Ceci me paraît parfait. Un sacrifice d'abord qui témoigne du zèle ; une juste rémunération ensuite qui provoque les imitateurs. Aussi, ai-je déjà vu sur ces lieux même une personne riche décidée à se joindre à d'autres, pour suivre cet exemple à Doon, dont j'ai déjà parlé. Puisse cette personne à son tour trouver d'autres imitateurs !

Le lundi matin, nous visitons les écoles, deux dans le village, une au dehors. Il en est deux autres que nous n'avons pas vues. Toutes ensemble peuvent contenir deux cents élèves. Mais, je ne puis, à propos de chaque classe, répéter les interrogations qu'on y fait subir aux élèves en notre présence ; elles sont à peu près partout les mêmes. En général, les enfants répondent d'une manière satisfaisante. Leurs réponses sont le plus souvent des textes de la Bible, bien adaptés à la question. C'est bien, mais, j'avoue que je voudrais mieux. J'aimerais qu'on les provoquât plus à penser. Sans supprimer le témoignage de la Parole, ne pourrait-on pas y joindre celui de la conscience, et appliquer en particulier les vérités que la Parole sainte ne peut donner qu'en des termes généraux ? Il y a un second inconvénient dans la méthode suivie ; c'est d'exposer l'enfant à

ne pas bien comprendre ce qu'il dit en citant un passage. Qu'on me permette un exemple : Un élève répond qu'on ne peut pas être sauvé par la loi ; un autre qu'on ne peut pas être sauvé par les bonnes œuvres. Ces réponses sont justes dans le langage de la Bible ; elles ne le sont pas autant dans le nôtre ; nous serions mieux compris en disant que les hommes ne peuvent pas être sauvés par leurs œuvres mauvaises. Quand saint Paul affirme que l'homme ne peut pas être sauvé par les œuvres de la loi, il sous-entend que c'est parce que l'homme ne les fait pas ; et il peut le sous-entendre, parce que le contexte le contient. Mais le passage isolé ne le dit pas ; le sens est donc faussé par son isolement, et on ne ferait que le rétablir en sortant de ces réponses trop exclusivement littérales. Je me suis convaincu des dangers de la méthode des citations pures, en posant moi-même à des enfants cette question : Si l'homme fait le bien, peut-il se sauver ? Non, m'a-t-on répondu : « Nul ne sera justifié par les œuvres de la loi. » Évidemment, cet enfant n'avait compris ni la Bible, ni son maître. Oui, en principe, l'homme peut être sauvé par les bonnes œuvres ; mais, de fait, personne ne les accomplit ; de là, l'impossibilité pour tous, devenus pécheurs, de se sauver eux-mêmes.

Puisque je touche ce sujet, je dois dire encore que l'enseignement religieux que j'ai vu donner

avait une forme trop exclusivement théologique. Il y est trop souvent question de l'homme en général, et pas assez de l'élève qui est là sur le banc. Les questions posées ressemblent parfois à des problèmes à résoudre; il s'ensuit que l'enfant y répond par une formule. Le cœur s'intéresse peu à cette gymnastique de l'esprit, et j'aimerais mieux qu'on s'adressât à la conscience de l'enfant, qu'on lui parlât de lui-même, de ses camarades, de ce qui s'est fait le jour même, sous ses yeux, par ses mains.

Quand j'ai présenté ces réflexions, on m'a répondu que c'est Dieu seul qui touche le cœur; que l'homme ne peut qu'éclairer l'esprit. Vaine subtilité. Tout est l'œuvre de Dieu, mais par l'*instrumentalité* de l'homme. Je ne demande pas que l'instituteur convertisse lui-même ses élèves, mais qu'il leur parle comme si Dieu voulait les convertir par son moyen. Je suis convaincu que s'il fallait persuader à ces enfants malades de prendre une médecine amère qui devrait les guérir, on trouverait autre chose que des formules pharmaceutiques pour les convaincre. On ne leur dirait pas que telle poudre produit tel effet sur le corps humain, mais bien que cette boisson les guérira eux-mêmes !

Ballinrobe, le 27 juillet 1853.

Quel pays sauvage, lugubre, désolé que cette Irlande, du moins de ces côtés ! Ce n'est pas que les montagnes, les lacs, l'océan, les points de vue y manquent. Non, tout cela s'y trouve ; mais au milieu de tout cela, une tristesse indicible vous serre le cœur. Des milles et des milles sans une maison, sans un être humain, sans un arbre, sans moisson ! Une surface nue, noire, vaste tourbière sillonnée d'eau bourbeuse ; un sol qui semble sortir à peine des flots du déluge. Ce n'est ni la création encore inculte fraîchement éclosée sous la main de Dieu, ni la terre cultivée abandonnée de l'homme. Ce n'est pas le grandiose qui frappe, pas plus le sauvage qui étonne, pas mieux l'immense qui parle à l'âme ; non, c'est quelque chose d'indéfinissable. On sent qu'il manque là quelque chose, c'est un monde inachevé, ou plutôt un monde qui attend la main de l'homme pour prendre une forme et s'embellir.

Après des heures de marche, nous arrivons à Maam, au fond d'une vallée solitaire ; il n'y a là qu'une auberge, et plus loin un poste de soldats qui gardent les montagnes solitaires. Et pendant l'au-

berge vous donne l'envie d'en faire votre habitation. Elle regarde la route qui s'élève en serpentant. A sa droite les montagnes capricieusement découpées pâlisent en fuyant ; la dernière, voilée de pluie, finit par se fondre dans les nues. Sur le derrière de la maison, un champ cultivé se détache de l'ensemble par son vert tendre ; vous diriez le voile d'une voyageuse égaré sur la boue des chemins. Et cependant le propriétaire de ce champ et de cette auberge, homme étranger à ces contrées, nous a dit que rien ne lui avait été plus facile que d'amender ce terrain ! Mais enfin, il y avait mis du soin, du travail, de l'intelligence, trois choses dont le paysan irlandais est trop avare !

Ce que j'ai vu sur ce coin de terre, je l'ai retrouvé sur plusieurs points de l'Irlande : un étranger était venu, avait bêché le sol, qui s'était transformé d'une manière d'autant plus sensible que ses voisins ne l'avaient pas imité. L'Anglais, l'Écossais sont là et prospèrent ; l'Irlandais les regarde et végète. Malheureusement les jalousies politiques, les haines religieuses, les différences de races rendent ce séjour peu agréable à l'étranger qui préfère rester pauvre, mais paisible au milieu des siens, que de venir s'enrichir sur la terre d'Irlande, tourmenté par ses voisins.

Quelques heures plus tard nous arrivons à Cong.

Ici le pasteur nous révèle un triste état de choses. La femme catholique d'un riche protestant a fait venir de Dublin six prédicateurs romains qui, pendant six semaines, ont remué les passions. Prédications furibondes; tableaux en don pour les églises, pluie de chapelets, de médailles, d'images pour les fidèles, rien n'a été épargné. Le moyen le plus efficace, dans ces occasions, pour contrecarrer l'évangélisation protestante, c'est la malédiction. Dès qu'un catholique reçoit un lecteur de la Bible dans sa maison, ou dès qu'il envoie son enfant à l'école protestante, il est dénoncé par un espion. Le dimanche suivant, le prêtre monte à l'autel, prononce son nom devant l'assemblée et le maudit. J'ai tant et tant ouï parler de ces malédictions que j'ai voulu les connaître; en voici un échantillon. C'est un extrait de la grande excommunication : « Puisse Dieu le Père, créateur de l'homme, le maudire ! Puisse le Fils qui a souffert pour nous, le maudire ! Puisse le Saint-Esprit qui nous est donné au baptême, le maudire ! Puissent tous les anges, les archanges et les saints, le damner ! Puissent les cieux et la terre et tout ce qu'ils contiennent de saints le damner ! Qu'il soit damné partout où il ira ! Qu'il soit damné au dedans et au dehors ! Qu'il soit maudit dans les cheveux de sa tête, maudit dans sa cervelle, dans ses tempes, son front, ses oreilles, etc. (Ici une

énumération d'une minute de lecture qui se termine par les orteils et dont chaque mot est suivi du vœu de damnation !)

Jusque-là je n'ai rien à dire. Chacun est dans son droit. Comme la malédiction du prêtre n'est point exaucée de Dieu, et comme maudire est un des arguments orthodoxes du Concile de Trente, dont tant d'articles se terminent par un anathème, jusque-là, dis-je, il n'y a pas grand sujet de s'étonner, ni même de se plaindre; mais là ne se borne pas le zèle. Souvent le catholique converti est insulté et battu; plusieurs sont morts de ces mauvais traitements. Comme je ne veux donner que les faits dont je suis certain, j'abandonne ces vagues affirmations pour en venir à ce qui s'est passé dans la ville où je suis, dans la maison que j'habite, dans le jardin qui est sous mes yeux.

Mon hôte est le magistrat de cette contrée. Il a quatre filles qui n'ont cru pouvoir mieux faire que d'ouvrir une école dans leur jardin, pour y enseigner gratuitement elles-mêmes. Afin d'être plus utiles à leurs élèves, elles font coudre et broder. Ainsi l'enfant est, non-seulement instruit, non-seulement payé, mais il est encore formé dans une profession qui le fera vivre plus tard. Tel est le crime de ces quatre jeunes filles. Voici leur punition : Un jour, le curé, déguisé en monsieur, pénètre dans le jar-

din, entre dans l'école, et, sans se faire connaître, demande à ces dames, de sa voix la plus douce, dans quel livre elles enseignent à lire à ces enfants? — Dans la Bible, répond l'une d'elles; et aussitôt le prêtre lève sa canne, frappe les enfants sur la tête, sur les bras, jusqu'à ce que tous, effrayés et meurtris, soient sortis de la salle. Pour mesure de sa violence, il me suffira de dire qu'une des petites filles frappée à la tête en a gardé longtemps le lit!

Voilà comment le prêtre catholique irlandais persuade ses paroissiens, qu'ils font mal de se laisser instruire par les protestants.

Avant de quitter Dublin, j'avais entendu dire que c'était chose ordinaire que les prêtres frappassent leurs ouailles, et que le fouet était l'instrument classique de leurs corrections; mais ces mœurs sont si loin des nôtres en France, que je me refusais d'y croire. Pour me rendre, je voulais voir les faits s'accomplir sous mes yeux ou du moins en avoir des témoins irrécusables qui me dissent, non pas : on m'a dit; mais : j'ai vu. Or, voici ce que, dans ce genre, je viens de découvrir. A Doon, j'ai trouvé six convertis battus et roués, si bien battus, si bien roués, qu'un d'eux est au lit malade, incertain s'il pourra jamais s'en relever. A l'honneur des prêtres, je dois dire que ce n'est pas eux qui tenaient les bâ-

tons ; ils se sont contentés de les faire tenir par leurs amis, au nombre d'une centaine, embusqués de nuit sur la route de Limerick , pour attendre les six martyrs dont je viens de parler.

Autre fait. J'étais hier chez un pasteur dont l'œuvre au milieu des catholiques vient d'être ravagée par les six missionnaires jésuites dont j'ai déjà parlé ; la terreur a vidé les lieux de culte, les écoles ; et hier encore, chez ce même pasteur, au moment où j'étais dans son salon, huit enfants poursuivis par le fanatisme étaient venus se cacher. Un autre m'avait accompagné à cette demeure bien connue des malheureux. Je lui demandais pourquoi il ne fréquentait pas l'école , et le pauvre enfant était tellement effrayé, que je ne pus obtenir de lui que ces deux réponses : le meilleur des fils c'est Jésus-Christ ! — M. le pasteur est un brave homme qui aime les pauvres.

Mais j'en reviens au bâton, ou plutôt au fouet.

Récemment, à Ballina, un prêtre a été poursuivi devant les tribunaux pour avoir frappé la tête une pauvre veuve, coupable d'avoir envoyé son fils à l'école industrielle ; et ~~vous~~ vous pouvez lire dans le *Tyrawley-Herald*, une lettre écrite de la main même qui a tenu le fouet, contenant une défense et un éloge de cet instrument, comme le mieux approprié à la discipline ecclésiastique. Seulement le bon prêtre ou-

blie de dire qu'il n'est permis d'exercer une telle discipline qu'envers soi-même, et dans ce cas, c'est ce qu'il aurait dû faire.

Comme je cherche des exemples où les accusations reposent sur des aveux, on comprend qu'ils ne soient pas aussi nombreux que ceux où le tort est nié. On comprend encore que je ne veuille pas faire ici un répertoire des violences reprochées aux prêtres irlandais. Je me contenterai donc de citer un dernier fait avoué par son auteur. Je l'emprunte à l'ouvrage déjà cité sur les misères de l'Irlande ; il se trouve à la page 280. « Parmi les principaux persécuteurs de nos instituteurs à Kingscourt, était, il y a quelques années, un M. Nolan, jeune coadjuteur du prêtre de la paroisse. Ses harangues furibondes avaient amené le meurtre d'un ou deux de nos agents, en sorte qu'il avait été obligé de s'enfuir et de se cacher dans un village des alentours. Là il se mit à étudier les Écritures-Saintes pour se trouver en état de mieux défendre l'Église de Rome. Dieu, dans sa bonté, arrête le persécuteur qui abandonne bientôt le papisme, et le plus furieux des bigots catholiques devient un des plus zélés serviteurs de l'Évangile. »

Supposez que cette conversion n'eût pas eu lieu, cet aveu n'eût pas été arraché au complice du curé, et comme tant d'autres crimes des prêtres irlandais,

celui-ci fût resté inconnu.— Il y a plus : « M. Nolan déclare qu'il avait plus d'une fois fait part au prêtre de ses projets d'assassinat, et que c'est en sortant du confessionnal qu'il allait les commettre. Mais grâce au secret de la sainte confession, le prêtre était dispensé même du devoir d'avertir la victime du danger qu'elle courait ! »

Si vous désirez voir bien d'autres cas semblables, lisez la brochure de M. Nolan, lui-même, imprimée à Dublin.

Le désir de ne citer que des autorités incontestables, en les choisissant dans les rangs du clergé romain lui-même, ne doit cependant pas me rendre injuste envers mes amis. Je crois donc devoir à ces derniers de citer au moins une fois leur témoignage sur la guerre que leur font leurs adversaires ; et pour cela je choisis le simple journal d'un Lecteur de Bible, écrit pour être mis sous les yeux de la société qui l'emploie.

« *Décem.* 3. 1851. — Continué jusqu'à Tuam où j'apprends que mon compagnon a été violemment assailli le 28 du mois dernier, et n'a échappé qu'avec peine à la mort.

« 4, 5 et 6. — Je suis sorti chacun de ces trois jours et chaque fois j'ai été suivi par la populace qui m'a obligé de rentrer à la maison.

« 8. — L'affaire devait être plaidée aujourd'hui,

je passe tout le jour au Palais de Justice. L'affaire a été appelée devant cinq magistrats catholiques et un protestant. Il y avait six causes portées devant la cour, toutes relatives à la rixe du 28. Toutes ces attaques ont été prouvées par des témoignages incontestables ; cependant tous les accusés ont été renvoyés absous, même sans caution. Pendant le procès, des prêtres nombreux étaient dans le Palais de Justice et une grande foule au dehors poussait des cris de joie à la fin de chaque cause. Après le jugement, les plaignants ont dû être escortés jusque chez eux par les policemen. Alors la populace s'est rassemblée autour de la maison de M. A., où je logeais avec mon compagnon, et le propriétaire de la boutique a été obligé de fermer sa porte et ses volets. Il a fallu requérir la police pour empêcher la foule de pénétrer à l'intérieur. Alors ils sont allés à la maison du docteur Mac'Hale, et ont allumé un feu de joie devant sa porte, tout en continuant leurs cris et leurs applaudissements.

« 9. — Aujourd'hui mon compagnon est sorti et il a été de nouveau assailli, insulté, frappé, les policemen ayant refusé d'agir sans ordre. Je suis sorti moi-même et je n'ai échappé qu'avec peine aux mêmes traitements.

« 10. — J'ai essayé de sortir encore aujourd'hui et encore j'ai été poursuivi par une grande foule.

Ensuite, la même populace (plusieurs centaines de personnes) a rencontré le révérend M. Seymour, et, en présence, comme avec la sanction de quatre prêtres, ils l'ont assailli, poussé, insulté au milieu de violentes acclamations jusqu'à l'arrivée du magistrat. Enfin, la foule a attaqué le domestique de M. Seymour et l'a traité de la même manière. Un des assaillants ayant été arrêté par un policeman, un prêtre est descendu du collège et a enlevé le prisonnier des mains de son gardien.

« 11 et 12. — Ces deux jours nous avons été obligés de rester à la maison jusqu'à la nuit. Le soir du 12 nous avons dû aller habiter la maison d'école, parce que M. A. nous a témoigné sa crainte que notre séjour plus prolongé dans sa maison ne nuisît à son commerce.

« 13. — Nous sommes obligés de rester encore renfermés, à cause de l'excitation qui règne dans la ville.

« Lundi 15. — Même état de choses. Le soir, à six heures, un renfort de policemen arrive à Tuam et paraît faire une grande impression dans la ville.

« 16. — Nous sommes sortis aujourd'hui pour un moment, et nous avons été obligés de rentrer bien vite, poursuivis par la populace jusqu'à la maison d'école. La police nouvellement arrivée paraît avoir apporté de nouveaux ordres pour garder,

jusqu'à leur jugement, quatre des meneurs de l'émeuté, y compris le vicaire du prêtre qui avait dirigé les émeutiers.

« 17, 18, 19 et 20. — Même état d'excitation. Nous sommes sortis tous ces jours et chaque jour nous avons été escortés par la populace en allant et revenant. La police les a seulement empêchés de mettre la main sur nous.

« Lundi 22. — Le procès des quatre personnes arrêtées le 16 se juge aujourd'hui devant les magistrats catholiques romains qui ont prononcé dans les causes précédentes. Tous les accusés sont renvoyés sans châtiment ni caution. Après le procès, le révérend Seymour est encore entouré par la foule et doit être escorté jusque chez lui par la police.

« 25. — M. Seymour est assailli, frappé de pierres en allant visiter un de ses paroissiens malade.

« Du 26 au 31. — Même répétition. »

Après ces détails, qu'on me permette trois questions. Les missionnaires envoyés au milieu d'un tel peuple ne font-ils pas preuve de foi, de dévouement et de courage? Les convertis qui se séparent de cette foule furieuse, pour s'exposer à ses coups, ne donnent-ils pas une preuve irréfutable de leur sincérité? Et ceux qui frappent n'ont-ils pas besoin d'être évangélisés?

Mais j'en reviens à mon voyage.

Puisque j'ai parlé de l'école de couture de Balinrobe, je dois ajouter ici quelques mots sur l'œuvre générale à laquelle aujourd'hui elle est rattachée. Il existe à Belfast une association de Dames pour fournir du travail à l'aiguille aux pauvres Irlandaises, qui reçoivent en même temps une instruction religieuse. Par ce moyen, une industrie nouvelle se répand dans le pays et fournit du pain, non-seulement aux jeunes filles qui fréquentent l'école, mais encore à celles qui en sont déjà sorties. Cette société s'est mise en rapport avec l'Écosse, l'Angleterre et d'autres contrées, pour en obtenir des commandes que la charité se plaît à multiplier. Le révérend Edgar, qui a commencé cette œuvre, il y a quelques années, et qui la poursuit avec zèle, a déjà fondé soixante écoles industrielles de ce genre. Maintenant, si vous ajoutez aux élèves qui sont encore dans les classes, celles plus nombreuses qui en sont déjà sorties, continuant à travailler, vous aurez un bon nombre de familles jadis réduites à la plus extrême misère, aujourd'hui plus ou moins soulagées dans leurs besoins.—A Oughterard, c'était l'industrie du tisserand ; ici c'est celle de la brodeuse que les protestants apportent aux catholiques irlandais. Pourquoi les prêtres de ceux-ci n'en font-ils pas autant ? Peut-être ont-ils de bonnes raisons pour cela. Laissons-les donc. Mais nous, chrétiens, rappelons-nous

cette parole : « Ne vous laissez pas de faire du bien. » Si je trace ces lignes, c'est dans l'espoir que quelques lecteurs se sentiront pressés de suivre les exemples que je viens de rapporter. Que chaque ville d'Angleterre et d'Écosse épouse une ville d'Irlande, que chaque village protestant patronne un village catholique ; en attendant qu'une telle œuvre s'organise, que de simples particuliers se donnent une tâche proportionnée à leurs forces, et bientôt la pauvre Irlande sortira de son ignorance et de sa misère, pour marcher heureuse et reconnaissante à côté de ses bienfaiteurs.

Nous avons visité, dans les environs de Ballinrobe, d'autres écoles du même genre. L'influence de la malédiction romaine s'y est aussi fait sentir. Le district est dans ce moment sous une impression de terreur ; mais les six missionnaires de Dublin partis, les esprits se calmeront et la persévérante charité remportera finalement la victoire. Cette bourrasque a passé sur d'autres lieux ; les débris qu'elle a faits ont plus tard fécondé le champ, et la moisson des âmes est sortie plus belle de la persécution.

Nous comptions rester ici un jour de plus, mais en apprenant qu'on peut se rendre en quinze heures à Achill, nous nous décidons à visiter cette ancienne et intéressante colonie protestante, tout entière sortie d'un sol catholique romain.

Westport, le 27 juillet 1853.

Nous ne sommes ici qu'en passage; toutefois, nous allons visiter l'école. Nous la trouvons vide, les élèves sont en vacances. L'instituteur nous apprend qu'il y vient environ quarante enfants; il va sans dire que je parle toujours d'élèves catholiques sous les soins de maîtres protestants, car je ne m'occupe pas des autres.

Nous avons fait aussi une visite au pasteur. Il nous conduit sur le point le plus élevé de son champ, et, de cette espèce de belvédère, nous montre les cinq districts où sont établis les cinq centres de l'action évangélique rayonnant sur toute cette contrée. L'œuvre ici n'est pas encore très-avancée; elle souffre aussi de la persécution. Mais n'ayant pas le temps de la visiter moi-même, je préfère m'abstenir d'en parler.

Ile d'Achill, le 28 juillet 1853.

De Wesport à New-Port, de New-Port au Sound, du Sound à la colonie, c'est-à-dire tout le long

du chemin, en large comme en long, le pays et une vaste tourbière; plutôt que de s'interrompre elle gravit les montagnes, s'incline dans les vallées, et couvre partout la terre comme un gant couvre la main. Or, qui dit tourbière dit terre inculte, sans arbres, sans moissons, sans habitants, sans maisons. Mais il y a quelque chose de plus triste que ce triste pays; c'est la pensée que cette terre inculte, ces tourbières qui couvrent la sixième partie de l'Irlande sont parfaitement cultivables; j'en ai vu bien des parcelles mises en bon rapport par nos protestants. Ainsi la nouvelle colonie d'Achill, l'Orphelinat de Clifden et d'autres points que j'ai vus et touchés, et sur lesquelles, à dessein, j'ai cent fois posé la même question, tout me prouve que ces tourbières peuvent se couvrir d'abord de prairie, plus tard de pommes de terre, et enfin de toutes espèces de moissons. Ce n'est pas seulement mon opinion personnelle ou celle de mes amis, c'est encore celle d'écrivains connus et capables. Si donc ces terres sont incultes ce n'est pas la faute du Créateur; c'est bien celle de l'homme, celle de l'Irlandais qui les regarde les bras croisés. Et, chose remarquable! sans ces tourbières, l'Irlandais mourrait de froid. Il en tire gratuitement son combustible, que certes, dans sa misère, il ne pourrait pas faire venir de loin ni trouver autrement dans un pays déboisé. Ce dont

il se plaint, est encore un bienfait; seulement, ce bienfait, mis à profit par le travail, pourrait, non-seulement le chauffer mais aussi le nourrir.

Après les tourbières, ou plutôt en même temps, nous arrivent des mendiants. J'avais promis de n'en plus parler; mais en vérité je ne puis tenir ma parole sans manquer d'exactitude. Le fléau se répète, il faut donc me répéter. Ici le mal est pire qu'entre Galway et Oughterard : les petits mendiants ne se succèdent plus; ils s'ajoutent, s'amoncellent; c'est par douzaines qu'il faut compter. J'en ai vu sortir huit d'une maison! Ici l'on ne vous présente plus des bas en échange de vos schellings; on vous offre d'abandonner la voiture quand vous aurez donné l'argent; et quand vous l'avez accordé, on vous promet de vous laisser tranquille, si vous payez de nouveau. Voici même un garçon qui, deux fois payé pour s'en aller et pour exhorter ses compagnons à se retirer avec lui, se charge si bien de cette dernière tâche qu'il frappe à droite, à gauche ses camarades, et sa verge à la main, revient demander son salaire. On lui crie de mettre un terme à ses coups; mais il trouve la tâche tellement de son goût, il peut si facilement gagner son argent, qu'il frappe toujours, et toujours revient demander l'argent, que, consciencieusement, il empêche les autres de recevoir. Et cela pendant des milles, au trot du

cheval, sans se lasser, malgré nos sous, nos cris et les menaces du conducteur ! Heureusement un cavalier survient, nous fait escorte et nous débarrasse des mendiants qui, sans cela, je pense, nous poursuivraient encore au moment où j'écris. J'avoue que j'ai eu peur d'en rêver.

Mendier, toujours mendier, voilà la grande industrie de l'Irlande ; c'est le commerce national. L'Irlandais catholique du Sud et de l'Ouest y revient comme par un instinct de sa nature. Est-ce par nécessité ? Non, répond M. Dill, et le plus court moyen de se débarrasser du mendiant c'est de lui offrir du travail. Il n'est pas rare de voir des Irlandais mendier, en se rendant en Angleterre pour faire la moisson et mendier encore au retour chargés de leur argent. D'autre fois le laboureur suspend son sillon pour venir sur la grande route vous tendre la main ! Voici le fait le plus caractéristique que l'on puisse citer. Pendant la dernière famine, un homme qui recevait un secours quotidien à Ballena fit une nouvelle demande au comité, alléguant que ces messieurs étaient si charitables, qu'il s'était décidé à se marier, persuadé qu'on voudrait bien lui donner une double ration.

Le premier principe de l'art de mendier dans tous les pays, c'est d'alléguer la privation qu'on suppose devoir être la plus sensible à celui que l'on vent

émouvoir. Or, savez-vous quel est l'objet que demande le pauvre irlandais au voyageur anglais et protestant ? c'est un livre ! un demi-sou, dit-il, « pour acheter un livre ! » Donnez-le-lui et il ira boire du whisky ! ce n'en est pas moins un hommage rendu à la richesse et à la science, à la charité de cet hérétique qu'on vient solliciter !

Ce qu'il y a de plus triste, c'est que là, rien ne porte la trace du moindre progrès. Tout y est, certainement, tel qu'il y a mille ans. On peut donc supposer que sous les mêmes influences, tout y sera tel encore dans mille ans d'ici.

Quand on y réfléchit, tout s'explique, la misère et l'ignorance ne sont pas un mal, mais un bien aux yeux des conducteurs spirituels de ce peuple ignorant. C'est un moyen de ne pas pécher ; et souffrir, c'est être agréable à Dieu, c'est faire son purgatoire. Aussi, bien loin de chercher les moyens d'épargner la douleur à leurs ouailles, les prêtres inventent-ils de nouveaux stratagèmes pour l'accroître. Êtes-vous pauvres ? Tant mieux ! Dieu vous en tiendra compte. Êtes-vous malades ? Offrez vos souffrances à Dieu ; Voilà les doctrines romaines du clergé irlandais. Elles sont empreintes, non-seulement dans la misère et l'ignorance de ses élèves ; mais encore dans les pratiques religieuses qu'il autorise et dont il vit. J'aurais trop à faire pour mentionner toutes les super-

stitutions indigènes, mais je dois un mot sur celles sanctionnées par l'Église.

Qui n'a pas entendu parler du purgatoire de Saint-Patrick où des milliers de pèlerins vont passer trois jours autour des lits de pénitence, nourris de pain sec et d'eau chaude, et vingt-quatre heures dans une cave sans boire, ni manger, ni dormir, sous peine d'être emportés par le diable comme cela est déjà arrivé deux fois ! Qui ne sait que les pèlerins paient pour entrer dans l'île, et que le prêtre de la paroisse est à la tête de toutes ces pratiques ?

Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que tel autre curé dont la paroisse avait été privée par l'évêque du privilège d'accomplir ce pèlerinage a été plus habile que son supérieur, en créant dans sa propre église une contrefaçon du purgatoire de Saint-Patrick.

Ce que vous ignorez peut-être, c'est que dans l'île sainte sur le Shannon, des femmes, après avoir fait deux cent quatre-vingts fois le tour d'une chapelle, viennent, la robe retroussée, gravir sur leurs genoux découverts un monceau de pierres anguleuses, et redescendre, ainsi mises à nu, ces marches d'un pied de hauteur, en présence d'hommes éhontés venus pour être témoins de cet indécent pèlerinage !

Ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'à Ardmore, les prêtres sanctionnent des pratiques toutes

semblables, en célébrant par exception trois messes ce jour-là !

Ce que vous ignorez, c'est qu'au Port-Saint-Collen, tous les prêtres des paroisses voisines se réunissent pour confesser, au prix d'un schelling par tête, ceux qui viennent accomplir une station pour gagner l'indulgence plénière. Tout récemment un prêtre de la ville, sous prétexte que les pénitences se faisaient dans sa paroisse, prétendit que tous les profits devaient lui en revenir ; mais ses confrères eurent la bonne idée de transporter la station dix milles plus loin.

Ce que vous ignorez sans doute, c'est qu'aux puits de Struel, les pèlerins hommes et femmes vont, dans une complète nudité, se plonger dans un bain commun ; et que, comme ils sont impeccables pendant la pénitence, ils en profitent pour assouvir leurs passions !

Ce que vous ne savez pas enfin, c'est que toutes ces macérations, et bien d'autres, sont approuvées, exploitées par les prêtres irlandais, et que leur catéchisme même recommande les pèlerinages comme agréables à Dieu !

Lecteur, un tel peuple a-t-il moins besoin de vos missionnaires que les païens ? Et si vous en envoyez jusqu'au bout du monde, n'en placerez-vous pas à vos portes ? Mais revenons à mon point de départ.

Nous voilà donc au Sound, sur le bord de la mer, où nous comptons coucher ; mais, hélas ! il n'y a ici que deux maisons : une église vide et une auberge pleine. Pour comble de malheur, pas même un peu de foin pour notre cheval blessé ! Aussi, le maître de l'hôtel s'emploie-t-il avec une complaisance digne d'éloges à nous procurer les moyens de partir. Seulement, il n'a ni cheval, ni voiture. La seule chose qu'il puisse nous offrir, c'est un mendiant. Celui-ci, pour quelques schellings, courra sans s'arrêter jusqu'à la colonie protestante où certes on ne manque ni de char, ni de chevaux, ni de foin. Il nous ramènera une voiture ; tandis que nous, pour abrégér l'attente, nous ferons, à pied, une partie du chemin. Mais il faut décharger notre voiture fatiguée, prendre du thé, et enfin il est déjà neuf heures du soir. Nous partirons donc à dix heures, sur nos jambes, chargés d'une partie de nos paquets. L'on nous fait espérer, à quatre milles plus loin, un corps de garde de policemen et de la tourbe pour nous chauffer. Malheureusement, pour la prompte arrivée, nous avons des dames, c'est-à-dire, que les préparatifs ne sont jamais finis, que la peur est grande sur le bras de mer, la marche lente sur la route, et que finalement il est onze heures quand nous sommes chez les gendarmes, quelque peu surpris de voir entrer des dames à cette heure de la nuit. Le

sergent, déjà couché, se lève et fait lever sa femme. Deux autres, plus ou moins assoupis pendant leur garde, se réveillent tout à fait, et nous voilà tous autour d'un feu, qui seul ne dormait pas, bien qu'au mois de juillet.

Je ne sais comment la conversation s'engagea sur les choses religieuses; j'avoue que j'éprouvai quelque embarras quand un de nous l'entama. Prêcher des gendarmes, prêcher dans un corps de garde, me paraissait, à moi, Français, quelque peu téméraire. Je m'attendais à chaque instant à des plaisanteries de caporal, et je ne me sentais pas de force à lutter en anglais sur ce terrain. Quel ne fut donc pas ma surprise quand j'entendis deux des policemen dire tour à tour à chaque phrase de notre prédicateur :

— « Vous avez bien raison; moralement nous ne valons rien, si Christ n'était pas mort pour nous, nous serions à jamais perdus! » Je n'en croyais pas mes oreilles, et quand je fus certain d'avoir bien entendu, je me dis que peut-être ces soldats parlaient ainsi pour plaire à l'aimable compagnie. Mais j'acquis bientôt la preuve du contraire. Comme nos voyageurs voulaient reconnaître délicatement l'hospitalité que nous recevions, ils demandèrent la permission, aux policemen, de leur envoyer plus tard des livres, et comme un de nous

offrait le *Voyage du Chrétien*, « Non, dit le sergent, je l'ai déjà lu. »

Le *Voyage du Chrétien* déjà lu par un gendarme! Je laisse ceux qui connaissent le livre, juger de mon étonnement.

— « Ce que je voudrais, dit l'autre policeman, ce sont des traités religieux, parce qu'après les avoir lus, je puis les donner à des amis, et leur faire ainsi du bien. Évidemment, ces deux militaires étaient des protestants. Et le troisième qui se tenait à l'ombre, qu'était-il donc? Un catholique romain; mais un catholique romain lisant la Bible, nous en citant des passages; un peu confus nous sembla-t-il de n'être pas à la hauteur de ses camarades, toutefois, homme sérieux, parlant de l'Évangile dans un corps de garde, sans en rougir!

Oh! le beau thème pour les plaisanteries de nos soldats français! que n'étaient-ils là pour nous citer Voltaire et compagnie!

Malgré les douceurs de la conversation, nous ne pouvions la prolonger la nuit entière; il était minuit, et sans attendre plus longtemps la voiture, nous nous repûmes en marche à pied. Les policemen, non moins charitables en pratique qu'en théorie, voulurent nous accompagner sur une route inconnue. Après un quart d'heure de marche, nous entendons un bruit de roues, nous ne doutons pas

qu'on ne vienne à notre rencontre, et tout d'une voix nous crions d'arrêter. La voiture continue son chemin. Nous prend-on pour des voleurs ? Notre escorte de gendarmes le permettait. Enfin un policeman barre le passage au voyageur si pressé et tout s'explique : c'était le pasteur revenant d'une tournée. Instruit de notre mésaventure, il descend de son char, et veut nous le faire accepter. On le voit, l'obligeance n'est pas ici un fait accidentel, nous l'avons retrouvée partout où l'Évangile avait passé. Je ne parle pas des pasteurs, des maîtres d'école et de tout le personnel de la mission. Non, on pourrait croire qu'au milieu d'eux, l'obligeance est de commande. Mais presque toutes les fois que nous avons eu l'occasion de constater quelque chose de bien sur notre route, la propreté d'un hôtel, le désintéressement d'un homme, la complaisance d'un autre, nous avons reconnu avoir affaire à des protestants.

Nous arrivons enfin à la colonie, dont le nom lui-même doit être expliqué. Il y a dix-huit ans, le révérend Nangle vint s'établir sur cette île sauvage où se trouvaient à peine quelques protestants. Ses travaux évangéliques furent couronnés de succès ; mais les convertis furent tellement persécutés qu'il fallut leur ouvrir un refuge. De là, la création de cet établissement. Je ne veux pas en raconter l'histoire ; mais me borner à dire ce que j'ai vu.

Dans une vallée resserrée entre deux montagnes et ouverte sur la mer qu'elle avoisine, se trouvent deux lignes de maisons blanches formant équerre; sur le troisième côté du carré, se trouvent, plus haut et détachées, la cure et l'église; le quatrième côté, c'est l'Océan. En partant de gauche, près de la mer, la première maison qui se présente est une école d'agriculture; la seconde, celle d'un médecin venu de Dublin pour se consacrer à ces pauvres gens; la troisième, une école de filles; la suivante, une classe de garçons. Plus loin l'hôtel, aussi créé par M. Nangle; encore plus haut, la maison des Orphelines; en tournant, l'imprimerie... Quoi! une imprimerie dans ces lieux sauvages, une imprimerie où l'on compte quinze à vingt maisons? Oui, une imprimerie et même un journal, des ouvrages de piété, des livres de classes en plusieurs langues; enfin tout ce qu'il faut pour répandre l'instruction chez ces pauvres gens qui, sous leurs prêtres, n'avaient ni médecin, ni école, ni hôtel, ni hospice, ni imprimerie; mais de misérables huttes comme on en trouve encore quelques échantillons sur le bord de la mer. Ici comme à Ventry, le contraste entre la création protestante et les restes catholiques est frappant. On sent qu'un souffle vivifiant a passé par là.

Et cependant cette admirable création d'un seul homme a été à la veille de sa complète destruction!

Une nouvelle loi qui oblige à liquider les propriétés de leurs dettes, avait amené en 1848 la vente de toute l'île. Le clergé catholique conçut le projet de l'acheter. D'après la législation britannique, les constructions devenaient la propriété de l'acheteur, et ainsi toute cette création protestante pouvait passer dans des mains catholiques. M. Nangle pousse un cri de détresse entendu de toute l'Angleterre ; deux cent soixante mille francs lui sont envoyés, les deux tiers de l'île achetés, et ainsi la colonie est sauvée de sa ruine. Il s'est même trouvé de généreux donateurs, pour payer la construction de deux églises, à la seule condition qu'on s'assurera d'abord des ressources pour en soutenir les pasteurs. On est à la veille d'atteindre cet heureux résultat. Enfin le terrain acheté donnera bientôt des bénéfices suffisants pour faire marcher l'œuvre sans secours du dehors.

Toutefois l'île entière ne réunit encore dans les lieux de culte que huit cents auditeurs, ce qui suppose plus de mille fidèles, en comptant ceux retenus à la maison. Les trois quarts des habitants d'Achill sont donc encore catholiques romains.

Maintenant, dirai-je le nombre d'enfants que j'ai vus dans les écoles et chez les Orphelines ? Non, ces détails me paraissent de peu d'importance. En moyenne, on peut compter ici, comme ailleurs, cinquante élèves dans chaque établissement.

Mais ce que je ne puis passer sous silence, c'est la visite que nous avons faite à une seconde colonie, toujours dans la même île. Ici nous trouvons une institution importante, une école normale pour former des Lecteurs de la Bible, missionnaires visitant les chaumières pour y lire les Saintes-Écritures. Après un temps d'étude, les élèves les plus intelligents se rendent dans une seconde école normale que nous avons vue à Galway, et dont, à leur tour, les plus capables passent dans un troisième établissement à Dublin. Là se forment de véritables missionnaires assez instruits pour parler devant une assemblée. Or, notez que tous ces futurs lecteurs, maîtres d'école et pasteurs, sortent de l'Église romaine, qu'ils en connaissent les pratiques, les principes, les erreurs, et sont ainsi bien préparés pour les combattre. Remarquez aussi que le zèle des nouveaux convertis les pousse vers cette carrière, en sorte qu'ici les agents promettent d'être nombreux. Toutes les capacités peuvent être occupées, parce qu'il faut des ouvriers de tous genres. Aux chrétiens reste maintenant le devoir de les soutenir.

Je ne quitterai pas Achill sans parler de l'homme choisi de Dieu pour opérer cette admirable transformation. Je ne veux faire ni son histoire, ni celle de son œuvre. Mais je désire au moins répéter ce que j'ai moi-même entendu de sa bouche. Le révé-

rend Nangle, après avoir passé dix-huit ans dans cette île, après y avoir perdu sa santé et sa femme, dans les privations de la famine de 1847, a dû prendre un poste sous un climat plus doux. C'est donc par un concours imprévu de circonstances que je l'ai rencontré sur son ancien champ de travaux, où il est venu en vacances.

J'ai beaucoup questionné M. Nangle sur la nature de l'œuvre, son degré de spiritualité, etc. Je ne puis répéter ici toute notre conversation; je donnerai la substance de ses réponses. Tout, dans ce frère révèle l'homme droit, sincère, incapable d'exagérer; il y a, jusque dans la modération de son langage, une preuve de sa parfaite véracité.

Le mouvement religieux qui s'est opéré dans Achill depuis quelques années est pur de tout motif intéressé. Telle est la première assertion de M. Nangle. Les convertis n'avaient rien à attendre des protestants; et si quelques-uns avaient jamais conçu de fausses espérances, ils auraient bientôt été détrompés, car ils n'ont rien reçu. Le seul résultat matériel qu'ils aient obtenu, c'est la persécution de la part des prêtres; et grâce à ces persécutions, leur foi s'est affermie; leurs ennemis les plus aveugles ont pu voir que ces convertis étaient sincères et convaincus.

Il n'y a pas non plus lieu de croire qu'en Irlande

l'antipathie pour les prêtres ait, comme en France, éloigné de leur Église un grand nombre de personnes. Ici le prêtre est plutôt redouté que haï. Le caractère sacerdotal le protège, malgré ses fautes ; on voit encore en lui le représentant de Dieu. Ce n'est donc pas non plus la haine pour le clergé qui, de tant de catholiques, a fait des protestants.

Est-ce donc l'Esprit de Dieu ? Ces convertis de nom le sont-ils de fait ? Sont-ils nés de nouveau ? Tous, non ; une partie, oui ; et s'il fallait être plus précis, je dirais que parmi ces nouveaux protestants, les enfants de Dieu sont aussi nombreux que parmi les anciens. Mais il reste toujours à expliquer la conduite de la grande masse, de ces hommes convertis au protestantisme plutôt qu'à Dieu ; de ces chrétiens de tête, plus que de cœur.

Voici sur cette grande majorité l'opinion que j'ai pu me former ; opinion que j'appuie de celle de M. Nangle lui-même. Le plus grand nombre des nouveaux protestants sont des hommes sérieux, sincères, qui placent leur premier intérêt dans la religion. On leur a démontré, la Bible à la main, que le romanisme était une erreur, que la doctrine protestante était la vérité. Leur esprit a été convaincu, cette conviction leur a suffi. Ils ont abandonné Rome comme on abandonne une opinion erronée en histoire ; ils ont embrassé la Réforme

comme on reçoit un fait bien prouvé. Leur esprit a vu la lumière bien que leur âme n'en ait pas senti la chaleur. Ils se feraient *hacher*, disait M. Nangle, plutôt que d'abandonner leur foi nouvelle; et cependant on ne peut pas dire que tous ces hommes soient vraiment des hommes régénérés par l'Esprit de Dieu. La grâce est pour eux une doctrine plus qu'une vie; ils vous citeront avec ordre les passages qui constituent une rigide orthodoxie, indiquant les chapitres et les versets; mais déplacez la question, portez le feu d'une de ces paroles sur leur conscience, et peut-être ne vous comprendront-ils plus.

Je sais que Dieu seul convertit; je sais que l'homme ne dispose pas du Saint-Esprit; je sais enfin qu'il est bon que le néophyte soit armé de toutes pièces pour lutter contre les adversaires, et pour les conquérir à sa cause, il doit pouvoir rendre compte de sa foi. Je sais tout cela. On fait donc bien de le fortifier sur ce point. Mais ne pourrait-on pas faire quelque chose de plus? parler à son cœur, remuer sa conscience, appliquer à sa conduite personnelle le fer chaud de la parole qui le déclare pécheur? Je le pense, et je crains que ce soit là ce qu'on ne fait pas assez au milieu des catholiques Irlandais. Qu'on me permette un exemple pour éclaircir ma pensée. J'ai entendu un pasteur questionner un enfant comme suit : « — Tous les hommes sont-ils pécheurs? —

« Oui. — Toi, es-tu pécheur? — Oui. — Et moi?
« — Aussi. — M'as-tu vu pécher? — Non. — Et
« comment sais-tu donc que je suis pécheur? —
« Parce que la Parole de Dieu a dit : « Il n'y a
« point de juste. »

A la rigueur tout cela est parfaitement vrai; mais il y a autre chose aussi vrai, c'est que notre conscience, autre parole de Dieu, témoigne la même vérité. J'aurais aimé dire à l'élève : « Bien que pasteur, « je me sens coupable, et je le suis plus encore aux « yeux de Dieu qui lit au fond des cœurs qu'aux yeux « des hommes qui jugent sur les dehors. » Cette parole dite avec sincérité et d'une manière sentie eût peut-être fait rentrer l'enfant en lui-même. En tous cas, cet aveu m'eût donné le droit de fouiller dans sa propre conscience et d'y chercher impitoyablement le mal qui s'y cachait. Mais non, certains docteurs dédaignent trop l'expérience pour l'invoquer, il leur semble que ce serait infirmer l'autorité de la Bible, et ils s'en tiennent à de pures et froides citations. Il en résulte qu'ils chargent la mémoire sans atteindre le cœur; ils font peut-être de rigides orthodoxes; mais je doute qu'ils fassent d'humbles chrétiens.

J'en reviens au caractère, à la fois sérieux et logique, du grand nombre des nouveaux protestants, tels que M. Nangle a pu les voir dans son île; tels

j'ai cru les voir aussi sur les différents points que j'ai visités, et tels ils m'ont été dépeints par d'autres visiteurs. Une œuvre semblable doit-elle être soutenue? Je le crois fermement. N'y eût-il que la Bible substituée à la messe sans qu'il s'opérât une seule conversion, ce serait encore un grand bien : des superstitions de moins, des lumières de plus; la chance d'un meilleur avenir, chance impossible dans la foi romaine, voilà plus de motifs qu'il n'en faut pour encourager les chrétiens à venir en aide à cette œuvre de réformation. Ensuite, n'oublions pas qu'il se trouve là des conversions réelles, que Dieu peut toucher le cœur de ceux qui ne sont qu'éclairés. Pour bien des chrétiens, la lumière s'est produite avant la chaleur; en avançant, l'œuvre peut et doit se spiritualiser. Tenons compte aussi des difficultés. Les agents ne peuvent pas perdre de vue les adversaires et leur scolastique; il faut armer les nouveaux convertis contre les disputeurs romains. Enfin, quand l'œuvre sera plus avancée, quand on n'aura plus à défendre le terrain pied à pied, les agents de cette lutte incessante auront le temps de se retourner, de considérer leur œuvre, de voir ce qu'il y manque, et sans doute alors, éclairés par l'expérience, ils sentiront le besoin de modifier leur enseignement.

Clifden, le 30 juillet 1853.

Nous voici rendus au quartier général d'une mission nouvelle, importante, en progrès, et qui compte déjà vingt-trois lieux de culte, églises ou écoles disséminées dans un rayon de quelques milles. Mais avant d'en parler, je dois régler mon compte avec la route que nous venons de parcourir entre Westport et Clifden.

On ne peut donner l'idée d'un paysage qu'en le comparant à d'autres connus du lecteur. Je désespère donc de peindre celui-ci d'une manière intelligible, car il ne ressemble probablement à rien de ce que vous avez vu. Aidez-moi donc à vous représenter une contrée sauvage, entrecoupée de montagnes qui s'enchevêtrent les unes dans les autres, laissant à leur base des vallées sinueuses qui commencent et finissent on ne sait où. Vous tournez un angle à droite, et la scène recommence; vous en tournez un autre à gauche, et la scène se renouvelle. La route est taillée à mi-côte sur le flanc des collines, en sorte que le tableau est dessous comme au-dessus de vous. Au-dessus de vos têtes, des têtes de montagnes, ce qu'en Suisse on appelle des aiguilles,

ce qu'en Irlande on nomme les épingles. Mais ici, ni sapins, ni glaciers. La terre toute nue, sans arbre, sans végétation. Au-dessous de vos pieds, dans cette vallée serpentine, s'étend large et paisible, non pas un lac, non pas une rivière, mais une baie qui tient du lac par le repos, de la rivière par la longueur. C'est ce qu'on nomme les *Killeries*, je ne connais pas de mot français correspondant. Cette eau tranquille, dans ce large bassin, sur des lieues d'étendue, était pour moi d'un aspect tout nouveau. Ce n'est pas sublime, c'est étrange. Cela plaît ou du moins me plaisait par le calme, la solitude non interrompue. Là, personne ne vous attend; vous n'attendez personne; pas d'affaires urgentes, pas d'hommes pressés, vous communiquant leur fiévreuse agitation, alors même que vous n'avez rien à démêler avec eux. Vous pouvez vous arrêter, vous reposer, tout se repose à votre entour; vous êtes en harmonie avec la nature qui vous enveloppe. Quelques corbeaux traversent les airs sur votre tête, mais ils ne vont pas loin; ils se posent à vos pieds, ils sont chez eux; ils s'inquiètent peu de vous, comme du reste le chasseur les inquiète peu.

Nous cheminions depuis des heures dans ce désert, lorsque nous découvrîmes enfin une maison. C'était une école. Nous entrons, et auprès des maîtres, nous trouvons une demoiselle patronesse,

ou plutôt créatrice de cette œuvre chrétienne, qui faisait à cette heure sa visite quotidienne.

Voilà ce que j'ai retrouvé sur plus d'un point, et ce que je me permets de proposer à l'imitation de mes lecteurs. Ce sont de ces petites œuvres suffisantes pour employer l'activité et les ressources d'une personne. Ici une jeune ou une vieille fille se dit : « Que puis-je faire d'utile? » quand, ailleurs, une autre dit : « Comment puis-je m'amuser? » — Si je fondais une école? » ajoute la première. — « Si je me brodais une robe? » continue la seconde. Sans doute la pensée de l'une paraîtrait bien triste à l'autre. Attendons; nous verrons plus tard laquelle des deux regrettera son temps, ses occupations, et laquelle portera ses regards en arrière avec plaisir.

Je sais que bon nombre de chrétiens versent dans la caisse d'une société religieuse, l'argent qui fera tenir l'école, ouvrir l'église. C'est bien. Mais il y a un autre moyen, de soutenir ces œuvres; c'est de se donner soi-même; c'est de mettre la main à la charrue; sinon de fonder une école, du moins d'instruire un enfant, de visiter un malade, de répandre des livres; en tout cas, de s'employer soi-même. Si chaque chrétien en France et en Angleterre, avait ainsi son œuvre personnelle, à côté de nos œuvres générales, soyez-en sûrs, le règne de Dieu avancerait plus vite autour de nous... et en nous-mêmes.

J'aurais bien envie de vous parler encore de quelques lacs, de quelques points de vue ; mais n'ayez pas peur ; quand je les ai lus, je me suis trop ennuyé à de tels récits, pour ne pas m'en souvenir quand j'écris ; d'ailleurs, je sais que vous avez à votre disposition un moyen dont je faisais moi-même usage en présence de ces descriptions, c'est de tourner le feuillet. Je retranche le feuillet que vous auriez tourné.

Clifden, le 2 août 1853.

Nous avons passé trois jours ici et dans les environs. Comme je l'ai déjà dit, Clifden est le centre d'une œuvre très-étendue, et pour faire connaître la cause de ce succès, je dois raconter l'histoire d'un chrétien aussi humble qu'éminent.

La famille d'Arcy est ici, depuis des générations, la famille seigneuriale de la contrée. Le château patrimonial est posé sur le bord de la mer, ou plutôt, d'un golfe dont les eaux sont assez profondes, nous assurait avec orgueil, le gardien de ces lieux, ancien soldat de Waterloo, pour recevoir le plus grand vaisseau des trois royaumes ! En me retournant, je

vis sur la poitrine de l'invalidé une immense décoration. — « Là, nous dit-il, était la salle d'étude des jeunes d'Arcy; c'est le grand-père qui a fait bâtir le château; traversons le parc. Voyez quels arbres, quels ombrages ! Eh bien, tout cela est délaissé. Le nouveau propriétaire, un inconnu, est à Londres. Les vrais Landlords sont expropriés. Le seul d'Arcy aujourd'hui vivant a dépensé sa fortune pour améliorer le pays, créer des institutions, nourrir des milliers de pauvres, en particulier, pendant la famine de 1847. Quand la nouvelle loi est venue, il a fallu tout vendre, tout abandonner, et cependant M. d'Arcy est resté ce qu'il était dans le passé; pour accomplir plus de bien, l'ex-Landlord est entré dans le ministère; on l'aimait jadis comme un père, on l'aime aujourd'hui comme pasteur. Il était à la tête de la contrée; Il est à la tête de l'Église. Il n'a fait que changer de titre. Mais, hélas, il n'habite plus le château; il est là-bas dans la rue basse au milieu du village, entouré d'écoles, d'hospices, d'églises qu'il a fait bâtir. C'est un brave homme que ce M. d'Arcy !

Or le gardien qui nous parlait ainsi du pasteur protestant était un catholique romain, depuis trente ans au service, non des maîtres qui s'étaient succédé, mais du château qui restait.

Comme le témoignage d'un concierge, ancien serviteur de la maison, pourrait ne pas paraître suffi-

sant, je vais citer quelques lignes que je trouve dans mon Guide de voyage, écrit pour les touristes.

« ... L'ancienne famille des d'Arcy ne possède plus un arpent de ces vastes terres où ils ont été maîtres pendant plusieurs siècles. — La propriété a dû être vendue selon le « *Sequestered Estates Act.* » Après avoir perdu son bien, M. Hyacinthe d'Arcy entra dans le saint ministère ; et peu de temps après, l'évêque (anglican) du diocèse trouva l'occasion de lui donner la cure de Clifden, autrefois propriété de ses ancêtres. Personne n'est plus respecté, plus estimé en Irlande que M. d'Arcy ; sa douceur et sa fermeté chrétiennes le font aimer de tout le monde. Non-seulement M. le pasteur d'Arcy jouit du respect et de l'estime de tous ses concitoyens, mais il a encore la satisfaction de sentir que la perte de sa fortune n'est pas le résultat de sa prodigalité, ni de ses fautes ; au contraire, c'est celui d'un généreux effort tenté pour faire du bien à tous ceux qui l'entourent, et pour relever la condition sociale de la population que la Providence avait placée sous sa main. Si Clifden, naguère amas de misérables chaumières, est devenu une petite ville où règne la prospérité ; si les vastes ressources du pays ont été développées par des capitaux, c'est au prix du patrimoine de M. d'Arcy, consentant, du dernier rejeton d'une famille noble qu'il était, à ne plus être que le dernier

membre d'une famille déchue. Nous sommes convaincu que si le représentant de cette honorable souche pouvait redevenir riche en appauvrissant le Connomara, il préférerait mille fois rester ce qu'il est, pauvre lui-même. Tous les cœurs bien placés qui visitent l'Irlande, s'inclineront avec respect en passant devant la modeste demeure de M. d'Arcy, dans la rue de Clifden, qu'il a lui-même régénéré. »

Mais j'en viens à l'œuvre chrétienne qui s'accomplit sous la direction de cet homme dévoué. Et d'abord ce que nous avons vu.

Dès le soir de notre arrivée, nous avons visité l'école qui sert encore de lieu de culte; elle est vaste dans tous les sens, et ressemble assez bien à une église par sa hauteur. Cent élèves s'y réunissent la semaine, et le dimanche un bien plus grand nombre d'auditeurs.

Le lendemain 30, nous avons visité à deux milles de Clifden une école de filles, dont la maîtresse nous a fait remarquer avec une satisfaction que j'approuve, que dans son école, on ne confectionne que des objets d'une véritable utilité; pas de broderie, pas de dentelles, mais des chemises, des robes, des tabliers. Les élèves ne prendront pas là des idées de luxe, et de plus, leur science en couture trouvera toujours son application. Il faut bien que quelqu'un brode, me dira-t-on? — Alors même que cette nécessité me

serait encore mieux démontrée, je réponds : j'aime mieux que cè ne soit pas moi ; du reste, nous ne risquons pas de manquer de brodeuses ; le monde ne finira pas par là.

Quatre milles plus loin, dans deux écoles contiguës, séparées par une cloison mobile se repliant sur elle-même, nous avons trouvé écoles de filles et de garçons. Je ne veux pas répéter à chaque école les interrogations et les réponses que nous y avons faites et entendues. Mais, à propos de celle-ci, je dois dire que j'ai été généralement frappé de l'intelligence des élèves ; l'esprit leur sort par les yeux. La physionomie irlandaise n'est pas belle, mais elle est vive, ce sont de petits traits mobiles et parlants. Il ne manque là que de la culture, l'étoffe y est. Hier, le pasteur, demandait à un garçon de douze à treize ans où était le purgatoire ? — « Dans la poche du prêtre, » répond l'enfant sans hésiter. Certes, il n'avait pas prévu la question, ni trouvé la réponse dans son catéchisme. Pour savoir s'il en comprenait bien la portée, le pasteur reprit : — « Pourquoi dis-tu que le purgatoire est dans la poche du prêtre ? — Parce que, » répond l'enfant sans faire attendre, c'est de là qu'il tire son argent ! »

Tout près de ces deux écoles, nous avons trouvé une espèce de colonie pour les orphelins du choléra. Il y avait là vingt-sept garçons. Les filles sont à

Clifden; on y en compte trente-deux; on doit en recevoir bientôt douze, en attendant qu'un nouvel édifice, beaucoup plus vaste, permette encore d'augmenter beaucoup ce nombre.

Je dois une mention particulière aux deux personnes qui dirigent ces deux derniers établissements. La première est un Écossais aussi modeste que capable, la seconde est une demoiselle qui, d'après les idées du monde, est là hors de sa place, car elle appartient à la noblesse, mais qui, selon moi, s'ennoblit bien plus en se dévouant. Je n'ai pas vu dans cette longue tournée, un établissement qui m'ait fait plus de plaisir que le sien. Ces pauvres filles, arrachées chétives au berceau, à côté du lit de mort de leurs parents, lors du choléra de 1849 ou de la famine de 1847, sont aujourd'hui revenues à la plus florissante santé. Les moyens curatifs ont été la propreté et le travail. Là on se lave et agit du matin au soir! pas une domestique étrangère; tout, depuis la soupe jusqu'à la lessive, tout est fait par de petits enfants. J'ai vu une cuisinière de dix ans qui, avec un long bâton, tournait le riz dans une immense marmite scellée dans le mur, et qui sentait tant soit peu le brûlé. J'ai vu trois blanchisseuses de neuf ans, les pieds nus sur les dalles mouillées. On emploie, pour ces sœurs d'Achille, le même moyen que pour leur frère de l'antiquité, pour les rendre

invulnérables. On les plonge tous les matins dans un bain froid, c'est-à-dire dans le bassin d'une source d'eau vive, au sommet du jardin. Cela me rappelle un détail qui vaut la peine d'être mentionné. Leur dortoir est percé de huit grandes fenêtres qui, jour et nuit, hiver et été, sous ce rude climat de l'Irlande, restent constamment ouvertes. La directrice a tort, direz-vous. — Je vous réponds que les joues de ses élèves lui donnent raison. Ces jeunes filles, destinées à devenir domestiques, sont presque toutes d'une carrure solide, masculine, qui annonce la force et la santé.

Je ne dirai rien d'autres écoles visitées le même jour, mais je ne puis passer sous silence les édifices en construction. D'abord une belle église qui doit être consacrée sous peu de jours, ensuite une vaste école de filles, érigée aux frais d'une seule personne, qui, dans ce moment même, en tournée, vient d'en créer une seconde. Enfin, une espèce de dispensaire où les pauvres viendront chercher des médicaments. Bientôt doit se construire un nouvel édifice pour les orphelines du choléra. En sorte que le village entier, jadis amas de huttes, se trouve agrandi, transformé, vivifié par cette foule d'établissements.

Le lendemain dimanche, nous sommes allés entendre la prédication d'un protestant jadis catholique romain. A notre arrivée le service était com-

mencé. Partie en irlandais, partie en anglais, il était conduit par un seul officiant et suivi par trois cents auditeurs. L'instituteur et l'institutrice dirigeaient le chant. Trois policemen étaient là sans armes pour s'édifier comme de simples chrétiens. Quand le sermon fut terminé, je questionnai le prédicateur, et j'appris que les trois cents auditeurs étaient jadis trois cents catholiques romains; que l'instituteur était jadis catholique romain, et que lui-même, jadis prêtre, n'était pas le pasteur de la paroisse, ancien curé, en sorte que les auditeurs, l'instituteur, le pasteur présent et son collègue absent, tous aujourd'hui protestants, avaient été jadis catholiques romains !

Voici comment il se trouvait que ce jour-là le prédicateur avait fait échange de chaire avec l'ex-prêtre converti. Son église, placée à quelques milles, était encore nouvelle; elle prospérait si bien que le clergé romain s'en était effrayé. Un prêtre avait annoncé dans la semaine qu'il viendrait ce dimanche pour bénir les pommes de terre et les harengs. Il faut dire que nous sommes ici au milieu de campagnards pêcheurs. Leur promettre bonne recette ou une pêche abondante est donc plus habile que de leur promettre le paradis. Notre prédicateur protestant encore jeune, avait cru prudent d'appeler son collègue pour soutenir la lutte. Parvenu le premier

sur le champ de bataille, celui-ci fait annoncer qu'il vient offrir une discussion publique au bénisseur de harengs, et va se poster sur la route par où son adversaire doit venir. Le curé arrive. Un paysan court à sa rencontre, lui propose la conférence avec le pasteur. Le mot de conférence publique eut, sur l'esprit du prêtre, un effet magique, lui ferma la bouche, changea son plan ; plus de bénédiction, afin d'éviter la discussion. Le curé belliqueux tourne bride et crie à la foule qui lui barre le passage : *Clear the way, clear the way* (laissez-moi passer, débarrassez le chemin). On lui offre encore la conférence, et il répond, toujours la tête basse, le regard de travers : *Clear the way, clear the way !* Voilà mot pour mot ce que le pasteur ex-prêtre, M. Reyder, nous a lui-même raconté le lendemain. Le fait est bon à noter, comme nouvelle preuve de l'unité romaine, car on sait qu'en France, en Suisse comme en Irlande, dans des occasions semblables, les prêtres provoqués à des entretiens publics ont toujours répondu aux opposants : *Clear the way, clear the way !*

Le lendemain nous avons visité la dernière station missionnaire dont il me reste à parler.

La veille, le jeune pasteur nous avait invités à déjeuner. Le lendemain, au dessert, il nous produisit la robe blanche qu'il portait jadis comme enfant de chœur. Quoi ! direz-vous, encore un prêtre converti ?

— Non, mieux que cela ; un étudiant en médecine catholique romain.

Après le déjeuner il nous conduisit à son école. Là se trouvaient environ soixante enfants parmi lesquels étaient une vingtaine de professeurs, filles ou garçons, enfants de dix à douze ans. Ceci demande explication.

L'œuvre de transformation qui s'opère dans ces contrées, est une œuvre de foi et de patience. On y prend la matière toute brute et on la fait passer par maintes et maintes opérations. Il ne faut pas croire qu'on aille dans un village catholique prêcher un sermon de controverse. Non, je l'ai dit ailleurs, et je l'ai aujourd'hui sous les yeux ; on commence par envoyer de chaumière en chaumière de simples lecteurs, non pas de la Bible, mais des lecteurs de l'A, B, C, qui vont enseigner aux autres ce qu'eux-mêmes viennent d'apprendre. Ainsi, l'instruction pénètre jusque dans les réduits les plus cachés, jusque chez ceux qui n'y pensent pas, n'en veulent pas. Ce n'est pas l'amour de l'Évangile qui d'abord les fait étudier ; c'est l'amour de la langue irlandaise. Dès qu'ils savent lire, on leur donne la Bible et la Bible les convertit.

C'était donc de tels professeurs, enfants et adultes, filles et garçons, que j'avais par douzaines, sous les yeux ; professeurs sans souliers, professeurs en

guenilles, mais enfin, professeurs qui finalement changeront la face de l'Irlande, comme douze pêcheurs de poissons ont changé la face du monde.

Chacun de ces jeunes maîtres d'école se rend chez ses parents, ses voisins ; il offre ses services, et, dans le courant du jour, donne une douzaine de leçons, du moins il forme une douzaine d'élèves ; d'autres plus, d'autres moins. Ils sont rétribués ; j'ai vu les listes : ils reçoivent de quatre à dix schellings par mois, non pas toujours en raison directe du nombre de leurs élèves, mais selon leur position. Tel instituteur persécuté ou privé de travail par le prêtre, sera forcément mieux payé. J'engage donc les persécuteurs à s'épargner tant de peine, car, finalement, ils viennent en aide à ceux que, par charité catholique, ils voudraient ruiner.

Après l'école, nous avons visité l'église, édifice tout neuf, bien bâti, bien meublé, assez vaste pour deux cent cinquante auditeurs. En me montrant l'école et l'église placées sur le sommet d'une colline déserte, à côté les fondements déjà grandissants de son presbytère, le pasteur me dit avec satisfaction : — « Il y a quelques mois qu'il n'y avait ici ni école, ni église, ni presbytère, ni maison ; pas âme qui vive ! et aujourd'hui, non-seulement école et église sont pleines ; mais bientôt, une riche famille anglaise va venir féconder ce terrain, donner de l'ouvrage aux

pauvres et compléter ainsi l'œuvre de civilisation. »

Ce que ce jeune pasteur me disait de sa localité, un membre du comité acquéreur d'Achill, qui se trouvait là, me le répétait pour son compte : — « Nous sommes, disait-il, en parlant de son comité, en arrangement avec cinq ou six personnes riches et dévouées qui veulent acheter dans l'île de vastes terrains pour les faire cultiver ; si bien qu'en peu d'années cette terre, désertée, sous le catholicisme, sera prospère sous la main des protestants. Là est l'avenir de l'Irlande ; il ne manque pour en faire le présent qu'un peu plus de sécurité. »

En contemplant cette œuvre de civilisation naissante, dont les germes sont une église et une école chrétiennes, je me demandais s'il y a, sur quelque coin du monde, un seul village fondé par la sagesse d'un Socrate ou d'un Platon ? Non ; Platon et Socrate font des livres, des rêves ; ils ne fondent rien. Quelle leçon donnée aux philosophes et quelle lumière jetée sur l'Évangile qui aujourd'hui en Irlande, aux États-Unis, au sud de l'Afrique, dans l'Océanie, fait sortir de terre des villes et des nations, comme jadis il a régénéré l'Europe dégradée par les Romains, ravagée par les Barbares ! Mais tout cela a été dit si souvent, tout cela est si vrai, qu'on n'y fait plus attention !

Enfin hier 4^{er} août, nous avons assisté à une

réunion générale de tous les agents. Il y avait là je ne sais combien de ces jeunes professeurs de lecture qui devaient traduire, de l'anglais en irlandais, chacun quelques versets de l'Évangile que leur expliquait ensuite le pasteur. Ainsi le jeune maître d'école emportait avec lui une semence chrétienne qu'il pouvait, en donnant ses leçons de lecture, laisser tomber sur ses élèves, en attendant que ceux-ci vinsent, plus tard, demander un complément d'instruction.

Dublin, le 5 août 1853.

Me voici de retour à mon point de départ. Je trouve ici des nouvelles toutes fraîches des missionnaires temporaires qui devaient prêcher dans les rues. Les premiers succès n'ont pas été satisfaisants. Ces prédicateurs en plein vent descendant, inattendus, dans un pays non préparé, ont été insultés, battus, baignés, et n'ont échappé à la mort que par une protection toute spéciale de la Providence. Les détails seraient inutiles. Je dirai seulement que lorsqu'ils ont voulu parler, une foule de quelques mille hommes s'approchant en auditeurs bienveillants, s'est ruée sur les prédicateurs et les a poursuivis et frappés

jusque dans leur maison. Le lendemain un de ceux-ci voulant encore prêcher dans une église, reçut l'avis que s'il le tentait l'édifice serait démoli sur lui et sur ses auditeurs !

Il n'en a pas été de même partout et j'apprends que d'autres prédicateurs ont été mieux reçus, que quatre mille sermons ont été prêchés, et des Bibles nombreuses répandues.

Près de Londres, le 7 août 1853.

Je n'ai jamais joué du dimanche comme aujourd'hui. Seul, errant dans la campagne, je suis venu m'asseoir en face de champs immenses cultivés où pas un travailleur, pas une charrue ne me rappelait les dures nécessités de cette existence ; mais où le calme, le silence me parlait de la vie des cieux. J'ai traversé là une de ces heures qu'on voudrait rendre plus longues et qui faisaient dire à Pierre : « Maître, dressons ici nos tentes. » Tout était paisible, mais rien n'était mort ; pas une voix humaine ; mais mille voix divines venaient frapper mon cœur. L'oiseau chantait dans les airs ; le vent bruissait dans le

feuillage ; le soleil scintillait sur ma tête, les nuages en courant nuançaient d'ombre et de lumière les moissons étendues à mes pieds, et ces longs accords d'un sublime concert apportaient à mon âme un sentiment vague, mais religieux. Est-ce une impression qui me soit particulière ? Non, tout autre en a fait comme moi l'expérience : la nature parle à qui veut l'écouter. Ce vent, qui vient je ne sais d'où, pour aller je ne sais où, m'apporte des enseignements de son créateur et du mien : Note harmonieuse, soutenue depuis des siècles ; il me parle d'éternité ; invisible, mais actif, il me rappelle le Saint-Esprit ; soupir inexprimable de la nature, je ne puis faire comprendre à d'autres ce qu'il me dit, en cela semblable à l'Esprit de Dieu qui m'instruit sans que je puisse répéter ses discours. Ces sons inarticulés m'enseignent mieux qu'aucune voix humaine ; Dieu les a faits pour mon cœur, comme il a formé mon cœur pour les comprendre ; ils ne sauraient mentir ! Je les crois donc quand ils me parlent de l'infini, de l'invisible et du monde des esprits.

Mais cette voix des éléments ne peut être entendue qu'au milieu du silence des affaires, au sein du repos du dimanche, et je ne répugnerais pas à croire que Dieu l'ait ainsi voulu pour que la nature elle-même vint fortifier dans notre âme l'impression

des vérités célestes que sa Parole doit y déposer le même jour.

Ces jouissances sont presque inconnues en France. L'homme qui cherche le repos ne le trouve ni dans nos champs, ni dans nos villes. Il a beau ne rien faire, on s'agite autour de lui, et cette agitation le trouble, l'entraîne, l'empêche de se recueillir. Mais transportez ce même homme au milieu de la solitude et du silence, et vous verrez qu'il est fait pour en jouir.

Paris, le 10 août 1853.

Afin d'être plus exact et d'inspirer ainsi plus d'intérêt en faveur de l'évangélisation de l'Irlande, je me suis imposé la règle de ne dire que ce que j'ai vu et entendu. Mais je ne voudrais pas, en limitant ainsi mon récit, laisser croire au lecteur que mes limites sont celles de l'œuvre. Bien s'en faut. Si je ne puis parler en témoin oculaire de tout le reste, je puis au moins donner une idée de son étendue en citant quelques nombres.

Il n'y a pas moins de douze sociétés générales de Traités, de Lecteurs de la Bible, de Travail, d'Instruction et de Missionnaires s'occupant des catholiques irlandais. Pour ne parler que d'une d'entre elles, qui est aujourd'hui la fusion de la Société irlandaise et de la Société missionnaire de l'Église d'Irlande, je dirai qu'au 1^{er} août dernier le nombre des agents, une fois les vacances remplies, devait être comme suit :

71 missionnaires ;
37 agents laïques ;
362 lecteurs de la Bible ;
99 maitres d'école ;
67 maitresses d'école ;

636 agents en tout.

Les recettes d'une seule de ces deux sociétés ont été, en 1852, de sept cent cinquante mille francs. On ne doute pas qu'elles ne s'élèvent, cette année, à plus d'un million.

On peut juger par là de l'importance de l'œuvre générale, surtout quand on a pu se convaincre, par

une visite longue et minutieuse, que cet argent et ces hommes sont utilement employés.

Mais est-ce assez? Un million de francs et six cents agents suffiront-ils pour régénérer toute une nation, une nation tellement arriérée, au milieu de si grands obstacles? Non sans doute, et le succès obtenu ne peut être qu'un encouragement à poursuivre des succès plus grands par de plus abondants sacrifices.

A l'œuvre donc, chrétiens; que ceux qui peuvent faire mieux que de publier quelques feuilles, ceux qui peuvent donner leur personne, leur argent, se hâtent d'entrer dans cette belle œuvre! Dieu les y convie; c'est un honneur qu'il leur fait; marcheront-ils avec Dieu?

Je laisse chacun aux inspirations de sa conscience.

Pour moi, je le déclare en terminant, l'œuvre de Réformation qui s'accomplit en Irlande me paraît de la plus haute importance; elle est sérieuse; sérieuse de la part des agents qui la conduisent, sérieuse de la part des populations catholiques qui en profitent. Qu'elle se continue quelque temps encore, et la crainte inspirée par les prêtres tombera. Dès lors la marche sera rapide. Le simple bon sens dira que ceux qui se donnent ainsi, ne sont cependant pas des méchants. La Bible lue se fera comprendre, renversera la superstition, et l'Irlandais affranchi du

joug des prêtres, trouvera, même dans sa patrie, l'énergie qu'il va déployer ailleurs. L'Irlande régénérée deviendra véritablement sœur de l'Angleterre; la force de l'Empire britannique en sera doublée, et le royaume de Dieu s'en répandra d'autant plus rapidement sur la terre!

FIN.

1000

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

- Le Culte domestique**, ou 265 Méditations sur le Nouveau Testament pour chaque jour de l'année. 8 fr. 00 c.
- Le Culte du Dimanche**, en 52 simples Discours pour les églises et les familles privées de pasteurs. 5 00

BIBLIOTHÈQUE DE MES ENFANTS

Nouvelle édition de tous ses ouvrages pour la jeunesse; sous un même format (format Charpentier), avec cartonnage élégant et coloré.

	Nouveaux Prix		Prix anciens	
	des ouvrages cartonnés.		des ouvrages brochés.	
	fr.	c.	fr.	c.
MON VOYAGE EN ALGÉRIE, avec 6 gravures sur acier	1	50	3	00
SCÈNES PATRIARCALES, avec 20 gravures sur acier	2	00	3	75
SCÈNES PROPHÉTIQUES, avec 20 gravures sur acier	2	00	3	75
SCÈNES ÉVANGÉLIQUES, avec 20 gravures sur acier	2	00	3	75
LA JEUNESSE MORALE ET RELIGIEUSE, avec 26 gravures sur acier (en 2 volumes).	3	50	5	00
MON TOUR DU LAC LÉMAN, avec 4 gravures sur bois.	1	50	2	25
RICHE ET PAUVRE, avec 8 gravures sur bois.	1	00	1	50
A MES ENFANTS, avec 9 grav. (les 3 vol. en un).	2	25	3	75

Les premiers volumes ont paru. Les autres seront publiés au fur et à mesure que l'édition précédente de chaque ouvrage sera épuisée.

OUVRAGE NOUVEAU :

- Les Enfants de la Bible**, avec gravures. 1 fr. 25 c.

LAGNY — Imprimerie de VIALAT et C^{ie}.